


1952
BIBLIOTECA NAZIONALE CENTRALE
FIRENZE
Ex Fondazione
Scuola Germanica di Firenze

HISTOIRE GÉNÉRALE

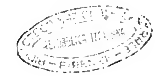
DES

GRANDS VOYAGES

ET DES

GRANDS VOYAGEURS

TOME IV





OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

VOLUMES IN-18 A 3 FR.

AVENTURES DU CAPITAINE HATTERAS :

— Les Anglais au pôle Nord, 23ᵉ édition...	1 vol.
Le Désert de glace. 21ᵉ édition	1 vol.

LES ENFANTS DU CAPITAINE GRANT :

— L'Amérique du Sud, 19ᵉ édition	1 vol.
— L'Australie, 16ᵉ édition	1 vol.
— L'Océan Pacifique, 18ᵉ édition	1 vol.
Aventures de 3 Russes et de 3 Anglais, 18ᵉ édition	1 vol.
De la Terre a la Lune, 24ᵉ édition	1 vol.
Autour de la Lune, 20ᵉ édition	1 vol.
Cinq Semaines en ballon, 39ᵉ édition	1 vol.
Découverte de la terre, 15ᵉ édit	2 vol.
Les Grands Navigateurs du xviiiᵉ siècle, 6ᵉ édit	2 vol.
Une Ville flottante, suivie des Forceurs de Blocus, 16ᵉ édit.	1 vol.
Vingt mille lieues sous les mers, 21ᵉ édition.	2 vol.
Voyage au centre de la Terre, 25ᵉ édition	1 vol.
Le Pays des fourrures, 14ᵉ édition	2 vol.
Le Tour du monde en 80 jours, 48ᵉ édition	1 vol.
Le docteur Ox, 19ᵉ édition.	1 vol.
L'Ile mystérieuse, 1ʳᵉ partie. Les Naufragés de l'air, 24ᵉ édition.	1 vol.
— 2ᵉ partie. L'Abandonné, 20ᵉ édition	1 vol.
— 3ᵉ partie. Le Secret de l'Ile, 19ᵉ édition	1 vol.
Le Chancellor, ᵉédition	1 vol.
Michel Strogoff, 22ᵉ édition	2 vol
Les Indes-Noires, 19ᵉ édition	1 vol.
Hector Servadac, 17ᵉ édition.	2 vol.
Un Capitaine de quinze ans, 17ᵉ édition	2 vol.
Les 500 millions de la Bégum	1 vol.
Les tribulations d'un Chinois en Chine	1 vol.
Un Neveu d'Amérique, comédie. Prix	1 fr. 50

VOLUMES IN-8 ILLUSTRÉS.

Aventures du capitaine Hatteras. Prix : broché	9 fr. »
Cinq Semaines en ballon	5 »
Voyage au centre de la terre	5 »
Ces deux ouvrages réunis en un seul volume	9 »
De la Terre a la Lune	5 »
Autour de la Lune	5 »
Ces deux ouvrages réunis en un seul volume	9 »
Une Ville flottante, suivie des Forceurs de blocus	5 »
Aventures de 3 Russes et de 3 Anglais	5 »
Ces deux ouvrages réunis en un seul volume	9 »
Vingt mille lieues sous les mers	9 »
Le Pays des fourrures	9 »
Le Tour du monde en 80 jours	5 »
Le Docteur Ox	5 »
Ces deux ouvrages réunis en un seul volume	9 »
Les Enfants du capitaine Grant	10 »
L'Ile mystérieuse	10 »
Le Chancellor	5 »
Les Indes-Noires	5 »
Ces deux ouvrages réunis en un seul volume	9 »
Michel Strogoff	9 »
Hector Servadac	9 »
Un Capitaine de quinze ans	9 »
Découverte de la terre	7 »
Géographie illustrée de la France, par Jules Verne et Théophile Lavallée	10 »

VOLUMES IN-8 EN PRÉPARATION :

Les 500 millions de la Bégum. — Les tribulations d'un Chinois.
Les Grands Navigateurs du xviiiᵉ siècle.

HISTOIRE GÉNÉRALE

DES

GRANDS VOYAGES

ET DES

GRANDS VOYAGEURS

PAR

JULES VERNE

LES NAVIGATEURS DU XVIIIe SIÈCLE

DEUXIÈME PARTIE



BIBLIOTHÈQUE
D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION
J. HETZEL ET Cie, 18, RUE JACOB
PARIS

NOMS

DES PRINCIPAUX NAVIGATEURS

DONT

L'HISTOIRE ET LES VOYAGES SONT RACONTÉS

DANS CE VOLUME

Bouvet de Lozier. — de Surville. — Marion-Dufresne. — de Grenier. — Crozet. — de Kerguelen-Trémarec. — de Fleurieu. — de Borda. — Verdun de la Crenne. — Galaup de la Pérouse et de Langle. — Bruni d'Entrecasteaux et Huon de Kermadec. — d'Hesmivy d'Auribeau. — de Rossel. — Marchand et Chanal. — Bass et Flinders. — N. Baudin et de Freycinet. — Shaw. — Hornemann. — Adanson. — Houghton. — Mungo-Park. — Sparrman. — Thunberg. — Levaillant. — Lacerda. — Bruce. — Browne. — Witzen. — le père du Halde. — l'abbé Grosier et les Jésuites. — Macartney. — Volney. — de Choiseul-Gouffier. — Le Chevalier. — Olivier. — Pallas. — Juan de Fuca. — de Fonte. — Behring. — Vancouver. — S. Hearne. — Mackenzie. — La Condamine. — Humboldt et Bonpland.

HISTOIRE GÉNÉRALE

DES

GRANDS VOYAGES

ET DES

GRANDS VOYAGEURS

LES GRANDS NAVIGATEURS DU XVIII[e] SIÈCLE

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE I

LES NAVIGATEURS FRANÇAIS

I

Découvertes de Bouvet de Lozier dans les mers australes. — Surville. — La terre des Arsacides. — Incident de la relâche au port Praslin. — Arrivée à la côte de la Nouvelle-Zélande. — Mort de Surville. — Découvertes de Marion dans la mer Antarctique. — Son massacre à la Nouvelle-Zélande. — Kerguelen en Islande et aux terres australes. — Les campagnes des montres : Fleurieu et Verdun de la Crenne.

Une découverte avait été faite pendant la première moitié du xviii[e] siècle, qui devait exercer une heureuse influence sur les progrès de la géographie. Un capitaine de vaisseau de la Compagnie des Indes, Jean-Baptiste-Charles Bouvet de Lozier, frappé de ce vide immense autour du pôle austral, que les géographes

appelaient : *Terra australis incognita*, sollicita l'honneur de découvrir ces terres inconnues. Ses instances furent longtemps sans résultat; mais enfin, en 1738, la Compagnie céda, dans l'espoir d'ouvrir un nouvel entrepôt à son commerce.

Deux petites frégates, l'*Aigle* et la *Marie*, convenablement équipées, partirent de Brest, le 19 juillet 1738, sous le commandement de Bouvet de Lozier. Elles s'arrêtèrent pendant plus d'un mois à l'île Sainte-Catherine, sur la côte du Brésil, reprirent la mer le 13 novembre, et firent voile au sud-est.

Dès le 26, les deux frégates rencontrèrent une brume si épaisse, qu'il leur fallait tirer le canon pour continuer à marcher de conserve, qu'elles furent plusieurs fois obligées de changer de route et qu'un abordage était à craindre à chaque instant. Le 5 décembre, bien que cela parût impossible, le brouillard s'épaissit encore, si bien que de l'*Aigle* on entendait la *Marie* manœuvrer, sans pouvoir la distinguer. La mer était couverte de goëmons, et bientôt on aperçut des poules mauves, oiseaux qui ne s'éloignent jamais beaucoup de la terre.

« Le 15 décembre, dit M. Fabre dans son étude sur les Bouvet, étant par les 48° 50′ de latitude sud (la latitude de Paris au nord) et par les 7° de longitude est (méridien de Ténériffe), on aperçut, vers cinq à six heures du matin, une énorme glace; puis plusieurs autres, entourées d'un grand nombre de glaçons de différentes grosseurs. La frégate *la Marie* fit signal de

danger et changea ses amures. Bouvet, vivement contrarié de cette manœuvre, qui pouvait diminuer la confiance des équipages, força de voiles à bord de l'*Aigle*, et, en passant le long de la *Marie*, fit connaître son intention de continuer sa route au sud. Pour rassurer les esprits, il dit que la rencontre des glaces devait être considérée comme un heureux présage, puisqu'elles étaient un indice certain de terre. »

La route fut continuée au sud, et bientôt la persévérance de Bouvet se trouva récompensée par la découverte d'une terre, à laquelle il donna le nom de cap de la Circoncision. Elle était fort haute, couverte de neige et enserrée de grosses glaces qui en défendaient l'approche à sept ou huit lieues tout autour. Elle paraissait avoir quatre ou cinq lieues du nord au sud.

« Cette terre fut estimée, dit M. Fabre d'après les cartes de Piétergos, dont se servait Bouvet, être par les 54° de latitude sud et les 26 et 27° de longitude est du méridien de Ténériffe, ou entre les 5° 30′ et 6° 30′ est du méridien de Paris. »

Bouvet aurait bien voulu reconnaître cette terre de plus près et y débarquer; mais les brumes et les vents contraires lui en défendirent l'accès, et il dut se contenter de l'observer à distance.

« Le 3 janvier 1739, dit Bouvet dans son rapport à la Compagnie, on regagna ce qu'on avait perdu les jours précédents, et, vers les quatre heures de l'après-midi, le temps étant moins couvert, on vit distinctement la

terre ; la côte, escarpée dans toute son étendue, formait plusieurs enfoncements ; le haut des montagnes était couvert de neige ; les versants paraissaient boisés. »

Après plusieurs tentatives infructueuses pour se rapprocher de la terre, Bouvet dut céder. Ses matelots étaient harassés de fatigue, découragés, épuisés par le scorbut. La *Marie* fut expédiée à l'île de France, et l'*Aigle* se dirigea vers le cap de Bonne-Espérance, qu'il atteignit le 28 février.

Nous avons fait, dit Bouvet dans le rapport déjà cité, nous avons fait douze à quinze cents lieues dans une mer inconnue. Nous avons eu pendant soixante-dix jours une brume presque continuelle. Nous avons été pendant quarante jours parmi les glaces ; nous y avons eu de la grêle et de la neige presque tous les jours. Plusieurs fois, nos ponts et nos agrès en ont été couverts. Nos haubans et nos manœuvres ont été glacés. Le 10 janvier, nous ne pûmes amener notre petit hunier. Le froid était excessif pour des gens qui venaient des pays chauds et qui étaient mal vêtus. Plusieurs avaient des engelures aux pieds et aux mains. Il fallait pourtant manœuvrer continuellement, mettre en travers, appareiller et sonder au moins une fois le jour. Un matelot de l'*Aigle*, venant d'envoyer la vergue du petit hunier en bas, est tombé gelé dans la hune de misaine. Il fallut le descendre avec un cartahu, et l'on eut quelque peine à le réchauffer. J'en ai vu d'autres à qui les larmes tombaient des yeux en halant la ligne de sonde. Nous étions pourtant dans la belle saison, et

j'étais attentif à apporter à leur peine tout l'adoucissement qui dépendait de moi. »

Ce mince résultat obtenu, on comprend facilement que la Compagnie des Indes n'ait pas renouvelé ses tentatives dans ces parages. Si elles ne pouvaient apporter aucun bénéfice, elles étaient susceptibles de coûter beaucoup par la perte des vaisseaux et des hommes. Mais la découverte de Bouvet était un premier coup porté à cette croyance à l'existence d'un continent austral. L'exemple était donné, et plusieurs navigateurs, parmi lesquels deux autres Français, allaient suivre ses traces. En disant quelques mots de cette expédition peu connue, nous avons tenu à rendre hommage à celui de nos compatriotes qui fut le pionnier des navigations australes, et qui eut la gloire de montrer l'exemple au grand explorateur anglais, à James Cook.

Un autre capitaine de la Compagnie des Indes, qui s'était illustré dans maint combat contre les Anglais, Jean-François-Marie de Surville, devait faire, trente ans plus tard, des découvertes importantes en Océanie, et retrouver, presque en même temps que Cook, la terre autrefois découverte par Tasman et nommée par lui Terre des États. Voici dans quelles circonstances :

MM. Law et Chevalier, administrateurs dans l'Inde française, avaient résolu d'armer, à leurs frais, un vaisseau pour faire le commerce dans les mers australiennes. Ils associèrent Surville à leurs projets et l'envoyèrent en France afin d'obtenir de la Compagnie

les autorisations nécessaires et présider à l'armement du navire. Le *Saint-Jean-Baptiste* fut équipé à Nantes et reçut trois ans de vivres avec tout ce qui était indispensable pour une expédition aussi lointaine. Puis Surville gagna l'Inde, où Law lui donna vingt-quatre soldats indigènes. Parti de la baie de l'Angely le 3 mars 1769, le *Saint-Jean-Baptiste* se rendit successivement à Masulipatam, à Yanaon et à Pondichéry, où il reçut le complément de sa cargaison.

Ce fut le 2 juin que Surville quitta cette dernière ville et se dirigea vers les Philippines. Il jeta l'ancre, le 20 août, aux îles Bashees ou Basehy. Dampier leur avait donné ce nom, qui est celui d'une boisson enivrante que les insulaires composaient avec du jus de canne à sucre, dans lequel on laissait infuser, pendant plusieurs jours, une certaine graine noire.

Quelques matelots de Dampier avaient autrefois déserté dans ces îles; ils y avaient reçu des indigènes une femme, un champ et des instruments aratoires. Ce souvenir détermina trois matelots du *Saint-Jean-Baptiste* à suivre leur exemple. Mais Surville n'était pas homme à laisser s'émietter ainsi son équipage. Il fit donc saisir vingt-six Indiens, qu'il se proposait de retenir pour otages jusqu'à ce que ses hommes lui eussent été ramenés.

« Parmi ces Indiens qui étaient ainsi garrottés, dit Crozet dans la relation qu'il a publiée du voyage de Surville, il y en eut plusieurs qui eurent le courage de se précipiter dans la mer, et, au grand étonnement de

l'équipage, ils eurent le courage et l'adresse de nager jusqu'à une de leurs pirogues, qui se tenait à une assez grande distance du vaisseau pour n'en avoir rien à redouter. »

On expliqua aux sauvages qu'on n'avait agi de la sorte avec eux que pour déterminer leurs camarades à ramener les trois déserteurs. Ils firent signe alors qu'ils comprenaient, et tous furent relâchés, à l'exception de six qui avaient été pris à terre. Leur hâte à quitter le vaisseau et à se jeter dans leurs pirogues ne rendait pas leur retour probable. Aussi fut-on fort surpris de les voir revenir peu de temps après avec des exclamations de joie. Le doute n'était plus possible, ce ne pouvaient être que les déserteurs qu'ils ramenaient au commandant. En effet, ils montèrent à bord et déposèrent liés, garrottés et ficelés... trois superbes cochons!

Surville trouva la plaisanterie détestable, si c'en était une; il repoussa les indigènes avec un air si courroucé, qu'ils se jetèrent dans leurs pirogues et disparurent. Vingt-quatre heures plus tard, le *Saint-Jean-Baptiste* quittait les Bashees et emmenait trois des Indiens capturés pour remplacer les déserteurs.

Le 7 octobre, après une assez longue route dans le sud-est, une terre fut aperçue par 6° 56′ de latitude méridionale et par 151° 30′ de longitude à l'est du méridien de Paris, à laquelle fut donné le nom d'île de la Première-Vue.

« On la côtoya jusqu'au 13 octobre, jour où l'on découvrit un excellent port, à l'abri de tout vent, formé

par une multitude de petites îles. M. de Surville y jeta l'ancre et le nomma port Praslin; il est situé par 7°25′ de latitude sud et par 151°55′ de longitude estimée à l'est du méridien de Paris. »

En entrant dans ce port, les Français aperçurent quelques Indiens armés de lances, qui portaient sur le dos une espèce de bouclier. Bientôt, le *Saint-Jean-Baptiste* fut entouré de pirogues, montées par une foule d'Indiens, très prodigues de démonstrations hostiles. On parvint cependant à les apaiser. Une trentaine des plus hardis grimpèrent à bord et examinèrent avec la plus grande attention tout ce qu'ils avaient sous les yeux. Bientôt même, il fallut contenir les autres, car, l'équipage comptant beaucoup de malades, il importait de ne pas laisser un trop grand nombre d'indigènes envahir le bâtiment.

Cependant, malgré le bon accueil qu'ils recevaient, les sauvages ne paraissaient pas rassurés, et leur contenance indiquait une défiance excessive. Au moindre mouvement qui se faisait sur le vaisseau, ils sautaient dans leurs pirogues ou se jetaient à la mer. L'un d'eux semblait toutefois témoigner un peu plus de confiance. Surville lui fit quelques présents. L'Indien répondit à cette politesse en faisant entendre qu'il se trouvait au fond du port un endroit où l'on pourrait faire de l'eau.

Le commandant donna ordre d'armer les embarcations, et en remit le commandement à son second, nommé Labbé.

« Les sauvages paraissaient impatients de voir les

canots quitter le vaisseau, dit Fleurieu dans ses *Découvertes des Français*, et, à peine eurent-ils débordé, qu'ils furent suivis par toutes les pirogues. Une des embarcations semblait servir de guide aux autres, c'était celle que montait l'Indien qui avait fait à Surville des offres de service. Sur l'arrière du bâtiment, un personnage, debout, ayant dans ses mains des paquets d'herbe, les tenait élevés à la hauteur de sa tête et faisait divers gestes en cadence. Dans le milieu de la même pirogue, un jeune homme, debout aussi et appuyé sur une longue lance, conservait la contenance la plus grave. Des paquets de fleurs rouges étaient passés dans ses oreilles et dans la cloison de son nez, et ses cheveux étaient poudrés de chaux à blanc. »

Cependant, certaines allées et venues éveillèrent les soupçons des Français, qui furent conduits dans une sorte de cul-de-sac, où les naturels affirmaient qu'on trouverait de l'eau douce. Labbé, malgré les invitations pressantes des indigènes, ne voulut pas engager ses embarcations, par deux ou trois pieds d'eau, sur un fond de vase. Il se contenta donc de débarquer un caporal et quatre soldats. Ceux-ci revinrent bientôt, en déclarant qu'ils n'avaient vu de tous côtés que marais où l'on enfonçait jusqu'à la ceinture. Évidemment les sauvages avaient médité une trahison. Labbé se garda bien de leur montrer qu'il avait pénétré leur dessein, et leur demanda de lui indiquer une source.

Les indigènes conduisirent alors les embarcations dans un endroit éloigné de trois lieues et d'où il était

impossible de voir le navire. Le caporal fut détaché de nouveau avec quelques hommes; mais il ne trouva qu'une source très pauvre, à peine suffisante pour le désaltérer, lui et ses compagnons. Pendant son absence, les naturels avaient tout mis en œuvre pour déterminer Labbé à descendre à terre, lui montrant l'abondance des cocos et des autres fruits, essayant même de s'emparer de la bosse ou de la gaffe de la chaloupe.

« Plus de deux cent cinquante insulaires, dit la relation, armés de lances de sept à huit pieds de long, d'épées ou de massues en bois, de flèches et de pierres, quelques-uns portant des boucliers, étaient rassemblés sur la plage et observaient les mouvements des bateaux. Lorsque les cinq hommes qui avaient formé le détachement mirent le pied à bord pour se rembarquer, les sauvages fondirent sur eux, blessèrent un soldat d'un coup de massue, le caporal d'un coup de lance et plusieurs autres personnes de différentes manières. M. Labbé reçut lui-même deux flèches dans les cuisses et une pierre à la jambe. On fit feu sur les traîtres. Une première décharge les étourdit au point qu'ils restèrent comme immobiles; elle fut d'autant plus meurtrière, qu'étant réunis en peloton à une ou deux toises seulement des bateaux, tous les coups portèrent. Leur stupéfaction donna le temps d'en faire une seconde qui les mit en déroute; mais il parut que la mort de leur chef contribua beaucoup à précipiter leur fuite. M. Labbé, l'ayant distingué, séparé des combattants, levant les mains au ciel, se frappant la poitrine

et les encourageant de la voix, l'ajusta et le renversa d'un coup de fusil. Ils traînèrent ou emportèrent leurs blessés, et laissèrent trente ou quarante morts sur le champ de bataille. On mit alors pied à terre ; on rassembla celles de leurs armes qu'on trouva éparses ; on détruisit leurs pirogues, et l'on se contenta d'en emmener une à la remorque. »

Cependant, Surville désirait ardemment capturer quelque indigène qui pût lui servir de guide, et qui, comprenant la supériorité des armes européennes, engageât ses compatriotes à ne rien entreprendre contre les Français. Dans ce but, il imagina un expédient singulier. Par son ordre, on embarqua, dans la pirogue dont il s'était emparé, deux matelots nègres, auxquels il avait poudré la tête et qu'il avait déguisés de telle manière, que les naturels devaient s'y méprendre.

En effet, une pirogue s'approcha bientôt du *Saint-Jean-Baptiste*, et ceux qui la montaient, voyant deux des leurs qui paraissaient faire quelques échanges avec les étrangers, s'avancèrent davantage. Lorsque les Français jugèrent qu'elle était à bonne distance, ils lancèrent deux embarcations à sa poursuite. Les naturels gagnaient du terrain. On se décida donc à tirer pour les arrêter. En effet, un des indigènes, tué sur le coup, fit chavirer l'embarcation en tombant à la mer, et le second, qui n'avait pas plus de quatorze à quinze ans, essaya de gagner la côte à la nage.

« Il se défendit avec le plus grand courage, faisant quelquefois semblant de se mordre, mais mordant bien

réellement ceux qui le tenaient. On lui lia les pieds et les mains, et on le conduisit au vaisseau. Il y contrefit le mort pendant une heure ; mais, lorsqu'on l'avait mis sur son séant et qu'il se laissait retomber sur le pont, il avait grande attention que l'épaule portât avant la tête. Quand il fut las de jouer ce rôle, il ouvrit les yeux, et, voyant que l'équipage mangeait, il demanda du biscuit, en mangea de fort bon appétit, et fit divers signes très expressifs. On eut soin de le lier et de le veiller pour empêcher qu'il ne se jetât à la mer. »

Pendant la nuit, il fallut employer la mousquetade pour écarter les embarcations qui s'approchaient dans l'intention de surprendre le vaisseau. Le lendemain, on embarqua le naturel et on le conduisit sur un îlot qu'on appela, depuis, île de l'Aiguade. A peine était-il débarqué, qu'on s'aperçut qu'il avait presque entièrement coupé ses liens avec une coquille tranchante.

On ramena le jeune sauvage par un autre chemin au bord de la mer ; lorsqu'il vit qu'on voulait le rembarquer, il se roula sur le rivage en poussant des hurlements, et, dans sa fureur, il mordait le sable.

Les matelots parvinrent enfin à découvrir une source assez abondante, et ils purent faire du bois. Un des arbres que l'on coupa parut propre à la teinture, car il teignait en rouge l'eau de la mer. On fit bouillir l'écorce, et les pièces de coton qu'on trempa dans cette décoction prirent une teinte rouge très prononcée.

Quelques choux palmistes, de très bonnes huîtres et plusieurs sortes de coquillages fournirent de pré-

cieux rafraîchissements à l'équipage. Le *Saint-Jean-Baptiste* comptait, en effet, beaucoup de scorbutiques. Surville avait espéré que cette relâche les remettrait; mais la pluie, qui ne cessa pas de tomber pendant six jours, empira tellement leur mal, que trois d'entre eux périrent avant même qu'on eût quitté le mouillage.

Ce port reçut le nom de port Praslin, et la grande île ou l'archipel auquel il appartient, celui de terre des Arsacides, à cause de la duplicité de ses habitants.

« Le port Praslin, dit Fleurieu, serait un des plus beaux ports de l'univers si la qualité du fond ne s'opposait à ce qu'il fût un bon port. Il est de forme à peu près circulaire, si l'on y comprend toutes les îles que l'on découvrait du point où le *Saint-Jean-Baptiste* était mouillé.... La férocité des peuples qui habitent les îles du port Praslin n'a pas permis de pénétrer dans l'intérieur du pays, et l'on n'a pu examiner que les parties voisines de la mer. On n'a aperçu aucun terrain cultivé, ni dans la course que les bateaux ont faite jusqu'au fond du port, ni sur l'île de l'Aiguade, qu'on a visitée dans toute son étendue. »

Tels sont les renseignements assez superficiels que Surville put se procurer, soit par lui-même, soit par ses gens. Ils furent heureusement complétés par ceux que fournit l'indigène capturé, dont le nom était Lova-Salega, et qui était doué d'une merveilleuse faculté pour apprendre les langues.

Les productions de l'île étaient, suivant ce dernier, le palmiste, le cocotier et plusieurs autres arbres à

amande, le caféier sauvage, l'ébénier, le tacamaca, ainsi que divers arbres résineux ou gommiers, le bananier, la canne à sucre, l'igname, l'anis, enfin une plante appelée *binao* dont les indigènes se servaient comme de pain. Les bois étaient animés par des vols de cacatois, de lauris, de pigeons ramiers, de merles un peu plus gros que ceux d'Europe. Dans les marais, on trouvait le courlis, l'alouette de mer, une sorte de bécasse et des canards. En fait de quadrupèdes, le pays ne nourrissait que des chèvres et des cochons à demi sauvages.

« Les habitants du port Praslin, dit Fleurieu, d'après les journaux manuscrits qu'il eut entre les mains, sont d'une stature assez commune, mais ils sont forts et nerveux. Ils ne paraissent pas avoir une même origine — remarque précieuse ; — les uns sont parfaitement noirs, d'autres ont le teint cuivré. Les premiers ont les cheveux crépus et fort doux au toucher. Leur front est petit, les yeux sont médiocrement enfoncés, le bas du visage est pointu et garni d'un peu de barbe, leur figure porte une empreinte de férocité. Quelques-uns des cuivrés ont les cheveux lisses. En général, ils les coupent autour de la tête à la hauteur des oreilles. Quelques-uns n'en conservent que sur la tête en forme de calotte, rasent tout le reste avec un pierre tranchante et en réservent seulement en bas un cercle de la largeur d'un pouce. Ces cheveux et les sourcils sont poudrés avec de la chaux, ce qui leur donne l'apparence d'être teints en jaune. »

Les hommes et les femmes sont absolument nus ;

mais il faut avouer que l'impression causée par cette nudité n'est pas aussi choquante que si l'on voyait un Européen sans vêtement, car le visage, les bras et généralement toutes les parties du corps de ces indigènes sont tatoués, et quelques-uns de ces dessins annoncent même un goût tout à fait singulier. Leurs oreilles sont percées ainsi que la cloison de leur nez, et le cartilage, sous le poids des objets qu'ils y suspendent, retombe souvent jusqu'à la lèvre supérieure.

L'ornement le plus ordinaire que portent les habitants du port Praslin est un chapelet de dents d'hommes. On en avait tout aussitôt conclu qu'ils étaient anthropophages, bien qu'on eût rencontré la même mode chez des peuplades qui n'étaient nullement cannibales; mais les réponses embrouillées de Lova et la tête d'homme à demi grillée que Bougainville trouva sur une pirogue de l'île Choiseul, ne laissent aucun doute sur l'existence de cette pratique barbare.

Ce fut le 21 octobre, c'est-à-dire après neuf jours de relâche, que le *Saint-Jean-Baptiste* quitta le port Praslin. Le lendemain et les jours suivants, des terres hautes et montagneuses ne cessèrent d'être en vue. Le 2 novembre, Surville aperçut une île, qui reçut le nom d'île des Contrariétés, à cause des vents qui s'opposèrent, pendant trois jours, à la marche du navire.

Cette île présentait un paysage délicieux. Elle était bien cultivée et devait être fort peuplée, à en juger d'après le nombre de pirogues qui ne cessèrent d'entourer le *Saint-Jean-Baptiste.*

Les indigènes se décidèrent avec peine à monter à bord. Enfin, un chef grimpa sur le pont. Son premier soin fut de s'emparer des hardes d'un matelot, et il ne se décida que difficilement à les rendre. Il se dirigea ensuite vers la poupe et amena le pavillon blanc, qu'il voulait s'approprier. Ce ne fut pas sans peine qu'on parvint à l'en détourner. Enfin il grimpa jusqu'à la hune d'artimon, contempla, de ce poste élevé, toutes les parties du bâtiment, et, une fois descendu, se mit à gambader; puis, s'adressant à ses compagnons restés dans les canots, il les engagea par ses paroles et par des gestes, au moins fort singuliers, à venir le rejoindre.

Une douzaine d'entre eux s'y hasardèrent. Ils ressemblaient aux indigènes du port Praslin, mais ils parlaient une autre langue et ne pouvaient se faire entendre de Lova-Salega. Leur séjour à bord ne fut pas de longue durée, car, l'un d'eux s'étant emparé d'un flacon et l'ayant jeté à la mer, le commandant en témoigna quelque mécontentement; ce qui les détermina aussitôt à regagner leurs pirogues.

L'aspect de la terre était si riant et les scorbutiques avaient un tel besoin de rafraîchissements, que Surville résolut d'expédier une chaloupe afin de tâter les dispositions des habitants.

L'embarcation n'eut pas plus tôt quitté le bord qu'elle fut entourée de pirogues, montées par une foule de guerriers. Il fallut prévenir les hostilités imminentes en tirant quelques coups de fusil, qui dispersèrent les

assaillants. Pendant la nuit, une flottille se dirigea vers le *Saint-Jean-Baptiste*, et, dans une pensée d'humanité, Surville n'attendit pas que les naturels fussent tout près pour faire tirer quelques pièces chargées à mitraille, ce qui les mit aussitôt en fuite.

Il ne fallait donc pas songer à débarquer, et Surville reprit la mer. Il découvrit successivement les îles des Trois-Sœurs, du Golfe, et les îles de la Délivrance, les dernières du groupe.

Cet archipel, que Surville venait de reconnaître, n'était autre que celui des îles Salomon, dont nous avons déjà raconté la première découverte par Mendana. L'habile navigateur venait de remonter cent quarante lieues de côtes dont il avait levé la carte, et il avait en outre dessiné une série de quatorze vues très curieuses de ce littoral.

Cependant, à tout prix, s'il ne voulait pas voir la mort décimer son équipage, il fallait que Surville gagnât une terre où il pût débarquer ses malades et leur procurer des vivres frais. Il se résolut donc à gagner la Nouvelle Zélande, qui n'avait pas été visitée depuis Tasman.

Ce fut le 12 décembre 1769 que Surville en aperçut les côtes par 35° 37′ de latitude australe, et, cinq jours après, il jetait l'ancre dans une baie qu'il appela baie Lauriston. Au fond se trouvait une anse, qui reçut le nom de Chevalier, en l'honneur des promoteurs de l'expédition. Il est bon de remarquer que le capitaine Cook était en train de reconnaître cette terre depuis

le commencement d'octobre, et qu'il devait passer quelques jours après devant la baie Lauriston. sans apercevoir le bâtiment français.

Au mouillage de l'anse Chevalier, Surville fut surpris par une épouvantable tempête qui le mit à deux doigts de sa perte; mais son habileté nautique était si bien connue de ses matelots qu'ils ne se troublèrent pas un instant, et exécutèrent les manœuvres ordonnées par leur capitaine avec un sang-froid dont les Zélandais furent malheureusement seuls à être témoins.

En effet, la chaloupe qui portait les malades à terre n'avait pas eu le temps de rallier le bord, lorsque l'orage éclata dans toute sa fureur, et elle fut jetée dans une anse qui prit le nom d'anse du Refuge. Les matelots et les malades trouvèrent un accueil empressé auprès d'un chef nommé Naginoui, qui les reçut dans sa case et leur prodigua tous les rafraîchissements qu'il put se procurer pendant leur séjour.

Un des canots. qui était à la traîne derrière le *Saint-Jean-Baptiste*, avait été enlevé par les vagues. Surville l'aperçut échoué dans l'anse du Refuge. Il l'envoya chercher; mais on n'en trouva plus que l'amarre; les naturels l'avaient enlevé. Ce fut en vain qu'on remonta la rivière; il n'y avait nulle trace de l'embarcation. Surville ne voulut pas laisser ce vol impuni; il fit signe à quelques Indiens qui se tenaient auprès de leurs pirogues de venir près de lui. L'un d'entre eux accourut, fut aussitôt saisi et emmené à bord. Les autres prirent la fuite.

« On s'empara d'une pirogue, dit Crozet, on brûla les autres, on mit le feu aux cases et l'on se rendit au vaisseau. L'Indien qui fut arrêté fut reconnu par le chirurgien pour être le chef qui les avait si généreusement secourus pendant la tempête ; c'était l'infortuné Naginoui, qui, après les services qu'il avait rendus, devait être bien éloigné de s'attendre au traitement qu'on lui préparait, lorsqu'il accourut au premier signe de Surville. »

Il mourut le 24 mars 1770, devant l'île Juan-Fernandez.

Nous passerons sous silence les observations que le navigateur français fit sur les habitants et les productions de la Nouvelle-Zélande, car elles feraient double emploi avec celles de Cook.

Surville, convaincu qu'il ne pourrait pas se procurer les vivres dont il avait besoin, reprit la mer quelques jours après, et fit route par 27 à 28° de latitude sud; mais le scorbut, qui faisait tous les jours de nouveaux ravages, le détermina à gagner au plus vite la côte du Pérou. Il l'aperçut le 5 avril 1770, et, trois jours plus tard, il jetait l'ancre devant la barre de Chilca, à l'entrée du Callao.

Dans son empressement à descendre à terre pour procurer des secours à ses malades, Surville ne voulut confier à personne le soin d'aller voir le gouverneur. Par malheur, son embarcation fut renversée par les lames qui brisaient sur la barre, et un seul des matelots qui la montaient put se sauver. Surville et tous les autres furent noyés.

Ainsi périt misérablement cet habile navigateur, trop tôt pour les services qu'il était en état de rendre à la science et à sa patrie. Quant au *Saint-Jean-Baptiste*, il fut retenu « pendant trois années » devant Lima, par les délais interminables des douanes espagnoles. Ce fut Labbé qui en prit le commandement et le ramena à Lorient, le 23 août 1773.

Comme nous l'avons raconté précédemment, M. de Bougainville avait conduit en Europe un Taïtien du nom d'Aoutourou. Lorsque cet indigène manifesta le désir de revoir sa patrie, le gouvernement français l'avait envoyé à l'île de France, avec l'ordre aux administrateurs de cette colonie de lui faciliter son retour à Taïti.

Un officier de la marine militaire, Marion-Dufresne, saisit avec empressement cette occasion et vint proposer à Poivre, intendant des îles de France et de Bourbon, de transporter, à ses frais et sur un bâtiment qui lui appartenait, le jeune Aoutourou à Taïti. Il demandait seulement qu'un navire de l'État lui fût adjoint, et qu'on lui avançât quelque argent pour l'aider dans les préparatifs de l'expédition.

Nicolas-Thomas Marion-Dufresne, né à Saint-Malo le 22 décembre 1729, était entré fort jeune dans la marine. Nommé le 16 octobre 1746 lieutenant de frégate, il n'était encore que capitaine de brûlot à cette époque. Il avait cependant servi partout avec distinction, mais nulle part avec plus de bonheur que dans les mers de l'Inde.

La mission qu'il s'offrait à remplir n'était pour lui que le prétexte d'un voyage de découvertes qu'il voulait faire dans les mers océaniennes. Au reste, ces projets furent approuvés par Poivre, administrateur intelligent et ami du progrès, qui lui remit des instructions détaillées sur les recherches qu'il allait tenter dans l'hémisphère sud. A cette époque, Cook n'avait pas encore démontré la non-existence du continent austral.

Poivre aurait vivement désiré découvrir la partie septentrionale de ces terres, qu'il jugeait voisines de nos colonies et où il espérait rencontrer un climat plus tempéré. Il comptait également y trouver des bois de mâture et la plupart des ressources et des approvisionnements qu'il était obligé de faire venir à grands frais de la métropole; enfin, peut-être y existait-il un port sûr, où les navires seraient à l'abri de ces ouragans qui désolent presque périodiquement les îles de France et de Bourbon. D'ailleurs, la cour venait d'envoyer un lieutenant de vaisseau, M. de Kerguelen, pour faire des découvertes dans ces mers inconnues. L'expédition de Marion, qui allait tenter une route différente, ne pouvait que concourir sérieusement à la solution du problème.

Ce fut le 18 octobre 1771 que le *Mascarin*, commandé par Marion, et le *Marquis de Castries*, sous les ordres du chevalier Du Clesmeur, enseigne de vaisseau, mirent à la voile. Ils relâchèrent tout d'abord à Bourbon. Là, ils prirent Aoutourou, qui emportait malheureusement en lui le germe de la petite vérole,

qu'il avait contracté à l'île de France. La maladie se déclara, et il fallut quitter Bourbon pour ne pas la communiquer aux habitants. Les deux navires gagnèrent alors le fort Dauphin, à la côte de Madagascar, afin de donner au mal le temps de faire son effet avant d'atteindre le Cap, où il fallait compléter les approvisionnements. Le jeune Aoutourou ne tarda pas à succomber.

Dans ces conditions, fallait-il rentrer à l'île de France, désarmer les bâtiments et abandonner la campagne? Marion ne le pensa pas. Rendu plus libre de ses mouvements, il résolut de s'illustrer par quelque voyage nouveau et fit passer dans l'esprit de ses compagnons l'enthousiasme qui l'animait.

Il gagna donc le cap de Bonne-Espérance, où il compléta en peu de jours les vivres nécessaires à une campagne de dix-huit mois.

La route fut aussitôt dirigée au sud vers les terres découvertes, en 1739, par Bouvet de Lozier, et qu'il fallait chercher à l'est du méridien de Madagascar.

Depuis le 28 décembre 1771, jour où les navires avaient quitté le Cap, jusqu'au 11 janvier, la navigation n'eut rien de remarquable. On reconnut alors, par l'observation de la latitude, 20° 43′ à l'est du méridien de Paris, qu'on se trouvait sous le parallèle (40 à 41 degrés sud) des îles désignées dans les cartes de Van Keulen sous les noms de Dina et Marvézen, et non marquées sur les cartes françaises.

Bien que le nombre des oiseaux terrestres fit con-

jecturer à Marion qu'il n'était pas loin de ces îles, il quitta ces parages le 9 janvier, persuadé que la recherche du continent austral devait uniquement fixer son attention.

Le 11 janvier, on était par 45° 43′ de latitude sud, et bien qu'on fût alors dans l'été de ces régions, le froid était très vif et la neige ne cessait de tomber. Deux jours plus tard, au milieu d'un brouillard épais, auquel la pluie avait succédé, Marion découvrit une terre, qui s'étendait de l'ouest-sud-ouest à l'ouest-nord-ouest, à quatre à cinq lieues de distance. La sonde indiqua quatre-vingts brasses avec un fond de gros sable mêlé de corail. Cette terre fut prolongée jusqu'à ce qu'on la vît derrière les bâtiments, c'est-à-dire pendant un parcours de six à sept lieues. Elle paraissait très élevée et couverte de montagnes. Elle reçut le nom de terre d'Espérance. C'était marquer combien Marion espérait atteindre le continent austral. Cette île, Cook devait la désigner, quatre ans plus tard, sous le nom d'île du Prince-Édouard.

Une autre terre gisait dans le nord de la première : « Je remarquai, dit Crozet, rédacteur du voyage de Marion, en rangeant cette île, qu'à sa partie du N.-E. il y avait une anse vis-à-vis de laquelle paraissait une grande caverne. Autour de cet antre, on voyait une multitude de grosses taches blanches, qui ressemblaient de loin à un troupeau de moutons. Il y avait apparence que, si le temps l'eût permis, nous eussions trouvé un mouillage vis-à-vis de cette anse. Je crus y apercevoir

une cascade qui tombait des montagnes. En doublant l'île, nous découvrîmes trois îlots qui en étaient détachés; deux étaient en dedans d'un grand enfoncement que forme la côte, et le troisième terminait sa pointe septentrionale. Cette île nous parut aride, d'environ sept à huit lieues de circonférence, sans verdure, sa côte assez saine et sans danger. M. Marion la nomma l'île de la Caverne. »

Ces deux terres australes sont situées par la latitude de 45° 45′ sud et par 34° 31′ à l'est du méridien de Paris, un demi-degré à l'est de la route suivie par Bouvet. Le lendemain, la terre d'Espérance fut reconnue à six lieues du rivage et parut très verte. Le sommet des montagnes était fort élevé et couvert de neige. Les navigateurs se préparaient à chercher un mouillage, lorsque les deux bâtiments s'abordèrent pendant les opérations de sondage, et se firent de mutuelles avaries. Les réparations prirent trois jours. Le temps, qui avait été favorable, se gâta, le vent devint violent. Il fallut continuer la route en suivant le quarante-sixième parallèle.

Le 24 janvier furent découvertes de nouvelles terres.

« Elles nous parurent d'abord former deux îles, dit Crozet; j'en dessinai la vue à la distance de huit lieues, et bientôt on les prit pour deux caps et l'on crut voir dans l'éloignement une continuité de terre entre deux. Elle sont situées par 45° 5′ sud et par la longitude estimée à l'est du méridien de Paris de 42°. M. Marion les nomma les îles Froides. »

Bien qu'on eût fait peu de voile pendant la nuit, il t impossible de revoir ces îles le lendemain. Le *astries* fit, ce jour-là, signal qu'il apercevait terre. Elle sait à dix ou douze lieues dans l'est-sud-est de la emière. Mais une brume épaisse, qui ne dura pas oins de douze heures, la pluie continuelle, le froid, ès vif et très rude pour des hommes peu vêtus, emêchèrent d'en approcher à plus de six ou sept lieues.

Le lendemain 24, cette côte fut revue, ainsi qu'une ouvelle terre, qui reçut le nom d'île Aride et qui est ujourd'hui connue sous le nom d'île Crozet. Marion ut enfin mettre un canot à la mer et ordonna à Crozet 'aller prendre possession, au nom du roi, de la plus rande des deux iles, qui est située par la latitude néridionale de 46° 30′ et par la longitude estimée à 'orient du méridien de Paris de 43°.

« M. Marion la nomma l'île de la Prise de Possession. Elle est aujourd'hui désignée sous le nom d'île Marion.) ;'était la sixième île que nous découvrions dans cette artie australe...... Je gagnai aussitôt une éminence, l'où je découvris de la neige dans plusieurs vallées; la erre paraissait aride, couverte d'un petit gramen très in... Je ne pus découvrir dans l'île aucun arbre ou rbrisseau... Cette île, exposée aux ravages continuels les vents orageux de l'ouest, qui règnent toute l'année lans ces parages, ne parait pas habitable. Je n'y ai trouvé que des loups marins, des pingouins, des damiers, des plongeons et toutes les espèces d'oiseaux aquatiques que les navigateurs rencontrent en pleine

mer, lorsqu'ils passent le cap de Bonne-Espérance. Ces animaux, qui n'avaient jamais vu d'hommes, n'étaient point farouches et se laissaient prendre à la main. Les femelles de ces oiseaux couvaient leurs œufs avec tranquillité ; d'autres nourrissaient leurs petits ; les loups marins continuaient leurs sauts et leurs jeux en notre présence, sans paraître le moins du monde effarouchés. »

Marion suivit donc les 46e et 47e degrés de latitude au milieu d'un brouillard si intense qu'il fallait continuellement tirer des coups de canon pour ne pas se perdre, et qu'on ne se voyait pas d'un bout à l'autre du pont. Le 2 février, les deux bâtiments se trouvaient par 47° 22′ de longitude orientale, c'est-à-dire à 1° 18′ des terres découvertes, le 13 du même mois, par les flûtes du roi *la Fortune* et *le Gros-Ventre*, sous le commandement de MM. de Kerguelen et de Saint-Allouarn. Nul doute que, sans l'accident arrivé au *Castries*, Marion les eût rencontrées.

Lorsqu'il eut atteint 90 degrés à l'est du méridien de Paris, Marion changea de route et fit voile pour la terre de Van-Diemen. Aucun incident ne se produisit pendant cette traversée, et les deux navires jetèrent l'ancre dans la baie de Frédéric-Henri.

Les canots furent aussitôt dépassés, et un fort détachement se dirigea vers la terre, où l'on découvrait une trentaine de naturels, terre qui devait être très peuplée, à en juger d'après les feux et les fumées que l'on avait aperçus.

« Les naturels du pays, dit Crozet, se présentèrent de bonne grâce; ils ramassèrent du bois et firent une espèce de bûcher. Ils présentèrent ensuite aux nouveaux débarqués quelques branchages de bois sec allumés et parurent les inviter à mettre le feu au bûcher. On ignorait ce que voulait dire cette cérémonie et on alluma le bûcher. Les sauvages ne parurent point étonnés; ils restèrent autour de nous sans faire aucune démonstration, ni d'amitié, ni d'hostilité; ils avaient avec eux leurs femmes et leurs enfants. Les hommes, ainsi que les femmes, étaient d'une taille ordinaire, d'une couleur noire, les cheveux cotonnés, et tous également nus, hommes et femmes; quelques femmes portaient leurs enfants sur le dos, attachés avec des cordes de jonc. Les hommes étaient tous armés de bâtons pointus et de quelques pierres, qui nous parurent tranchantes, semblables à des fers de hache.

« Nous tentâmes de les gagner par de petits présents; ils rejetèrent avec mépris tout ce qu'on leur présenta, même le fer, les miroirs, des mouchoirs et des morceaux de toile. On leur fit voir des poules et des canards qu'on avait apportés du vaisseau, pour leur faire entendre qu'on désirait en acheter d'eux. Ils prirent ces bêtes, qu'ils témoignèrent ne pas connaître, et les jetèrent avec un air de colère. »

Il y avait déjà une heure qu'on essayait de gagner ces sauvages, lorsque Marion et Du Clesmeur débarquèrent. On leur présenta aussitôt un brandon enflammé, et ceux-ci n'hésitèrent pas à allumer un bûcher

tout préparé, dans la persuasion que c'était une cérémonie pacifique. Ils se trompaient, car les naturels se retirèrent aussitôt, et firent voler une grêle de pierres qui blessèrent les deux commandants. On leur répondit par quelques coups de fusil, et tout le monde se rembarqua.

Lors d'une nouvelle tentative de débarquement, à laquelle s'opposèrent les sauvages avec une grande bravoure, il fallut répondre à leur agression par une fusillade qui en blessa plusieurs et en tua un. Les hommes prirent terre aussitôt et poursuivirent les naturels, qui n'essayèrent pas de résister.

Deux détachements furent ensuite envoyés à la découverte d'une aiguade et d'arbres propres à refaire la mâture du *Castries*. Six jours se passèrent à ces recherches infructueuses. Toutefois, ils ne furent pas perdus pour la science, car on fit nombre d'observations curieuses.

« Par les tas considérables de coquillages que nous avons trouvés de distance en distance, dit Crozet, nous avons jugé que la nourriture ordinaire des sauvages était des moules, des pinnes-marines, des peignes, des cames et divers coquillages semblables. »

N'est-il pas singulier de retrouver à la Nouvelle-Zélande ces débris de cuisine si communs sur les côtes scandinaves et que nous avons déjà signalés dans l'isthme de Panama? L'homme n'est-il pas partout le même, et les mêmes besoins ne lui inspirent-ils pas les mêmes actes?

Voyant qu'il était inutile de passer plus de temps à chercher de l'eau et du bois afin de remâter le *Castries* et de radouber le *Mascarin*, qui faisait beaucoup d'eau, Marion appareilla le 10 mars pour la Nouvelle-Zélande, qu'il atteignait quatorze jours plus tard.

Découverte en 1642 par Tasman, visitée en 1772 par Cook et Surville, cette terre commençait à être connue.

Les deux bâtiments atterrirent près du mont Egmont; mais le rivage était tellement accore en cet endroit, que Marion fit regagner le large et revint prendre connaissance de la terre, le 31 mars, par 36° 30′ de latitude. Il prolongea alors la côte, et, malgré les vents contraires, remonta dans le nord jusqu'aux îles des Trois-Rois. Il n'y avait pas moyen d'y aborder. Il fallut donc rallier la grande terre, et l'ancre fut jetée auprès du cap Maria-Van-Diemen, extrémité la plus septentrionale de la Nouvelle-Zélande. Le mouillage était mauvais, comme il fut facile de s'en apercevoir, et, après diverses tentatives, Marion s'arrêta, le 11 mai, à la baie des îles de Cook.

Des tentes furent dressées dans une des îles, où l'on trouva du bois et de l'eau, et les malades y furent installés sous la garde d'un fort détachement. Les naturels vinrent aussitôt à bord, quelques-uns même y couchèrent, et les échanges, facilités par l'usage d'un vocabulaire de Taïti, se firent bientôt sur une grande échelle.

« Je remarquai avec étonnement, dit Crozet, parmi les sauvages qui vinrent à bord des vaisseaux dès les

premiers jours, trois espèces d'hommes, dont les uns, qui paraissaient les vrais indigènes, sont d'un blanc tirant sur le jaune ; ceux-ci sont les plus grands, et leur taille ordinaire est de cinq pieds neuf à dix pouces, leurs cheveux noirs sont lisses et plats ; des hommes plus basanés et un peu moins grands, les cheveux un peu crépus ; enfin de véritables nègres à têtes cotonnées et moins grands que les autres, mais en général plus larges de poitrine. Les premiers ont très peu de barbe et les nègres en ont beaucoup. »

Observations curieuses, dont la justesse devait être vérifiée plus tard.

Il est inutile de s'étendre sur les mœurs des Néo-Zélandais, sur leurs villages fortifiés dont Marion donne une minutieuse description, sur leurs armes, leurs vêtements et leur nourriture ; ces détails sont déjà connus des lecteurs.

Les Français avaient trois postes à terre : celui des malades sur l'île Matuaro ; un second sur la grande terre, qui servait d'entrepôt et de point de communication avec le troisième, c'est-à-dire l'atelier des charpentiers, établi à deux lieues plus loin, au milieu des bois. Les gens de l'équipage, séduits par les caresses des sauvages, faisaient de longues courses dans l'intérieur et recevaient partout un cordial accueil. Enfin, la confiance s'établit si bien, que, malgré les représentations de Crozet, Marion ordonna de désarmer les chaloupes et les canots lorsqu'ils iraient à terre. Imprudence impardonnable dans le pays où Tasman avait dû nommer

« baie des Assassins » le premier endroit où il eût atterri, où Cook avait trouvé des anthropophages et failli être massacré !

Le 8 juin, Marion descendit à terre, où il fut accueilli avec des démonstrations d'amitié plus grandes encore que d'habitude. On le proclama grand chef du pays, et les naturels lui placèrent dans les cheveux quatre plumes blanches, insignes de la souveraineté. Quatre jours plus tard, Marion descendit de nouveau à terre avec deux jeunes officiers, MM. de Vaudricourt et Le Houx, un volontaire et le capitaine d'armes, quelques matelots, en tout dix-sept personnes.

Le soir, personne ne revint au vaisseau. On n'en fut pas inquiet, car on connaissait les mœurs hospitalières des sauvages. On crut seulement que Marion avait couché à terre pour être plus à portée de visiter le lendemain les travaux de l'atelier.

Le 13 juin, le *Castries* envoya sa chaloupe faire l'eau et du bois pour sa consommation journalière. A neuf heures, un homme fut aperçu qui nageait vers les vaisseaux. On lui envoya un bateau pour le ramener à bord. C'était un des chaloupiers, le seul qui eût échappé au massacre de tous ses camarades. Il avait reçu deux coups de lance dans le côté et était fort maltraité.

D'après son récit, les sauvages avaient tout d'abord montré des dispositions aussi amicales que d'habitude. Ils avaient même transporté à terre sur leurs épaules les matelots qui craignaient de se mouiller. Puis, lorsque ceux-ci se furent dispersés pour ramasser leurs

paquets de bois, les indigènes avaient reparu, armés de lances, de casse-têtes et de massues, et s'étaient jetés, au nombre de sept ou huit, sur chacun des matelots. Pour lui, il n'avait été attaqué que par deux hommes, qui l'avaient blessé de deux coups de lance, et comme par bonheur il n'était pas très loin de la mer, il avait pu fuir jusqu'au rivage, où il s'était caché au milieu des broussailles. De là, il avait assisté au massacre de tous ses compagnons. Les sauvages les avaient ensuite dépouillés, leur avaient ouvert le ventre et commençaient à les couper en morceaux, lorsqu'il était sorti sans bruit de sa cachette et s'était jeté à l'eau dans l'espoir de gagner le navire à la nage.

Les seize hommes du canot qui accompagnaient Marion et dont on n'avait pas de nouvelles avaient-ils éprouvé le même sort? C'était vraisemblable. En tout cas, il fallait, sans perdre une minute, prendre des mesures pour sauver les trois postes établis à terre.

Le chevalier Du Clesmeur prit aussitôt le commandement, et c'est grâce à son énergie que le désastre ne fut pas plus grand.

La chaloupe du *Mascarin* fut armée et expédiée à la recherche du canot de Marion et de sa chaloupe, avec ordre d'avertir tous les postes et de se porter au secours du plus éloigné, l'atelier où l'on façonnait les mâts et les espars. En route, sur le littoral, furent découvertes les deux embarcations, près du village de Tacoury; elles étaient entourées de sauvages, qui les avaient pillées, après avoir égorgé les matelots.

Sans s'arrêter à essayer de reprendre les embarcations, l'officier fit force de rames, afin d'arriver à temps à l'atelier. Le poste, heureusement, n'avait pas encore été assailli par les naturels. Les travaux furent aussitôt arrêtés, les outils et les armes rassemblés, les fusils chargés, et les objets qu'on ne pouvait emporter furent enterrés sous les débris de la baraque, à laquelle on mit le feu.

Puis la retraite s'opéra au milieu de plusieurs troupes de sauvages, qui répétaient ces sinistres paroles : « *Tacouri maté Marion*, Tacouri a tué Marion ! » Deux lieues furent ainsi faites, sans qu'aucune agression eût été tentée contre les soixante hommes dont se composait le détachement.

Lorsqu'on arriva à la chaloupe, les sauvages se rapprochèrent. Crozet fit embarquer tout d'abord les matelots chargés de paquets, puis, traçant une ligne par terre, il fit comprendre que le premier qui la franchirait serait immédiatement passé par les armes. Ordre fut alors donné de s'asseoir, et ce fut un spectacle imposant que celui de ce millier de naturels obéissant sans résister, malgré leur désir de se précipiter sur une proie qu'ils voyaient leur échapper !

Crozet s'embarqua le dernier. Il n'eut pas plus tôt mis le pied dans la chaloupe, que le cri de guerre retentit, les javelots et les pierres furent lancés de toutes parts. Aux démonstrations menaçantes avaient succédé les hostilités, et les sauvages entraient dans l'eau pour mieux ajuster leurs adversaires. Crozet se vit alors

dans la nécessité de faire sentir à ces malheureux la supériorité de ses armes et fit commencer le feu. Les Néo-Zélandais, voyant tomber leurs camarades morts ou blessés sans qu'ils parussent avoir été touchés, demeuraient stupides. Tous auraient été tués, si Crozet n'eût mis fin au massacre.

Les malades furent ramenés à bord sans accident, et le poste, renforcé et se tenant sur ses gardes, ne fut pas inquiété.

Le lendemain, les naturels, qui possédaient sur l'île Matuaro un village important, tentèrent d'empêcher les matelots de faire l'eau et le bois dont ils avaient besoin.

Ceux-ci marchèrent alors contre eux la bayonnette au fusil et les poursuivirent jusqu'à leur village, où ils se renfermèrent. On entendait la voix des chefs qui les excitaient au combat. Le feu commença dès qu'on fut arrivé à portée de pistolet de la porte du village, et il fut si bien dirigé, que les chefs furent les premières victimes. Dès qu'ils les virent tomber, les naturels prirent la fuite. On en tua une cinquantaine, on culbuta le reste dans la mer, et le village fut brûlé.

Il ne fallait plus songer à amener sur la plage ces beaux mâts faits avec les cèdres qu'on avait eu tant de peine à abattre, et, pour refaire la mâture, on dut se contenter d'un assemblage de pièces de bois embarquées sur les vaisseaux. Quant à l'approvisionnement de sept cents barriques d'eau et de soixante-dix cordes de bois de chauffage indispensables pour le voyage,

comme il ne restait plus qu'une chaloupe, il ne fallut pas moins d'un mois pour l'achever.

Cependant, on n'était pas exactement fixé sur le sort du capitaine Marion et des hommes qui l'accompagnaient. Un détachement bien armé se rendit donc au village de Tacouri.

Le village était abandonné. On n'y trouva que quelques vieillards qui n'avaient pu suivre leurs camarades fugitifs et qui étaient assis à la porte de leurs maisons. On voulut les capturer. Un d'eux alors, sans paraître beaucoup s'émouvoir, frappa un soldat avec un javelot qu'il tenait à la main. On le tua, mais on ne fit aucun mal aux autres, qu'on laissa dans le village. Toutes les maisons furent fouillées soigneusement. On trouva dans la cuisine de Tacouri le crâne d'un homme qui avait été cuit depuis peu de jours, où il restait encore quelques parties charnues, dans lesquelles se voyaient l'empreinte des dents des anthropophages. On y vit aussi un morceau de cuisse humaine, qui tenait à une broche de bois, et qui était aux trois quarts mangé.

Dans une autre maison, on trouva une chemise, qu'on reconnut avoir appartenu à l'infortuné Marion. Le col de cette chemise était tout ensanglanté, et l'on y voyait trois ou quatre trous également tachés de sang sur le côté. Dans différentes autres maisons, furent saisis une partie des vêtements et les pistolets du jeune de Vaudricourt, qui avait accompagné son commandant, puis les armes du canot et un tas de lambeaux des hardes des malheureux matelots.

Le doute n'était malheureusement plus possible. Procès-verbal fut dressé de la mort des victimes, et le chevalier Du Clesmeur rechercha dans les papiers de Marion quels étaient ses projets pour la continuation du voyage. Il n'y trouva que les instructions données par l'intendant de l'île de France.

L'état-major fut alors assemblé, et, vu l'état lamentable des bâtiments, il fut décidé qu'on abandonnerait la recherche de nouvelles terres, qu'on gagnerait les îles d'Amsterdam et de Rotterdam, puis les Mariannes et les Philippines, où l'on avait chance de se débarrasser de la cargaison, avant de rentrer à l'île de France.

Le 14 juillet, le port de la Trahison, — c'est ainsi que Du Clesmeur nomma la baie des îles, — fut quitté, et les navires se dirigèrent vers les îles d'Amsterdam et de Rotterdam, au nord desquelles ils passèrent le 6 août. La navigation fut favorisée par un temps splendide, circonstance heureuse, car le scorbut avait fait de tels ravages parmi les matelots qu'il en restait bien peu en état de travailler.

Enfin, le 20 septembre, fut découverte l'île de Guaham, la plus grande des Mariannes, où il ne fut possible de mouiller que sept jours plus tard.

La relation publiée par Crozet contient des détails très précis et très circonstanciés sur cette île, ses productions et ses habitants. Nous n'en retiendrons que cette phrase aussi courte qu'explicite :

« L'île de Guaham, dit-il, nous a paru un paradis terrestre; l'air y est excellent, les eaux sont bonnes,

les légumes et les fruits parfaits, les troupeaux de bœufs innombrables, ainsi que ceux de cabris, de cochons; toute espèce de volailles y est multipliée à l'infini. »

Parmi les productions, Crozet cite le « rima », dont le fruit est bon à manger lorsqu'il est parvenu à toute sa grosseur et qu'il est encore vert.

« C'est dans cet état, dit-il, que ces insulaires le cueillent pour le manger. Ils le dépouillent de sa peau raboteuse et le coupent par tranches comme un morceau de pain. Lorsqu'ils veulent le conserver, ils le coupent par tranches circulaires et, dans cette forme de galette très mince, ils le font sécher au soleil ou au four. Ce biscuit naturel conserve sa qualité de pain pendant plusieurs années et beaucoup plus longtemps que notre meilleur biscuit de vaisseau. »

Du port d'Agana, Crozet gagna les Philippines, où il mouilla à Cavite, dans la baie de Manille. C'est en cet endroit que le *Castries* et le *Mascarin* se quittèrent pour rentrer séparément à l'île de France.

Quelques années auparavant, un vaillant officier de la marine militaire, le chevalier Jacques-Raymond de Giron de Grenier, qui appartenait à cette pléiade d'hommes distingués, les Chazelle, les Borda, les Fleurieu, les Du Maitz de Goimpy, les Chabert, les Verdun de la Crenne, qui contribuèrent avec tant de zèle aux progrès de la navigation et de la géographie, avait utilisé ses loisirs pendant une station à l'île de France pour explorer les mers avoisinantes. Sur la corvette

l'Heure du Berger, il avait fait une croisière très fructueuse, rectifiant les positions de l'écueil de Saint-Brandon, du banc de Saya-de-Malha, reconnaissant en détail, dans les Séchelles, les îles Saint-Michel, Rocquepire, Agalega, corrigeant la carte des îles d'Adu et de Diego-Garcia. S'appuyant alors sur les rapports des courants avec les vents de mousson, qu'il avait étudiés spécialement, il proposa une route abrégée et constante pour aller de l'île de France aux Indes. C'était une économie de huit cents lieues de chemin; la chose valait la peine qu'on l'étudiât sérieusement.

Le ministre de la marine, qui avait vu la proposition de Grenier bien accueillie par l'Académie de Marine, résolut de confier le soin de l'examiner à quelque officier de vaisseau qui eût l'habitude de ce genre de travaux.

Ce fut Yves-Joseph de Kerguelen qui fut choisi. Pendant les deux campagnes de 1767 et 1768, pour l'encouragement et la protection de la pêche de la morue aux côtes d'Islande, ce navigateur avait levé le plan d'un grand nombre de ports et de rades, réuni beaucoup d'observations astronomiques, rectifié la carte de l'Islande et recueilli sur ce pays encore très peu connu une foule d'observations aussi exactes qu'intéressantes. C'est ainsi qu'on lui devait les premiers détails authentiques sur les « geysers », ces sources d'eau chaude qui s'élèvent parfois à de grandes hauteurs, et des renseignements curieux touchant l'existence de bois fossiles qui prouvent qu'à une époque géologique antérieure, l'Is-

lande, aujourd'hui complètement dépourvue d'arbres, possédait d'immenses forêts.

En même temps, Kerguelen avait publié des détails très nouveaux sur les mœurs, les usages et les coutumes des habitants.

« Les femmes, disait-il, ont des robes, des camisoles et des tabliers d'un drap appelé *wadmel*, qui se fait en Islande; elles mettent par-dessus leur camisole une robe très ample, assez semblable à celle des jésuites, mais elle ne descend pas si bas que les jupes qu'elle laisse voir. Cette robe est de différente couleur. mais plus souvent noire; on la nomme *hempe*. Elle est garnie d'un ruban de velours ou de quelque autre ornement.... Leur coiffure a l'air d'une pyramide ou d'un pain de sucre de deux ou trois pieds de hauteur. Elles se coiffent avec un grand mouchoir d'une très grosse toile, qui se tient tout droit, qui est couvert d'un autre mouchoir plus fin qui forme la figure que je viens de dire.... »

Enfin, cet officier avait réuni des documents très sérieux sur le Danemark, les Lapons, les Samoyèdes et les archipels des Feroë, des Orcades et des Shetland, qu'il avait explorés en détail.

Kerguelen, chargé de reconnaître la route proposée par Grenier, demanda au ministre de mettre à profit son armement pour aller reconnaître les terres australes découvertes, en 1739, par Bouvet de Lozier.

L'abbé Terray, qui venait de succéder au duc de Praslin, lui donna le commandement du vaisseua *le*

Berryer, qui emporta de Lorient pour quatorze mois de vivres, trois cents hommes d'équipage et quelques munitions destinées à l'île de France. L'abbé Rochon était adjoint à Kerguelen pour faire des observations astronomiques.

Dès qu'il fut arrivé à l'île de France, le 20 août 1771, Kerguelen changea le *Berryer* pour la flûte *la Fortune*, à laquelle fut réunie la petite flûte *le Gros-Ventre*, de seize canons avec cent hommes d'équipage sous le commandement de M. de Saint-Allouarn.

Aussitôt que ces deux bâtiments furent parés, Kerguelen mit à la voile et fit route au nord, afin de reconnaître l'archipel des îles Mahé. Pendant un orage furieux, les sondes jetées par la *Fortune* accusèrent des profondeurs de moins en moins grandes, trente, dix-neuf, dix-sept, quatorze brasses. A ce moment, l'ancre fut jetée et tint bon jusqu'à la fin de l'orage.

« Le jour vint enfin nous tirer d'inquiétude, dit Kerguelen, nous ne vîmes ni terre ni rocher. Le *Gros-Ventre* était à trois lieues sous le vent. Il ne pouvait concevoir que je fusse à l'ancre, car le bruit du tonnerre et des éclairs ne lui avait pas permis de distinguer ni d'entendre mes signaux.... En effet, il n'y a pas d'exemple qu'un bâtiment ait jamais mouillé la nuit, en pleine mer, sur un banc inconnu. J'appareillai et je me laissai dériver en sondant. Je trouvai longtemps quatorze, puis vingt, vingt-cinq, et vingt-huit brasses. Je perdis tout à coup le fond, ce qui prouve que c'est le sommet d'une montagne. Ce banc nouveau,

que j'ai nommé Banc de la Fortune, gît nord-ouest et sud-est; il est par 7° 16′ de latitude sud, et 55° 50′ de longitude est. »

La *Fortune* et le *Gros-Ventre* s'élevèrent ensuite au cinquième degré sud, route recommandée par le chevalier de Grenier. Les deux commandants reconnurent que les vents soufflaient constamment de l'est en cette saison, gagnèrent les Maldives, et prolongèrent Ceylan depuis la Pointe de Galles jusqu'à la baie de Trinquemalay. Au retour, la mousson était changée. Les vents régnants étaient bien ceux de l'ouest et du sud-ouest, comme l'annonçait Grenier. La route que ce dernier proposait offrait donc des avantages incontestables. L'expérience est venue, depuis ce moment, si bien les démontrer, qu'on n'en suit plus d'autre.

Rentré le 8 décembre à l'île de France, Kerguelen accéléra tellement ses préparatifs de départ, qu'il put appareiller le 12 janvier 1772. Il fit route droit au sud, car, à supposer qu'il découvrît quelque terre dans cette direction, celle qui serait le moins éloignée serait évidemment la plus utile à notre colonie.

Dès le 1er février, de nombreux vols d'oiseaux semblèrent indiquer la proximité de la terre. La grêle succédait à la neige. On rencontrait à la fois gros temps, gros vent, grosse mer. La première terre fut reconnue le 12. Le lendemain, on en découvrit une seconde, et, bientôt après, un gros cap, très élevé. Le jour suivant, à sept heures du matin, le soleil ayant dissipé les nuages, on distingua très nettement une ligne de côtes

qui s'étendait sur une longueur de vingt-cinq lieues. On était alors par 49°4' de latitude australe et 61°10' de longitude orientale.

Par malheur, les orages succédaient aux orages, et les deux bâtiments eurent grand mal à ne pas se laisser affaler sur la côte. Quant à Kerguelen, il fut emporté dans le nord par les courants, peu de temps après avoir détaché une embarcation qui devait essayer d'accoster.

« Me voyant si éloigné de terre, dit Kerguelen dans sa relation, j'examinai le parti que j'avais à prendre, je considérai que l'état de ma mâture ne me permettait pas de porter de la voile pour me relever de la côte, et que, n'ayant pas de chaloupe pour porter mes ancres, je m'exposais infiniment sur la côte, qu'il était presque impossible de retrouver dans les brumes le *Gros-Ventre*, dont j'étais séparé depuis plusieurs jours, d'autant plus que les vents avaient été toujours variables, et que nous avions essuyé une tempête.... Ces réflexions, jointes à ce que le *Gros-Ventre* était un excellent bâtiment et qu'il avait sept mois de vivres, me déterminèrent à faire route pour l'île de France, où j'arrivai le 16 mars. »

Heureusement, il n'était rien arrivé de funeste au *Gros-Ventre*. Son canot avait eu le temps de revenir. M. de Boisguehenneuc, qui avait débarqué, avait pris possession de cette terre, avec toutes les formalités requises, et laissé un écrit dans une bouteille, qui fut trouvée en 1776 par le capitaine Cook.

Kerguelen repassa en France; mais le succès de sa

campagne lui avait fait de nombreux ennemis. Leurs attaques devinrent encore plus vives, lorsqu'on vit que le roi le faisait capitaine de vaisseau et chevalier de Saint-Louis, le 1er janvier 1772. Les bruits les plus calomnieux se répandirent On alla même jusqu'à l'accuser d'avoir coulé sa conserve *le Gros-Ventre*, pour être seul à tirer bénéfice des découvertes qu'il avait faites de concert avec M. de Saint-Allouarn.

Cependant, toutes ces criailleries n'influencèrent pas le ministère, qui résolut de confier le commandement d'une seconde expédition à Kerguelen. Le vaisseau *le Roland* et la frégate *l'Oiseau*, cette dernière sous les ordres de M. de Saux de Rosnevet, quittèrent Brest le 26 mars 1772.

Lorsqu'il atteignit le Cap, Kerguelen fut obligé d'y faire une relâche de quarante jours. Tout l'équipage avait été atteint de fièvres putrides, ce qu'il fallait attribuer à l'humidité d'un bâtiment neuf.

« Cela paraît d'autant mieux fondé, dit la relation, que tous les légumes secs, comme pois, fèves, haricots et lentilles, se trouvaient gâtés dans les soutes, ainsi que le riz, et une partie du biscuit ; les légumes formaient dans la soute un fumier qui infectait, et il sortait de ces mêmes soutes une quantité de vers blancs..... »

Le 11 juillet, le *Roland* sortit du Cap ; mais il fut presque aussitôt assailli par une affreuse tempête, qui emporta deux huniers, la misaine, le petit foc et le mât d'artimon. Enfin, on gagna l'île de France avec des mâts de fortune.

MM. Des Roches et Poivre, qui avaient tant contribué au succès de la première expédition, avaient été remplacés par M. de Ternay et l'intendant Maillard. Ces derniers semblèrent prendre à tâche d'apporter toutes les entraves imaginables à l'exécution des ordres qu'avait reçus Kerguelen. C'est ainsi qu'ils ne lui fournirent aucun secours en vivres frais, dont l'équipage avait cependant le plus pressant besoin, qu'ils ne trouvèrent pas moyen de remplacer ses mâts abattus par la tempête ; en outre, ils ne lui donnèrent, à la place de trente-quatre de ses matelots, qui avaient dû entrer à l'hôpital, que des soldats fouettés ou marqués, dont ils avaient le plus grand intérêt à se défaire. Une expédition aux terres australes préparée dans ces conditions ne pouvait qu'échouer. C'est ce qui ne manqua pas d'arriver!

Le 5 janvier, Kerguelen revit les terres qu'il avait découvertes à son premier voyage, et, jusqu'au 16, il en reconnut plusieurs points, l'île de Croy, l'île de Réunion, l'île Roland, qui, d'après son relevé, formaient plus de quatre-vingts lieues de côtes. La température était extrêmement rigoureuse : des brumes épaisses, de la neige, de la grêle, des coups de vent continuels. Le 21, on ne put marcher de conserve qu'à coups de canon. Ce jour-là, le froid fut si âpre, que plusieurs matelots tombèrent évanouis sur le pont....

« Les officiers, dit Kerguelen, déclarent que la ration ordinaire de biscuit n'est pas suffisante, et que, sans une augmentation, l'équipage ne pourra résister aux

froids et aux brumes. Je fais augmenter la ration de chaque homme de quatre onces de biscuit par jour. »

Le 8 janvier 1774, le *Roland* rallia la frégate à l'île de Réunion. On communiqua avec elle, et M. de Rosnevet assura qu'il avait trouvé un mouillage ou une baie derrière le cap Français, que, le 6, il avait envoyé son canot pour sonder, et que ses gens, en débarquant pour prendre possession, avaient tué des pingouins et un lion marin.

Cette fois encore, l'épuisement complet des équipages, la mauvaise qualité des vivres, le délabrement des bâtiments, empêchèrent Kerguelen de faire une reconnaissance approfondie de cet archipel désolé. Il dut rebrousser chemin. Mais, au lieu de regagner l'île de France, il débarqua dans la baie d'Antongil, à Madagascar. Il savait y trouver en abondance des citrons, des limons, des ananas, du pourpier et d'autres antiscorbutiques, ainsi que de la viande fraîche.

Un aventurier, dont l'histoire est assez singulière, Beniowski, venait d'y créer pour la France un établissement. Mais il manquait de tout. Kerguelen lui fournit des affûts de campagne, des briques à four, des outils de fer, des chemises, des couvertures, et enfin il lui fit construire par ses charpentiers un magasin à vivres.

Trente-cinq hommes de l'équipage du *Roland* étaient morts depuis qu'il avait quitté les terres australes. Que Kerguelen restât huit jours de plus dans ces parages, cent hommes auraient sûrement péri !

A son retour en France, pour tant de fatigues vaillamment supportées, Kerguelen ne recueillit que

la haine et la calomnie. Le déchaînement fut tel contre lui qu'un de ses officiers ne craignit pas de publier un mémoire, dans lequel tous les faits étaient envisagés sous le jour le plus défavorable, et où toute la responsabilité de l'insuccès retombait sur Kerguelen. Nous ne voulons pas dire que celui-ci n'ait eu aucun tort, mais nous considérons comme profondément injuste le jugement du conseil de guerre qui le cassait de son grade et le condamnait à la détention dans le château de Saumur. Cette condamnation fut, sans doute, trouvée excessive, et le gouvernement y reconnut plus d'animosité que de justice, car Kerguelen fut rendu quelques mois après à la liberté. Le grand argument qu'on avait employé contre lui avait été l'abandon d'une chaloupe et de son équipage aux terres australes, équipage qui n'avait été sauvé que par le retour inopiné et fortuit de la *Fortune*. Il faut croire que ce fait avait encore été singulièrement travesti, car il existe une lettre de l'officier abandonné, M. de Rosily, plus tard vice-amiral, qui redemandait à servir sous les ordres de Kerguelen.

Le récit de ces deux campagnes est extrait de l'apologie publiée par Kerguelen pendant sa détention, ouvrage que le gouvernement fit saisir, et qui, par cela même, est devenu extrêmement rare.

Il faut aborder maintenant le récit d'expéditions qui, si elles n'amenèrent pas de découvertes, eurent, du moins, une importance capitale, en ce sens qu'elles contribuèrent à la rectification des cartes, au progrès

de la navigation et de la géographie, mais surtout en ce qu'elles résolurent un problème depuis longtemps cherché : la détermination des longitudes en mer.

Pour déterminer la position d'une localité, il faut obtenir sa latitude, c'est-à-dire sa distance au nord ou au sud de l'équateur, et sa longitude, en d'autres termes son éloignement à l'est ou à l'ouest de quelque méridien connu.

A cette époque, pour calculer la position d'un navire, on n'avait que le loch, qui, jeté à la mer, mesurait la distance que celui-ci avait parcourue en une demi-minute; on en déduisait proportionnellement la vitesse du navire à l'heure; mais le loch est loin d'être immobile, et la vitesse du bâtiment n'est pas toujours la même. Il y avait donc là deux sources très importantes d'erreurs.

Quant à la direction de la route, elle était donnée par la boussole ou compas. Or, tout le monde sait que la boussole est soumise à des variations, que le bâtiment ne suit pas toujours la route indiquée par elle; et il n'est jamais facile de déterminer la valeur de la dérive.

Ces inconvénients une fois connus, il s'agissait de trouver une méthode qui en fût exempte.

Avec l'octant de Hadley, on parvenait bien à déterminer sa latitude à une minute près, c'est-à-dire à un tiers de lieue. Mais il ne fallait pas songer même à cette exactitude approximative pour trouver les longitudes.

Que l'on pût réduire à des lois simples et invariables les différents phénomènes de variation de l'aiguille aimantée, tant en inclinaison qu'en déclinaison, alors ce

serait facile. Mais sur quoi s'appuyer? On savait bien que, dans la mer des Indes, entre Bourbon, Madagascar et Rodrigue, quatre degrés de variation dans la déclinaison de l'aiguille répondaient à environ cinq degrés de variation dans la longitude; mais ce qu'on n'ignorait pas non plus, c'est que la déclinaison de l'aiguille aimantée est sujette dans les mêmes lieux à des variations dont on ne connaissait pas les causes.

« Une déclinaison de douze degrés, du nord à l'ouest, indiquait il y a vingt ans, dit Verdun de la Crenne, qui écrit en 1778, une longitude de 61° à l'ouest de Paris, dans une latitude donnée; il est très possible que, depuis vingt ans, la déclinaison ait varié de deux degrés, ce qui produirait deux degrés et demi ou près de cinquante lieues marines d'erreur sur la longitude qu'on voudrait conclure de cette déclinaison. »

Si l'on connaît l'heure du bord, nous voulons dire l'heure vraie que l'on doit compter sur le méridien du navire à l'instant d'une observation quelconque, et si l'on sait au même instant l'heure du port duquel on a appareillé ou celle d'un méridien connu, la différence des heures donnera évidemment celle des méridiens, à raison de quinze degrés par heure ou d'un degré par quatre minutes de temps. Le problème des longitudes peut donc se réduire à celui de déterminer, pour un instant donné, l'heure d'un méridien connu quelconque.

Pour cela, il s'agissait d'avoir une montre ou une horloge qui conservât un isochronisme parfait, malgré l'état de la mer et les différences de température.

Bien des recherches avaient été faites en ce sens Besson, au XVIe siècle, Huyghens, au XVIIe siècle, puis Sully, Harrisson, Dutertre, Gallonde, Rivas, Le Roy et Ferdinand Berthoud avaient essayé ou poursuivaient encore la solution de ce problème.

En outre, les gouvernements anglais et français, pénétrés des services que rendrait un instrument parfait, avaient promis des récompenses élevées, et l'Académie des Sciences avait ouvert un concours solennel. En 1765, Le Roy présenta deux montres à ce concours, tandis que Berthoud, qui travaillait pour le roi, était forcé de s'abstenir. Les montres de Le Roy sortirent victorieuses des épreuves auxquelles elles furent soumises sur terre. Il s'agissait de voir si elles se comporteraient aussi bien à la mer.

Le marquis de Courtanvaux fit construire, à ses frais, la frégate légère *l'Aurore* pour servir à cette épreuve. Mais Le Roy trouva lui-même qu'une tournée en mer, avec arrêts à Calais, Dunkerque, Rotterdam, Amsterdam et Boulogne, qui n'avait duré que du 25 mai au 29 août, était bien trop courte, et il demanda une seconde épreuve. Cette fois, ses montres furent embarquées sur la frégate *l'Enjouée*, qui, partie du Havre, relâcha à Saint-Pierre près de Terre-Neuve, à Salé en Afrique, à Cadix, et rentra à Brest, après quatre mois et demi de voyage. L'épreuve était sérieuse, les latitudes avaient varié ainsi que l'état de la mer. Si la montre ne s'était pas dérangée, elle méritait le prix. Il fut, en effet, décerné à Le Roy.

Cependant, l'Académie savait que d'autres artistes s'occupaient des mêmes recherches, et qu'ils n'avaient pu mettre au concours pour différents motifs. Elle proposa donc le même sujet pour prix en 1771 et le doubla pour 1773.

F. Berthoud croyait avoir atteint la perfection, mais il fallait à sa montre la consécration d'un long voyage sur mer.

Une frégate de 18 canons, l'*Isis*, fut armée à Rochefort pendant les derniers mois de 1768, et le commandement en fut confié au chevalier d'Eveux de Fleurieu, connu plus tard sous le nom de Claret de Fleurieu. Fleurieu, alors enseigne de vaisseau, était déjà, quoiqu'il n'eût encore que trente ans, un savant distingué. Nous avons eu déjà l'occasion de citer son nom, nous la trouverons encore plus d'une fois. Pour le moment, Fleurieu, épris de mécanique, avait aidé Berthoud dans ses travaux; mais, pour qu'on ne pût suspecter son désintéressement, il s'adjoignit plusieurs officiers afin d'observer la marche de la montre qui lui était confiée.

Partie au mois de novembre 1768, l'*Isis* relâcha successivement à Cadix, aux Canaries, à Gorée, aux îles du Cap-Vert, à la Martinique, à Saint-Domingue, à Terre-Neuve, aux Canaries, à Cadix, et rentra à l'île d'Aix, le 31 octobre 1769.

Les montres, transportées dans des climats alternativement froids, chauds et tempérés, avaient éprouvé toutes les vicissitudes de la température, en même temps qu'elles avaient été exposées à toute l'agitation

de la mer pendant la saison la plus rude de l'année.

A la suite de cette épreuve, dont il était sorti à son honneur, Berthoud obtint le brevet et la pension d'inspecteur des montres marines.

Mais cette campagne avait eu d'autres résultats qui nous touchent bien plus directement. Fleurieu avait fait nombre d'observations astronomiques et de relevés hydrographiques, qui lui permettaient de juger en connaissance de cause, et de condamner les cartes de son temps.

« J'ai répugné longtemps, dit-il dans le récit de son voyage, à faire une critique détaillée des cartes du Dépôt; je voulais me borner à indiquer les nouvelles déterminations, d'après lesquelles on devait les rectifier; mais les erreurs sont si multipliées, si dangereuses, que je me serais cru coupable envers les marins si je négligeais de leur en faire connaître tout le détail.... »

Un peu plus loin, il critique avec raison les cartes d'un géographe qui avait eu son heure de réputation.

« Je n'entreprendrai pas, dit-il, de rapporter ici toutes les erreurs que j'ai reconnues dans les cartes de M. Bellin. L'énumération en est infinie. Je me contenterai seulement, pour prouver la nécessité du travail auquel je me suis livré, d'indiquer les fautes qui méritent une attention particulière, soit qu'on veuille comparer les positions de certains lieux prises sur ses cartes à celles qu'elles auraient dû avoir si *M. Bellin eût voulu faire usage des observations astronomiques qui ont été publiées en différents temps*, soit que l'on com-

pare d'autres positions à celles que nous avons déterminées par nos propres observations. »

Enfin, il termine, après avoir relevé une longue liste d'erreurs dans la situation des localités les plus fréquentées de l'Europe, de la côte d'Afrique et de l'Amérique, par ces quelques mots si judicieux :

« En jetant les yeux sur le tableau des diverses erreurs que je viens de relever dans les cartes de M. Bellin, on se sent entraîné vers une réflexion, triste à la vérité, mais à laquelle il est nécessaire de s'arrêter : si les cartes qui contiennent la partie du globe la mieux connue, pour laquelle on avait le plus d'observations, sont encore si éloignées d'être exactes, quelle exactitude pouvons-nous attendre des cartes qui représentent des côtes et des îles moins fréquentées, dessinées et placées d'après une estime vague et des conjectures hasardées ? »

Jusqu'alors, les montres avaient été examinées séparement et par des commissaires différents. Il s'agissait maintenant de les soumettre, en même temps, aux mêmes épreuves et de voir celles qui en sortiraient victorieuses. Dans ce but, la frégate *la Flore* fut armée à Brest, et le commandement en fut remis à un officier des plus distingués, à Verdun de la Crenne, qui devait devenir chef d'escadre en 1786. Cadix, Madère, les Salvages, Ténériffe, Gorée, la Martinique, la Guadeloupe, la Dominique et la plupart des petites Antilles, Saint-Pierre, Terre-Neuve, l'Islande, que nos explorateurs eurent quelque peine à trouver, les Féroë, le Danemark

et Dunkerque, telles furent les étapes de cette campagne. Le récit que Verdun de la Crenne en publia abonde, comme celui de Fleurieu, en rectifications de tout genre.

On y voit avec quel soin et quelle régularité les sondages étaient faits, avec quelle exactitude les côtes étaient relevées. Mais ce qu'on y rencontre non sans un vif intérêt, et ce qui fait défaut à la publication de Fleurieu, ce sont les descriptions du pays, les réflexions critiques sur les mœurs et les usages des différents peuples.

Parmi les informations les plus intéressantes, éparses dans ces deux gros in-4°, il faut citer celles sur les Canaries et leurs anciens habitants, sur les Sérères et les Yolofs, sur l'Islande, sur l'état du Danemark, et les réflexions encore si actuelles de Verdun au sujet du méridien de l'île de Fer.

« C'est le méridien le plus occidental de ces îles, dit-il, que Ptolémée choisit pour premier méridien... Il lui était très facile, sans doute, de choisir pour premier méridien celui d'Alexandrie ; mais ce grand homme conçut qu'un tel choix ne procurerait aucun honneur réel à sa patrie; que Rome et d'autres villes ambitionneraient, peut-être, cet honneur imaginaire ; que chaque géographe, chaque auteur de relation de voyages, choisissant arbitrairement son premier méridien, cela ne pourrait qu'engendrer de la confusion ou, du moins, de l'embarras dans l'esprit du lecteur... »

On voit que Verdun envisageait de haut cette question du premier méridien, comme le font aujourd'hui tous

les esprits véritablement désintéressés. C'est un titre de plus à notre sympathie.

Terminons en disant avec cet auteur : « Les montres sortirent de ces épreuves à leur honneur; elles avaient supporté le froid et le chaud, l'immobilité et les secousses, tant celles du bâtiment, — lorsqu'il s'était échoué à Antigoa, — que les décharges de l'artillerie ; en un mot, elles ont rempli les espérances que nous avions conçues, elles méritent la confiance des navigateurs, enfin elles sont d'un très bon usage pour la détermination des longitudes en mer. »

La solution du problème était trouvée.

II

Expédition de La Pérouse. — L'île Sainte-Catherine. — La Concepcion. — Les îles Sandwich. — Reconnaissance de la côte d'Amérique. — Le port des Français. — Perte de deux embarcations. — Monterey et les Indiens de la Californie. — Relâche à Macao. — Cavite et Manille. — En route pour la Chine et le Japon — Formose. — L'île de Quelpaert. — La côte de Tartarie. — La baie de Ternay. — Les Tartares de Saghalien. — Les Orotchys. — Détroit de La Pérouse. — Bal au Kamtschatka. — L'archipel des Navigateurs. — Massacre de M. de Langle et de plusieurs de ses compagnons. — Botany-Bay. — Cessation des nouvelles de l'expédition. — D'Entrecasteaux est envoyé à la recherche de La Pérouse. — Fausses nouvelles. — Le canal d'Entrecasteaux. — La côte de Nouvelle-Calédonie. — La terre des Arsacides. — Les naturels de Bouka. — Relâche au port Carteret. — Les îles de l'Amirauté. — Relâche à Amboine. — La terre de Leuwin. — La terre de Nuyts. — Relâche en Tasmanie. — Fête aux îles des Amis. — Détails sur la visite de La Pérouse à Tonga-Tabou. — Relâche à Balade. — Traces du passage de La Pérouse à la Nouvelle-Calédonie. Vanikoro. — Triste fin de l'expédition.

Le voyage de Cook n'était encore connu que par la mort de ce grand navigateur, lorsque le gouvernement

français voulut mettre à profit les loisirs que procurait à sa marine la paix récemment conclue. Une noble émulation semblait s'être emparée de nos officiers, jaloux des succès acquis sur un autre théâtre par leurs éternels rivaux, les Anglais. A qui donner le commandement de cette importante expédition? Les concurrents de mérite ne manquaient pas. C'est là que gisait la difficulté.

Le choix du ministre s'arrêta sur Jean-François Galaup de La Pérouse, que ses importants services militaires avaient rapidement élevé au grade de capitaine de vaisseau. Pendant la dernière guerre, il avait été chargé de la très délicate mission de détruire les établissements de la compagnie anglaise dans la baie d'Hudson, et il s'était acquitté de cette tâche en militaire consommé, en habile marin, en homme qui sait allier les sentiments de l'humanité avec les exigences du devoir professionnel. On lui donna comme second M. de Langle, qui l'avait vaillamment secondé pendant l'expédition de la baie d'Hudson.

Un nombreux état-major fut embarqué sur les deux frégates *la Boussole* et *l'Astrolabe*. Sur la *Boussole*, c'étaient La Pérouse, de Clonard qui fut fait capitaine de vaisseau pendant la campagne, l'ingénieur Monneron, le géographe Bernizet, le chirurgien Rollin, l'astronome Lepaute-Dagelet de l'Académie des Sciences, le physicien Lamanon, les dessinateurs Duché de Vancy et Prevost le jeune, le botaniste Collignon, l'horloger Guery. Sur l'*Astrolabe*, outre son commandant, le capi-

taine de vaisseau de Langle, on comptait le lieutenant de Monti, qui fut fait capitaine de vaisseau pendant la campagne, et l'illustre Monge, qui, heureusement pour la science, débarqua à Ténériffe le 29 août 1785.

L'Académie des Sciences et la Société de Médecine avaient remis au ministre de la marine des mémoires, dans lesquels ils attiraient l'attention des voyageurs sur divers points. Enfin, Fleurieu, alors directeur des ports et arsenaux de la marine, avait dressé lui-même les cartes qui devaient servir pour cette campagne, et y avait joint un volume entier des notes les plus savantes et de discussions sur les résultats de tous les voyages connus depuis ceux de Christophe Colomb.

Les deux bâtiments emportaient une prodigieuse quantité d'objets d'échange, un énorme approvisionnement de vivres et d'effets, un « boat » ponté d'environ vingt tonneaux, deux chaloupes biscayennes, des mâts, un jeu de voiles et des manœuvres de rechange.

Les deux frégates mirent à la voile le 1er août 1785, et mouillèrent à Madère treize jours plus tard. Les Français y furent accueillis par les résidents anglais avec une courtoisie et une affabilité qui les surprirent et les charmèrent tout à la fois. Le 19, La Pérouse relâcha à Ténériffe.

« Les différentes observations de MM. de Fleurieu, Verdun et Borda ne laissent rien à désirer, dit-il, sur les îles de Madère, Salvages et Ténériffe. Aussi les nôtres n'ont-elles eu pour objet que la vérification de nos instruments... »

On voit par cette phrase que La Pérouse savait rendre justice aux travaux de ses devanciers. Ce ne sera pas la dernière fois que nous aurons à le constater.

Tandis que les astronomes occupaient leur temps à déterminer la marche des montres astronomiques, les naturalistes, avec plusieurs officiers, faisaient une ascension du Pic et recueillaient quelques plantes curieuses. Monneron était parvenu à mesurer la hauteur de cette montagne avec bien plus d'exactitude que ses devanciers, Herberdeen, Feuillée, Bouguer, Verdun et Borda, qui lui attribuaient respectivement 2409, 2213, 2100 et 1904 toises. Malheureusement, ce travail, qui aurait mis fin aux contestations, n'est jamais parvenu en France.

Le 16 octobre, furent aperçues les îles, ou plutôt les rochers de Martin-Vas. La Pérouse détermina leur position et fit ensuite route au plus près, vers l'île de la Trinité, qui n'était distante que d'environ neuf lieues dans l'ouest. Le commandant de l'expédition, espérant y trouver de l'eau, du bois et quelques vivres, dépêcha une chaloupe à terre avec un officier. Celui-ci s'aboucha avec le gouverneur portugais, dont la garnison était composée d'à peu près deux cents hommes, dont quinze vêtus d'un uniforme, et les autres d'une seule chemise. Le dénuement de la place était visible, et les Français durent se rembarquer sans avoir rien pu obtenir. Après avoir vainement cherché l'île de l'Ascension, l'expédition gagna l'île Sainte-Catherine, sur la côte du Brésil.

« Après quatre-vingt-seize jours de navigation, lit-on dans la relation du voyage publiée par le général Millet-Mureau, nous n'avions pas un seul malade; la différence des climats, les pluies, les brumes, rien n'avait altéré la santé des équipages, mais nos vivres étaient d'une excellente qualité. Je n'avais négligé aucune des précautions que l'expérience et la prudence pouvaient m'indiquer; nous avions eu en outre le plus grand soin d'entretenir la gaieté en faisant danser les équipages chaque soir, lorsque le temps le permettait, depuis huit heures jusqu'à dix.

« L'île Sainte-Catherine, — dont nous avons eu plusieurs fois l'occasion de parler au cours de cet ouvrage, — s'étend depuis 27° 19′ 10″ de latitude sud, jusqu'à 27° 49′; sa largeur de l'est à l'ouest n'est que de deux lieues; elle n'est séparée du continent, dans l'endroit le plus resserré, que par un canal de deux cents toises. C'est sur la pointe de ce goulet qu'est bâtie la ville de Nostra-Señora-del-Destero, capitale de cette capitainerie, où le gouverneur fait sa résidence; elle contient au plus trois mille âmes, et environ quatre cents maisons; l'aspect en est fort agréable. Suivant la relation de Frézier, cette île servait, en 1712, de retraite à des vagabonds qui s'y sauvaient des différentes parties du Brésil; ils n'étaient sujets du Portugal que de nom et ne reconnaissaient aucune autre autorité. Le pays est si fertile, qu'ils pouvaient subsister sans aucun secours des colonies voisines. Les vaisseaux qui relâchaient chez eux ne leur donnaient, en échange de leurs provisions,

que des habits et des chemises, dont ils manquaient absolument. »

Cette île, en effet, est extrêmement fertile, et le sol se serait facilement prêté à la culture de la canne à sucre; mais l'extrême pauvreté des habitants les empêchait d'acheter les esclaves nécessaires.

Les bâtiments français trouvèrent en cet endroit tout ce dont ils avaient besoin, et leurs officiers reçurent un accueil empressé des autorités portugaises.

« Le fait suivant donnera une idée de l'hospitalité de ce bon peuple. Mon canot, dit La Pérouse, ayant été renversé par la lame dans une anse où je faisais couper du bois, les habitants, qui aidèrent à le sauver, forcèrent nos matelots naufragés à se mettre dans leurs lits, et couchèrent à terre sur des nattes au milieu de la chambre où ils exerçaient cette touchante hospitalité. Peu de jours après, ils rapportèrent à mon bord les voiles, les mâts, le grappin et le pavillon de ce canot, objets très précieux pour eux et qui leur auraient été de la plus grande utilité dans leurs pirogues. »

La *Boussole* et l'*Astrolabe* levèrent l'ancre le 19 novembre, dirigeant leur course vers le cap Horn. A la suite d'un violent orage, pendant lequel les frégates se comportèrent fort bien, et après quarante jours de recherches infructueuses de l'île Grande, découverte par le Français Antoine de La Roche et nommée Georgie par le capitaine Cook, La Pérouse traversa le détroit de Lemaire. Trouvant les vents favorables dans cette saison avancée, il se détermina à éviter une relâche

dans la baie de Bon-Succès et à doubler immédiatement le cap Horn, afin d'épargner un retard possible, qui aurait exposé ses vaisseaux à des avaries et ses équipages à des fatigues inutiles.

Les démonstrations amicales des Fuégiens, l'abondance des baleines, qui n'avaient pas encore été inquiétées, les vols immenses d'albatros et de pétrels ne purent changer la détermination du commandant. Le cap Horn fut doublé avec beaucoup plus de facilité qu'on n'aurait osé l'espérer. Le 9 février, l'expédition se trouvait par le travers du détroit de Magellan, et, le 24, elle jetait l'ancre dans le port de la Concepcion, — relâche que La Pérouse avait dû préférer à celle de Juan-Fernandez, à cause de l'épuisement de ses vivres. La santé florissante des équipages surprit le commandant espagnol. Jamais peut-être aucun vaisseau n'avait doublé le cap Horn et n'était arrivé au Chili sans avoir de malades, et il n'y en avait pas un seul sur les deux bâtiments.

La ville, renversée par un tremblement de terre en 1751, avait été rebâtie à trois lieues de la mer, sur les bords de la rivière Biobio. Les maisons n'avaient qu'un seul étage, ce qui donnait à La Concepcion une étendue considérable, car elle ne renfermait pas moins de dix mille habitants. La baie est une des plus commodes qui soient au monde; la mer y est tranquille, et presque sans courants.

Cette partie du Chili est d'une fécondité incomparable. Le blé y rapporte soixante pour un, la vigne

produit avec la même abondance, et les campagnes sont couvertes de troupeaux innombrables, qui y multiplient au delà de toute croyance.

Malgré ces conditions de prospérité, le pays n'avait fait aucun progrès, à cause du régime prohibitif qui florissait à cette époque. Le Chili, avec ses productions qui auraient sans peine alimenté la moitié de l'Europe, ses laines qui auraient suffi aux manufactures de France et d'Angleterre, ses viandes dont on aurait pu faire des salaisons, ne faisait aucun commerce. En même temps, les droits à l'importation étaient excessifs. Aussi la vie était-elle excessivement coûteuse. La classe moyenne, ce qu'on nomme aujourd'hui la bourgeoisie, n'existait pas. La population se divisait en deux catégories, les riches et les pauvres, comme le prouve le passage suivant :

« La parure des femmes consiste en une jupe plissée, de ces anciennes étoffes d'or ou d'argent qu'on fabriquait autrefois à Lyon. Ces jupes, qui sont réservées pour les grandes occasions, peuvent, comme les diamants, être substituées dans les familles et passer des grand'mères aux petites-filles. D'ailleurs, ces parures sont à la portée d'un petit nombre de citoyennes ; les autres ont à peine de quoi se vêtir. »

Nous ne suivrons pas La Pérouse dans les détails de la réception enthousiaste qui lui fut faite, et nous passerons sous silence les descriptions de bals et de toilettes, qui, d'ailleurs, ne lui faisaient pas perdre de vue l'objet de son voyage. L'expédition n'avait encore par-

couru que des régions mainte fois sillonnées par les navires européens. Il était temps qu'elle se lançât dans un champ moins exploré L'ancre fut levée le 15 mars, et, après une navigation sans incident, les deux frégates mouillèrent, le 9 avril, dans la baie de Cook, à l'île de Pâques.

La Pérouse affirme que M. Hodges, le peintre qui accompagnait le célèbre navigateur anglais, a très mal rendu la physionomie des insulaires. Elle est généralement agréable, mais on ne peut pas dire qu'elle ait un caractère distinctif.

Ce n'esf pas, d'ailleurs, sur ce seul point que le voyageur français n'est pas d'accord avec le capitaine Cook. Il croit que ces fameuses statues, dont un de ses dessinateurs prit une vue très intéressante, pourraient être l'œuvre de la génération alors vivante, dont il estimait le nombre à deux mille personnes. Il lui parut aussi que le défaut absolu d'arbres et, par cela même, de lacs et de ruisseaux, provenait de l'exploitation exagérée des forêts par les anciens habitants. Au reste, nul incident désagréable ne vint marquer cette relâche. Les vols, il est vrai, furent fréquents ; mais les Français, ne devant rester qu'une journée dans cette île, jugèrent superflu de donner à la population des idées plus précises sur la propriété.

En quittant l'île de Pâques, le 10 avril, La Pérouse suivit à peu près la même route que Cook en 1777, lorsqu'il fit voile de Taïti pour la côte d'Amérique ; mais il était à cent lieues plus dans l'ouest. La Pérouse

se flattait de faire quelque découverte dans cette partie peu connue de l'océan Pacifique, et il avait promis une récompense au matelot qui le premier apercevrait la terre.

Le 29 mai, l'archipel Hawaï fut atteint.

Les montres marines furent d'un très grand secours en cette circonstance et rectifièrent l'estime. La Pérouse, en arrivant aux îles Sandwich, trouva cinq degrés de différence entre la longitude estimée et la longitude observée. Sans les montres, il aurait placé ce groupe cinq degrés trop à l'est. Cela explique que toutes les îles découvertes par les Espagnols, Mendana, Quiros, etc., sont beaucoup trop rapprochées des côtes d'Amérique. Il en conclut aussi à la non-existence du groupe appelé par les espagnols *la Mesa, los Majos, la Disgraciada*. Il y a d'autant plus de raisons de considérer ce groupe comme n'étant autre que les Sandwich, que *Mesa* veut dire table en espagnol et que le capitaine King compare la montagne appelée Mauna-Loa à un plateau, *table-land*. D'ailleurs, il ne s'en était pas tenu à ces raisons spéculatives, il avait croisé sur l'emplacement attribué à los Majos et n'avait pas trouvé la moindre apparence d'une terre.

« L'aspect de Mowée, dit La Pérouse, était ravissant... Nous voyions l'eau se précipiter en cascades de la cime des montagnes et descendre à la mer, après avoir arrosé les habitations des Indiens; elles sont si multipliées qu'on pourrait prendre un espace de trois à quatre lieues pour un seul village. Mais toutes les

cases sont sur le bord de la mer, et les montagnes en sont si rapprochées, que le terrain habitable m'a paru avoir moins d'une demi-lieue de profondeur. Il faut être marin, et être réduit comme nous, dans ces climats brûlants, à une bouteille d'eau par jour, pour se faire une idée des sensations que nous éprouvions. Les arbres qui couronnaient les montagnes, la verdure, les bananiers qu'on apercevait autour des habitations, tout produisait sur nos sens un charme inexprimable; mais la mer brisait sur la côte avec la plus grande force, et, nouveaux Tantales, nous étions réduits à désirer et à dévorer des yeux ce qu'il nous était impossible d'atteindre. »

A peine les deux frégates avaient-elles mouillé qu'elles furent entourées de pirogues et de naturels, qui apportaient des cochons, des patates, des bananes, du taro, etc. Très adroits à conclure leurs marchés, ils attachaient le plus grand prix aux morceaux de cercles de vieux fer. Seule, cette connaissance du fer et de son emploi, qu'ils ne devaient pas à Cook, est une nouvelle preuve des relations que ces peuples avaient eues autrefois avec les Espagnols, auxquels il faut vraisemblablement attribuer la découverte de cet archipel.

La réception faite à La Pérouse fut des plus cordiales, malgré l'appareil militaire dont il avait cru devoir s'entourer. Quoique les Français fussent les premiers qui eussent abordé à l'île Mowée, La Pérouse ne crut pas devoir en prendre possession.

« Les usages des Européens, dit-il, sont, à cet égard, trop complètement ridicules. Les philosophes doivent gémir, sans doute, de voir que des hommes, par cela seul qu'ils ont des canons et des bayonnettes, comptent pour rien soixante mille de leurs semblables ; que, sans respect pour les droits les plus sacrés, ils regardent comme un objet de conquête une terre que ses habitants ont arrosée de leurs sueurs, et qui, depuis tant de siècles, sert de tombeau à leurs ancêtres. »

La Pérouse ne s'arrête pas à donner des détails sur les habitants des Sandwich. Il n'y passa que quelques heures, tandis que les Anglais y séjournèrent quatre mois. Il renvoie donc fort justement à la relation du capitaine Cook.

Plus de cent cochons, des nattes, des fruits, une pirogue à balancier, de petits meubles en plumes et en coquillages, de beaux casques recouverts de plumes rouges, tels furent les objets achetés pendant cette courte relâche.

Les instructions que La Pérouse avait reçues à son départ lui prescrivaient de reconnaître la côte d'Amérique, dont une partie, jusqu'au mont Saint-Elie, à l'exception toutefois du port de Nootka, n'avait été qu'aperçue par le capitaine Cook.

Il l'atteignit le 23 juin par 60° de latitude, et reconnut, au milieu d'une longue chaîne de montagnes couvertes de neige, le mont Saint-Elie de Behring. Après avoir prolongé la côte quelque temps, La Pérouse expédia trois embarcations sous le commandement d'un

de ses officiers, M. de Monti, qui découvrit une grande baie, à laquelle il donna son nom. La côte fut suivie à peu de distance, et des relèvements furent faits, qui forment une suite non interrompue jusqu'à une rivière importante, laquelle reçut le nom de Behring. C'était, suivant toute vraisemblance, celle que Cook avait appelée de ce nom.

Le 2 juillet, par 58° 36′ de latitude et 140° 31′ de longitude, fut découvert un enfoncement qui parut être une très belle baie. Des canots, sous les ordres de MM. de Pierrevert, de Flassan et Boutervilliers, furent aussitôt expédiés pour en faire la reconnaissance. Le rapport de ces officiers étant favorable, les deux frégates arrivèrent à l'entrée de cette baie; mais l'*Astrolabe* fut rejetée en pleine mer par un courant violent, et la *Boussole* dut la rejoindre. A six heures du matin, après une nuit passée sous voiles, les bâtiments se présentèrent de nouveau.

« Mais, à sept heures du matin, dit la relation, lorsque nous fûmes sur la passe, les vents sautèrent à l'ouest-nord-ouest et au nord-ouest quart d'ouest, en sorte qu'il fallut ralinguer et même mettre le vent sur les voiles Heureusement, le flot porta nos frégates dans la baie, nous faisant ranger les roches de la pointe de l'est à demi-portée de pistolet. Je mouillai en dedans par trois brasses et demie, fond de roche, à une demi-encâblure du rivage. L'*Astrolabe* avait mouillé sur le même fond et par le même brassiage. Depuis trente ans que je navigue, il ne m'est pas arrivé de voir deux vaisseaux aussi

près de se perdre.... Notre situation n'eût rien eu d'embarrassant si nous n'eussions pas été mouillés sur un fond de roche qui s'étendait à plusieurs encâblures autour de nous ; ce qui était bien contraire au rapport de MM. de Flassan et Boutervilliers. Ce n'était pas le moment de faire des réflexions ; il fallait se tirer de ce mauvais mouillage, et la rapidité du courant était un grand obstacle.... »

La Pérouse y parvint cependant, grâce à une série de manœuvres habiles.

Depuis qu'ils étaient entrés dans la baie, les vaisseaux avaient été entourés de pirogues chargées de sauvages. De tous les objets d'échange qu'on leur offrait contre du poisson, des peaux de loutre et d'autres animaux, c'était le fer que préféraient ces indigènes. Leur nombre augmenta rapidement au bout de quelques jours de relâche, et ils ne tardèrent pas à devenir, sinon dangereux, du moins incommodes.

La Pérouse avait installé un observatoire sur une île de la baie, et dressé des tentes pour les voiliers et les forgerons. Bien que cet établissement fût gardé avec vigilance, les naturels, « se glissant sur le ventre comme des couleuvres, sans remuer presque une feuille, parvenaient, malgré nos sentinelles, à dérober quelques-uns de nos effets. Enfin, ils eurent l'adresse d'entrer, de nuit, dans la tente où couchaient MM. de Lauriston et Darbaud, qui étaient de garde à l'observatoire ; ils enlevèrent un fusil garni d'argent, ainsi que les habits de ces deux officiers, qui les avaient placés par précaution

sous leur chevet. Une garde de douze hommes ne les aperçut pas, et les deux officiers ne furent point éveillés. »

Cependant, le temps que La Pérouse entendait consacrer à cette relâche dans le port des Français tirait à sa fin. Les travaux de sondage, de relèvement, les plans, les observations astronomiques s'achevaient; mais, avant de la quitter définitivement, La Pérouse voulait explorer dans tous ses détails le fond de la baie. Il supposait que quelque grande rivière devait s'y jeter, qui lui permettrait de pénétrer dans l'intérieur. Mais, au fond des culs-de-sac dans lesquels il s'enfonça, La Pérouse ne rencontra que d'immenses glaciers, qui ne se terminaient qu'au sommet du mont Beau-Temps.

Aucun accident, aucune maladie n'étaient venus porter la moindre atteinte à l'heureuse chance qui avait, jusqu'alors, accompagné l'expédition.

« Nous nous regardions, dit La Pérouse, comme les plus heureux des navigateurs, d'être arrivés à une si grande distance de l'Europe, sans avoir eu un seul malade ni un seul homme atteint du scorbut. Mais le plus grand des malheurs, celui qu'il était le plus impossible de prévoir, nous attendait à ce terme. »

Sur la carte du port des Français dressée par MM. Monneron et Bernizet, il ne restait plus qu'à indiquer les sondages. C'est aux officiers de marine qu'incombait cette tâche. Trois embarcations, sous les ordres de MM. d'Escures, de Marchainville et Boutin, furent chargées de cette opération. La Pérouse, qui

connaissait le zèle parfois un peu trop ardent de M. d'Escures, lui recommanda, au moment du départ, d'agir avec la prudence la plus minutieuse et de n'opérer le sondage de la passe que si la mer n'y brisait pas.

Les canots partirent à six heures du matin. C'était autant une partie de plaisir qu'une expédition de service. On devait chasser et déjeuner sous les arbres.

« A dix heures du matin, dit La Pérouse, je vis revenir notre petit canot. Un peu surpris, parce que je ne l'attendais pas si tôt, je demandai à M. Boutin, avant qu'il fût monté à bord, s'il y avait quelque chose de nouveau. Je craignis, dans ce premier instant, quelque attaque des sauvages. L'air de M. Boutin n'était pas propre à me rassurer; la plus vive douleur était peinte sur son visage.

« Il m'apprit bientôt le naufrage affreux dont il venait d'être témoin, et auquel il n'avait échappé que parce que la fermeté de son caractère lui avait permis de voir toutes les ressources qui restaient dans un si extrême péril. Entraîné, en suivant son commandant, au milieu des brisants qui portaient dans la passe, pendant que la marée sortait avec une vitesse de trois ou quatre lieues par heure, il imagina de présenter à la lame l'arrière de son canot, qui, de cette manière, poussé par cette lame et lui cédant, pouvait ne pas se remplir, mais devait cependant être entraîné au dehors, à reculons, par la marée.

« Bientôt, il vit les brisants de l'avant de son canot et il se trouva dans la grande mer. Plus occupé du

salut de ses camarades que du sien propre, il parcourut le bord des brisants, dans l'espoir de sauver quelqu'un ; il s'y rengagea même, mais il fut repoussé par la marée ; enfin, il monta sur les épaules de M. Mouton afin de découvrir un plus grand espace : vain espoir, tout avait été englouti... et M. Boutin rentra à la marée étale.

« La mer étant devenue belle, cet officier avait conservé quelque espérance pour la biscayenne de l'*Astrolabe;* il n'avait vu périr que la nôtre. M. de Marchainville était dans ce moment à un quart de lieue du danger, c'est-à-dire dans une mer aussi parfaitement tranquille que celle du port le mieux fermé ; mais ce jeune officier, poussé par une générosité sans doute imprudente, puisque tout secours était impossible dans ces circonstances, ayant l'âme trop élevée, le courage trop grand pour faire cette réflexion lorsque ses amis étaient dans un si extrême danger, vola à leur secours, se jeta dans les mêmes brisants, et, victime de sa générosité et de la désobéissance formelle de son chef, périt comme lui.

« Bientôt, M. de Langle arriva à mon bord aussi accablé de douleur que moi-même, et m'apprit, en versant des larmes, que le malheur était encore infiniment plus grand que je ne croyais. Depuis notre départ, il s'était fait une loi inviolable de ne jamais détacher les deux frères, MM. La Borde-Marchainville et La Borde-Boutervilliers, pour une même corvée, et il avait cédé, dans cette seule occasion, au désir qu'ils avaient témoigné d'aller se promener et chasser ensemble, car c'était

presque sous ce point de vue que nous avions envisagé, l'un et l'autre, la course de nos canots, que nous croyions aussi peu exposés que dans la rade de Brest, lorsque le temps est très beau. »

Plusieurs embarcations furent aussitôt dépêchées à la recherche des naufragés. Des récompenses avaient été promises aux indigènes, s'ils parvenaient à sauver quelqu'un; mais le retour des chaloupes détruisit jusqu'à la dernière illusion. Tous avaient péri.

Dix-huit jours après cette catastrophe, les deux frégates quittaient le port des Français. Au milieu de la baie, sur l'île qui fut appelée île du Cénotaphe, La Pérouse avait élevé un monument à la mémoire de nos infortunés compatriotes. On y lisait l'inscription suivante :

A L'ENTRÉE DU PORT, ONT PÉRI VINGT ET UN BRAVES MARINS;
QUI QUE VOUS SOYEZ, MÊLEZ VOS LARMES AUX NÔTRES.

Au pied du monument avait été enterrée une bouteille, qui renfermait le récit de ce déplorable événement.

Situé par 58° 37′ de latitude nord et 139° 50′ de longitude ouest, le port des Français présente de grands avantages, mais aussi quelques inconvénients, au premier rang desquels il convient de placer les courants de la passe. Le climat y est infiniment plus doux qu'à la baie d'Hudson, sous la même latitude; aussi la végétation est-elle extrêmement vigoureuse. Les pins

de six pieds de diamètre sur cent quarante de hauteur n'étaient pas rares; le céleri, l'oseille, le lupin, le pois sauvage, la chicorée, le mimulus se rencontraient à chaque pas, ainsi qu'un grand nombre de plantes potagères, dont l'usage contribua à tenir les équipages en bonne santé.

La mer y fournit en abondance des saumons, des truites, des vieilles, des capelans et des plies.

Dans les bois vivent des ours noirs et bruns, des lynx, des hermines, des martres, des petit-gris, des écureuils, des castors, des marmottes, des renards, des élans, des bouquetins; la fourrure la plus précieuse est celle de la loutre de mer, du loup et de l'ours marin.

« Mais, si les productions végétales et animales de cette contrée, dit la Pérouse, la rapprochent de beaucoup d'autres, son aspect ne peut être comparé, et je doute que les profondes vallées des Alpes et des Pyrénées offrent un tableau si effrayant, mais en même temps si pittoresque, qu'il mériterait d'être visité par les curieux, s'il n'était pas à une des extrémités de la terre. »

Quant aux habitants, le portrait que La Pérouse en a tracé mérite d'être conservé :

« Des Indiens, dans leurs pirogues, étaient sans cesse autour de nos frégates; ils y passaient trois ou quatre heures avant de commencer l'échange de quelques poissons ou de deux ou trois peaux de loutre; ils saisissaient toutes les occasions de nous voler; ils arra-

chaient le fer qui était facile à enlever, et ils examinaient, surtout, par quels moyens ils pourraient, pendant la nuit, tromper notre vigilance. Je faisais monter à bord de ma frégate les principaux personnages; je les comblais de présents; et ces mêmes hommes que je distinguais si particulièrement ne dédaignaient jamais le vol d'un clou ou d'une vieille culotte. Lorsqu'ils prenaient un air riant et doux, j'étais assuré qu'ils avaient volé quelque chose et, très souvent, je faisais semblant de ne pas m'en apercevoir. »

Les femmes se font une ouverture dans la partie épaisse de la lèvre inférieure dans toute la largeur de la mâchoire; elles portent une espèce d'écuelle de bois sans anses qui appuie contre les gencives, « à laquelle cette lèvre fendue sert de bourrelet en dehors, de manière que la partie inférieure de la bouche est saillante de deux ou trois pouces. »

La relâche forcée que La Pérouse venait de faire au port des Français allait l'empêcher de s'arrêter ailleurs et de procéder à la reconnaissance de toutes les indentations de la côte, comme il en avait l'intention, car il devait à tout prix arriver en Chine pendant le mois de février, afin d'employer l'été suivant au relèvement de la côte de Tartarie.

Il reconnut successivement, sur cette côte, l'entrée de Cross-Sound, où se terminent les hautes montagnes couvertes de neige, la baie des îles de Cook, le cap Enganno, terre basse qui s'avance beaucoup dans la mer et qui porte le mont Saint-Hyacinthe, — le mont

et le cap Edgecumbe de Cook, — l'entrée de Norfolk où devait mouiller l'année suivante l'anglais Dixon, les ports Necker et Guibert, le cap Tschirikow, les îles de la Croyère, ainsi nommées du frère du fameux géographe Delisle, compagnon de Tschirikow, les îles San-Carlos, la baie de La Touche et le cap Hector.

Cette ligne de côtes, au sentiment de La Pérouse, devait être formée par un vaste archipel, et il avait raison, car c'étaient les archipels de Georges III, du Prince-de-Galles et l'île de la Reine-Charlotte, dont le cap Hector formait l'extrémité méridionale.

La saison déjà fort avancée et le peu de temps dont il disposait ne permirent pas à La Pérouse d'observer en détail cette suite de terres, mais son instinct ne l'avait pas trompé en lui faisant reconnaître une série d'îles et non pas un continent dans la succession des points qu'il avait relevés.

Après le cap Fleurieu, qui formait la pointe d'une île fort élevée, La Pérouse rencontra plusieurs groupes d'îles, auxquels il donna le nom de Sartines, et il fit route en redescendant la côte jusqu'à l'entrée de Nootka, qu'il reconnut le 25 août. Il visita ensuite diverses parties du continent dont Cook avait été obligé de se tenir éloigné, et qui forment une lacune sur sa carte. Cette navigation ne fut pas sans danger, à cause des courants, qui sont sur cette côte d'une violence extrême et « qui ne permettaient pas de gouverner avec un vent à filer trois nœuds à une distance de cinq lieues de terre. »

Le 5 septembre, l'expédition découvrit neuf petites

îles, éloignées d'environ une lieue du cap Blanc, et auxquelles le commandant donna le nom d'îles Necker. La brume était très épaisse, et plus d'une fois on fut forcé de s'écarter de terre pour ne pas rencontrer quelque îlot ou quelque écueil dont la présence ne pouvait être soupçonnée. Le temps continua d'être mauvais jusqu'à la baie de Monterey, où La Pérouse trouva deux bâtiments espagnols.

La baie de Monterey était, à cette époque, fréquentée par une multitude de baleines, et la mer était littéralement couverte de pélicans, qui étaient très communs sur toute la côte de Californie. Une garnison de deux cent quatre-vingts cavaliers suffisait à contenir une population de cinquante mille Indiens errant dans cette partie de l'Amérique. Il faut dire que ces Indiens, généralement petits et faibles, n'étaient pas doués de cet amour de l'indépendance qui caractérise leurs congénères du nord, et n'avaient pas, comme ceux-ci, le sentiment des arts ni le goût de l'industrie.

« Ces Indiens, dit la relation, sont très adroits à tirer de l'arc; ils tuèrent devant nous les oiseaux les plus petits. Il est vrai que leur patience pour les approcher est inexprimable; ils se cachent et se glissent en quelque sorte auprès du gibier et ne le tirent qu'à quinze pas.

« Leur industrie contre la grosse bête est encore plus admirable. Nous vîmes un Indien ayant une tête de cerf attachée sur la sienne marcher à quatre pattes, avoir l'air de brouter l'herbe et jouer cette pantomime avec

une telle vérité, que tous nos chasseurs l'auraient tiré à trente pas s'ils n'eussent été prévenus. Ils approchent ainsi le troupeau de cerfs à la plus petite portée et les tuent à coups de flèches. »

La Pérouse donne ensuite de très grands détails sur le présidio de Lorette et sur les missions de Californie; mais ces renseignements, qui ont leur valeur historique, ne peuvent ici trouver leur place. Ceux qu'il fournit sur la fécondité du pays rentrent mieux dans notre cadre.

« Les récoltes de maïs, d'orge, de blé et de pois, dit-il, ne peuvent être comparées qu'à celles du Chili; nos cultivateurs d'Europe ne peuvent avoir aucune idée d'une pareille fertilité; le produit moyen du blé est de soixante-dix à quatre-vingts pour un; les extrêmes, soixante ou cent. »

Le 22 septembre, les deux frégates reprirent la mer après avoir reçu un accueil bienveillant du gouverneur espagnol et des missionnaires. Elles emportaient un plein chargement de provisions de toute espèce, qui devaient leur être de la plus grande utilité pendant la longue traversée qu'il leur restait à faire jusqu'à Macao.

La partie de l'Océan que les Français allaient parcourir était presque inconnue. Seuls, les Espagnols la pratiquaient depuis longtemps; mais leur politique jalouse ne leur avait pas permis de publier les découvertes et les observations qu'ils y avaient faites. D'ailleurs, La Pérouse voulait faire route au sud-ouest jusque par

82° de latitude, où quelques géographes avaient placé l'île de Nuestra-Señora-de-la-Gorta.

Ce fut en vain qu'il la chercha pendant une longue et pénible croisière, durant laquelle les vents contraires mirent plus d'une fois à l'épreuve la patience des navigateurs.

« Nos voiles et nos agrès, dit-il, nous avertissaient, chaque jour, que nous tenions constamment la mer depuis seize mois ; à chaque instant, nos manœuvres se rompaient et nos voiliers ne pouvaient suffire à réparer des toiles qui étaient presque entièrement usées. »

Le 5 novembre, fut découverte une petite île ou plutôt un rocher de cinq cents toises de longueur sur lequel ne poussait pas un arbre et qui était recouvert d'une épaisse couche de guano. Sa longitude et sa latitude sont 166° 52′ à l'ouest de Paris et 23° 34′ nord. Il fut nommé île Necker.

Jamais on n'avait eu plus belle mer ni une plus belle nuit. Tout à coup, vers une heure et demie du matin, on aperçut des brisants à deux encâblures de l'avant de la *Boussole*. La mer était si calme, qu'elle ne faisait presque pas de bruit et ne déferlait que de loin en loin et par place. Immédiatement, on revint sur bâbord, mais cette manœuvre avait pris du temps, et le navire n'était plus qu'à une encâblure des rochers lorsqu'il obéit à la manœuvre.

« Nous venions d'échapper au danger le plus imminent où des navigateurs aient pu se trouver, dit La Pérouse, et je dois à mon équipage la justice de dire

qu'il n'y a jamais eu, en pareille circonstance, moins de désordre et de confusion; la moindre négligence dans l'exécution des manœuvres que nous avions à faire pour nous éloigner des brisants eût nécessairement entraîné notre perte. »

Cette bassure n'était pas connue; il fallait donc la déterminer exactement pour que d'autres navigateurs ne courussent pas les mêmes périls. La Pérouse ne manqua pas à ce devoir et la nomma « Basse des frégates françaises ».

Le 14 décembre, l'*Astrolabe* et la *Boussole* eurent connaissance des îles Mariannes. On ne débarqua que sur l'île volcanique de l'Assomption. La lave y a formé des ravins et des précipices bordés de quelques cocotiers rabougris, très clairsemés, entremêlés de lianes et d'un petit nombre de plantes. Il était presque impossible d'y faire cent toises en une heure. Le débarquement et le rembarquement furent difficiles, et les cent noix de coco, les coquilles, les bananiers inconnus, que les naturalistes rapportèrent, ne valurent pas les dangers qu'ils avaient courus.

Il était impossible de s'arrêter plus longtemps dans cet archipel si l'on voulait parvenir à la côte de Chine avant le départ pour l'Europe des navires, qui devaient emporter le récit des travaux de l'expédition sur la côte d'Amérique et la relation de la traversée jusqu'à Macao.

Après avoir relevé, sans s'y arrêter, la position des Bashees, le 1er janvier 1787, La Pérouse eut connais-

sance de la côte de la Chine, et, le lendemain, l'ancre tombait dans la rade de Macao.

La Pérouse y rencontra une petite flûte française, commandée par M. de Richery, enseigne de vaisseau, dont la mission consistait à naviguer sur les côtes de l'est et à protéger notre commerce. La ville de Macao est trop connue pour que nous nous arrêtions avec La Pérouse à en faire la description. Les avanies de tout genre dont les Chinois abreuvaient chaque jour les Européens, leurs humiliations constantes, dues au gouvernement le plus tyrannique et le plus lâche qui soit, excitèrent l'indignation du commandant français, qui aurait vivement souhaité qu'une expédition internationale vînt mettre un terme à cette situation intolérable.

Les pelleteries que l'expédition avait récoltées à la côte d'Amérique furent vendues à Macao pour dix mille piastres. Le produit devait en être réparti entre les équipages, et le chef de la compagnie suédoise se chargea de le faire passer à l'île de France. Nos malheureux compatriotes ne devaient jamais en toucher le montant par eux-mêmes!

Partis de Macao le 5 février, les bâtiments se dirigèrent vers Manille, et, après avoir reconnu les bancs de Pratas, de Bulinao, de Mansiloq et de Marivelle, mal placés sur les cartes de d'Après, ils furent forcés de relâcher dans le port de Marivelle, pour attendre des vents meilleurs ou des courants plus favorables. Bien que Marivelle ne soit qu'à une lieue sous le vent de

Cavite, il fallut trois jours pour atteindre ce dernier port.

« Nous trouvâmes, dit la relation, différentes maisons pour travailler à nos voiles, faire nos salaisons, construire deux canots, loger nos naturalistes, nos ingénieurs géographes, et le bon commandant nous prêta la sienne pour y dresser notre observatoire. Nous jouissions d'une aussi entière liberté que si nous avions été à la campagne, et nous trouvions, au marché et dans l'arsenal, les mêmes ressources que dans un des meilleurs ports de l'Europe. »

Cavite, la seconde ville des Philippines, la capitale de la province de ce nom, n'était alors qu'un méchant village, où il ne restait d'autres Espagnols que des officiers militaires ou d'administration ; mais, si la ville n'offrait aux yeux qu'un monceau de ruines, il n'en était pas de même du port, où les frégates françaises trouvèrent toutes les ressources désirables. Dès le lendemain de son arrivée, La Pérouse, accompagné du commandant de Langle et de ses principaux officiers, alla faire visite au gouverneur et gagna Manille en canot.

« Les environs de Manille sont ravissants, dit-il ; la plus belle rivière y serpente et se divise en différents canaux, dont les deux principaux conduisent à cette fameuse lagune ou lac de Bay, qui est à sept lieues dans l'intérieur, bordé de plus de cent villages indiens, situés au milieu du territoire le plus fertile.

« Manille, bâtie sur le bord de la baie de son nom,

qui a plus de vingt-cinq lieues de tour, est à l'embouchure d'une rivière navigable jusqu'au lac d'où elle prend sa source. C'est peut-être la ville de l'univers la plus heureusement située. Tous les comestibles s'y trouvent dans la plus grande abondance et au meilleur marché; mais les habillements, les quincailleries d'Europe, les meubles s'y vendent à un prix excessif. Le défaut d'émulation, les prohibitions, les gênes de toute espèce mises sur le commerce, y rendent les productions et les marchandises de l'Inde et de la Chine au moins aussi chères qu'en Europe, et cette colonie, quoique différents impôts rapportent au fisc près de huit cent mille piastres, coûte encore, chaque année, à l'Espagne quinze cent mille livres, qui y sont envoyées du Mexique. Les immenses possessions des Espagnols en Amérique n'ont pas permis au gouvernement de s'occuper essentiellement des Philippines; elles sont encore comme ces terres de grands seigneurs, qui restent en friche, et feraient cependant la fortune de plusieurs familles.

« Je ne craindrai pas d'avancer qu'une très grande nation, qui n'aurait pour colonie que les îles Philippines et qui y établirait le meilleur gouvernement qu'elles puissent comporter, pourrait voir sans envie tous les établissements européens de l'Afrique et de l'Amérique. »

Le 9 avril, après avoir appris l'arrivée à Macao de M. d'Entrecasteaux, qui était venu de l'île de France à contre-mousson, et avoir reçu, par la frégate *la Subtile*,

des dépêches d'Europe et un renfort de huit matelots avec deux officiers, MM. Guyet, enseigne, et Le Gobien, garde de marine, les deux équipages appareillèrent pour la côte de Chine.

Le 21, La Pérouse eut connaissance de Formose et s'engagea aussitôt dans le canal qui sépare cette île de la Chine. Il y découvrit un banc fort dangereux, inconnu des navigateurs, et en releva soigneusement les sondages et les approches. Bientôt après, il passa devant la baie de l'ancien fort hollandais de Zélande, où est située la ville de Taywan, capitale de cette île.

La mousson n'étant pas favorable pour remonter le canal de Formose, La Pérouse se détermina à passer dans l'est de cette île. Il rectifia la position des îles Pescadores, amas de rochers qui affectent toute sorte de figures, reconnut la petite île de Botol-Tabaco-Xima, où jamais aucun voyageur n'avait abordé, prolongea l'île Kimu, qui fait partie du royaume de Likeu, dont les habitants ne sont ni Chinois ni Japonais, mais paraissent tenir des deux peuples, et vit les îles Hoapinsu et Tiaoyu-su, qui font partie de l'archipel de Likeu, connu seulement par les lettres d'un jésuite, le père Gaubil.

Les frégates entrèrent alors dans la mer Orientale et se dirigèrent vers l'entrée du canal qui sépare la Chine du Japon. La Pérouse y rencontra des brumes aussi épaisses que sur les côtes du Labrador et des courants variables et violents. Le premier point intéressant à fixer, avant d'entrer dans le golfe du Japon, était l'île

Quelpaert, connue des Européens par le naufrage du Sparrow-Hawk, en 1635. La Pérouse en détermina la pointe sud et la releva avec le plus grand soin sur un prolongement de douze lieues.

« Il n'est guère possible, dit-il, de trouver une île qui offre un plus bel aspect : un pic d'environ mille toises, qu'on peut apercevoir de dix-huit à vingt lieues, s'élève au milieu de l'île, dont il est sans doute le réservoir ; le terrain descend en pente très douce jusqu'à la mer, d'où les habitations paraissent en amphithéâtre. Le sol nous a semblé cultivé jusqu'à une très grande hauteur. Nous apercevions, à l'aide de nos lunettes, les divisions des champs ; ils sont très morcelés, ce qui prouve une grande population. Les nuances très variées des différentes cultures rendaient la vue de cette île encore plus agréable. »

Les explorateurs purent heureusement faire les meilleures observations de longitude et de latitude, — ce qui était d'autant plus important que jamais vaisseau européen n'avait parcouru ces mers, qui n'étaient tracées sur nos mappemondes que d'après les cartes chinoises et japonaises publiées par les jésuites.

Le 25 mai, les frégates embouquèrent le détroit de Corée, qui fut minutieusement relevé et dans lequel des sondages furent pratiqués toutes les demi-heures.

Comme elles pouvaient suivre la côte de très près, il fut facile d'y observer quelques fortifications à l'européenne et d'en observer tous les détails.

Le 27, on aperçut une île qui n'était portée sur aucune

carte et qui paraissait éloignée d'une vingtaine de lieues de la côte de Corée. Elle reçut le nom d'île Dagelet.

La route fut ensuite dirigée vers le Japon. Les vents contraires ne permirent d'en approcher qu'avec une extrême lenteur. Le 6 juin furent reconnus le cap Noto et l'île Iootsi-Sima.

« Le cap Noto, sur la côte du Japon, dit La Pérouse, est un point sur lequel les géographes peuvent compter; il donnera, avec le cap Nabo sur la côte orientale, déterminé par le capitaine King, la largeur de cet empire dans sa partie septentrionale. Nos déterminations rendront encore un service plus essentiel à la géographie, car elles feront connaître la largeur de la mer de Tartarie, vers laquelle je pris le parti de diriger ma route. »

Ce fut le 11 juin que La Pérouse eut connaissance de la côte de Tartarie. Le point sur lequel il atterrit était précisément à la limite de la Corée et de la Mandchourie. Les montagnes paraissaient avoir de six à sept cents toises de hauteur. Sur leurs cimes, on apercevait de la neige, mais en petite quantité. On ne découvrit aucune trace de culture ou d'habitation. Sur une longueur de côtes de quarante lieues, l'expédition ne rencontra l'embouchure d'aucune rivière. Il eût cependant été désirable qu'on pût relâcher, afin que les naturalistes et les lithologues pussent faire quelques observations.

« Jusqu'au 14 juin, la côte avait couru au nord-est un quart nord; nous étions déjà par 44° de latitude et nous

avions atteint celle que les géographes donnent au prétendu détroit de Tessoy; mais nous nous trouvions cinq degrés plus ouest que la longitude donnée à ce détroit; ces cinq degrés doivent être retranchés de la Tartarie et ajoutés au canal qui la sépare des îles situées au nord du Japon. »

Depuis que les frégates prolongeaient cette côte, on n'avait vu aucune trace d'habitation; pas une pirogue ne s'était détachée du rivage; ce pays, quoique couvert d'arbres magnifiques et d'une végétation luxuriante, semblait ne pas avoir un seul habitant.

La 23 juin, la *Boussole* et l'*Astrolabe* laissèrent tomber l'ancre dans une baie sise par 45° 13′ de latitude nord et 135° 9′ de longitude orientale. Elle reçut le nom de baie de Ternay.

« Nous brûlions d'impatience, dit La Pérouse, d'aller reconnaître cette terre dont notre imagination était occupée depuis notre départ de France; c'était la seule partie du globe qui eût échappé à l'activité infatigable du capitaine Cook, et nous devons peut-être au funeste événement qui a terminé ses jours le petit avantage d'y avoir abordé les premiers.

« Cinq petites anses forment le contour de cette rade (la baie Ternay); elles sont séparées entre elles par des coteaux couverts d'arbres jusqu'à la cime. Le printemps le plus frais n'a jamais offert en France des nuances d'un vert si vigoureux et si varié.... Avant que nos canots eussent débarqué, nos lunettes étaient tournées vers le rivage, mais nous n'apercevions que des cerfs et

des ours qui paissaient tranquillement sur le bord de la mer. Cette vue augmenta l'impatience que chacun avait de descendre.... Le sol était tapissé des mêmes plantes qui croissent dans nos climats, mais plus vertes et plus vigoureuses ; la plupart étaient en fleur.

« On rencontrait à chaque pas des roses, des lis jaunes, des lis rouges, des muguets et généralement toutes les fleurs de nos près. Les pins couronnaient le sommet des montagnes ; les chênes ne commençaient qu'à mi-côte et ils diminuaient de grosseur et de vigueur à mesure qu'ils approchaient de la mer. Les bords des rivières et des ruisseaux étaient plantés de saules, de bouleaux, d'érables, et, sur la lisière des grands bois, on voyait des pommiers et des azeroliers en fleurs, avec des massifs de noisetiers dont les fruits commençaient à nouer. »

Ce fut à la suite d'une partie de pêche que les Français découvrirent un tombeau tartare. La curiosité les porta à l'ouvrir, et ils y trouvèrent deux squelettes couchés côte à côte. La tête était couverte d'une calotte de taffetas ; le corps était enveloppé d'une peau d'ours ; de la ceinture pendaient de petites monnaies chinoises et des bijoux de cuivre. On y trouva également une dizaine de bracelets d'argent, une hache en fer, un couteau et d'autres menus objets, parmi lesquels était un petit sac de nankin bleu rempli de riz.

Le 27 au matin, La Pérouse quitta cette baie solitaire, après y avoir déposé plusieurs médailles et une inscription qui donnait la date de son arrivée.

Un peu plus loin, les embarcations pêchèrent plus de huit cents morues, qui furent aussitôt salées, et elles ramenèrent du fond de la mer une grande quantité d'huîtres à nacre superbes.

Après avoir relâché dans la baie Suffren, située par 47°51' de latitude nord et 137° 25' de longitude orientale, La Pérouse découvrit, le 6 juillet, une île qui n'était autre que Saghalien. La côte en était aussi boisée que celle de Tartarie. A l'intérieur s'élevaient de hautes montagnes, dont la plus élevée reçut le nom de pic Lamanon. Comme on apercevait des fumées et des cabanes, M. de Langle et plusieurs officiers descendirent à terre. Les habitants s'étaient enfuis tout récemment, car les cendres de leurs feux n'étaient pas encore refroidies.

Au moment où les navigateurs allaient se rembarquer, après avoir laissé quelques présents pour les habitants, une pirogue débarquait sept naturels, qui ne parurent nullement effrayés.

« Dans ce nombre, dit la relation, étaient deux vieillards ayant une longue barbe blanche, vêtus d'une étoffe d'écorce d'arbres assez semblable aux pagnes de Madagascar. Deux des sept insulaires avaient des habits de nankin bleu ouatés, et la forme de leur habillement différait peu de celle des Chinois. D'autres n'avaient qu'une longue robe qui fermait entièrement au moyen d'une ceinture et de quelques petits boutons, ce qui les dispensait de porter des caleçons. Leur tête était nue, et, chez deux ou trois, entourée seulement d'un ban-

deau de peau d'ours; ils avaient le toupet et les faces rasés, tous les cheveux de derrière conservés dans la longueur de huit ou dix pouces, mais d'une manière différente des Chinois, qui ne laissent qu'une touffe de cheveux en rond qu'ils appellent *pentsec*. Tous avaient des bottes de loup marin avec un pied à la chinoise très artistement travaillé.

« Leurs armes étaient des arcs, des piques et des flèches garnies de fer. Le plus vieux de ces insulaires, celui auquel les autres témoignaient le plus d'égards, avait les yeux dans un très mauvais état. Il portait autour de la tête un garde-vue pour se garantir de la trop grande clarté du soleil. Les manières de ces habitants étaient graves, nobles et très affectueuses. »

M. de Langle leur donna rendez-vous pour le lendemain. La Pérouse et la plupart de ses officiers s'y rendirent. Les renseignements qu'ils obtinrent de ces Tartares étaient importants, et ils devaient déterminer La Pérouse à pousser sa reconnaissance plus au nord.

« Nous parvînmes à leur faire comprendre, dit-il, que nous désirions qu'ils figurassent leur pays et celui des Mandchoux. Alors un des vieillards se leva et, avec le bout de sa pique, il traça la côte de Tartarie, à l'ouest, courant à peu près nord et sud. A l'est, vis-à-vis, et dans la même direction, il figura son île, et, en portant la main sur la poitrine, il nous fit entendre qu'il venait de tracer son propre pays. Il avait laissé entre la Tartarie et son île un détroit, et, se tournant vers nos vaisseaux qu'on apercevait du rivage, il marqua

par un trait qu'on pouvait y passer. Au sud de cette île, il en avait figuré une autre et avait laissé un détroit, en indiquant que c'était encore une route pour nos vaisseaux.

« Sa sagacité pour nous comprendre était très grande, mais moindre que celle d'un autre insulaire, âgé à peu près de trente ans, qui, voyant que les figures tracées sur le sable s'effaçaient, prit un de nos crayons avec du papier. Il traça son île, qu'il nomma Tchoka, et indiqua par un trait la petite rivière sur le bord de laquelle nous étions, qu'il plaça aux deux tiers de la longueur de l'île, depuis le nord vers le sud. Il dessina ensuite la terre des Mandchoux, laissant, comme le vieillard, un détroit au fond de l'entonnoir, et, à notre grande surprise, il y ajouta le fleuve Saghalien, dont ces insulaires prononçaient le nom comme nous ; il plaça l'embouchure de ce fleuve un peu au sud de la pointe du nord de son île....

« Nous voulûmes ensuite savoir si ce détroit était fort large ; nous cherchâmes à lui faire comprendre notre idée ; il la saisit et, plaçant ses deux mains perpendiculairement et parallèlement à deux ou trois pouces l'une de l'autre, il nous fit entendre qu'il figurait ainsi la largeur de la petite rivière de notre aiguade ; et, les écartant davantage, que cette seconde largeur était celle du fleuve Saghalien ; et, en les éloignant enfin beaucoup plus, que c'était la largeur du détroit qui sépare son pays de la Tartarie....

« M. de Langle et moi crûmes qu'il était de la plus

grande importance de reconnaître si l'île que nous prolongions était celle à laquelle les géographes ont donné le nom d'île Saghalien, sans en soupçonner l'étendue au sud. Je donnai ordre de tout disposer sur les deux frégates pour appareiller le lendemain. La baie où nous étions mouillés reçut le nom de baie de Langle, du nom de ce capitaine qui l'avait découverte et y avait mis pied à terre le premier. »

Dans une autre baie, sur la même côte, qui fut nommée baie d'Estaing, les canots abordèrent au pied de dix à douze cabanes. Elles étaient plus grandes que celles qu'on avait vues jusqu'alors et divisées en deux chambres. Celle du fond contenait le foyer, les ustensiles de cuisine et la banquette qui règne autour; celle du devant était absolument nue et vraisemblablement destinée à recevoir les étrangers. Les femmes s'étaient sauvées en voyant débarquer les Français. Deux d'entre elles furent cependant atteintes, et, tandis qu'on les rassurait, on eut le temps de les dessiner. Leur physionomie était un peu extraordinaire, mais agréable ; leurs yeux étaient petits, leurs lèvres grosses, et la lèvre supérieure était peinte ou tatouée.

M. de Langle trouva les insulaires rassemblés autour de quatre barques chargées de poisson fumé, qu'ils aidaient à mettre à l'eau. C'étaient des Mandchoux venus des bords du fleuve Saghalien. Dans un coin de l'île fut trouvé une espèce de cirque planté de quinze ou vingt piquets, surmontés chacun d'une tête d'ours. On supposa, non sans vraisemblance, que ces trophées

étaient destinés à perpétuer le souvenir d'une victoire contre ces animaux.

Sur cette côte furent pêchées quantité de morues, et, à l'embouchure d'une rivière, une masse prodigieuse de saumons.

Après avoir reconnu la baie de La Jonquière, La Pérouse jeta l'ancre dans la baie de Castries. Sa provision d'eau tirait à sa fin, et il n'avait plus de bois. Plus il s'enfonçait dans le canal qui sépare Saghalien du continent, plus le fond diminuait. La Pérouse, se rendant compte qu'il ne pourrait doubler, par le nord, l'île de Saghalien, et craignant de ne plus pouvoir sortir du défilé dans lequel il s'était engagé que par le détroit de Sanghar, qui était bien plus au sud, résolut de ne s'arrêter que cinq jours dans la baie de Castries, temps strictement nécessaire pour faire ses provisions.

L'observatoire fut établi sur une petite île, tandis que les charpentiers abattaient le bois et que les matelots remplissaient les pièces à eau.

« Chaque cabane des insulaires, qui se donnaient le nom d'Orotchys, dit la relation, était entourée d'une sècherie de saumons, qui restaient exposés sur des perches aux ardeurs du soleil, après avoir été boucanés pendant trois ou quatre jours autour du foyer qui est au milieu de leur case; les femmes chargées de cette opération ont le soin, lorsque la fumée les a pénétrés, de les porter en plein air, où ils acquièrent la dureté du bois.

« Ils faisaient leur pêche dans la même rivière que

nous avec des filets ou des dards, et nous les voyions manger crus, avec une avidité dégoûtante, le museau, les ouïes, les osselets et quelquefois la peau entière du saumon, qu'ils dépouillaient avec beaucoup d'adresse; ils suçaient le mucilage de ces parties comme nous avalons une huître. Le plus grand nombre de leurs poissons n'arrivaient à l'habitation que dépouillés, excepté lorsque la pêche avait été très abondante; alors les femmes cherchaient avec la même avidité les poissons entiers, et en dévoraient, d'une manière aussi dégoûtante, les parties mucilagineuses, qui leur paraissaient le mets le plus exquis.

« Ce peuple est d'une malpropreté et d'une puanteur révoltantes; il n'en existe peut-être pas de plus faiblement constitué, ni d'une physionomie plus éloignée des formes auxquelles nous attachons l'idée de beauté. Leur taille moyenne est au-dessous de quatre pieds dix pouces; leur corps est grêle, leur voix faible et aiguë, comme celle des enfants. Ils ont les os des joues saillants, les yeux petits, chassieux et fendus diagonalement; la bouche large, le nez écrasé, le menton court, presque imberbe, et une peau olivâtre vernissée d'huile et de fumée. Ils laissent croître leurs cheveux et ils les tressent à peu près comme nous. Ceux des femmes leur tombent épars sur les épaules, et le portrait que je viens de tracer convient autant à leur physionomie qu'à celle des hommes, dont il serait assez difficile de les distinguer, si une légère différence dans l'habillement n'annonçait leur sexe. Elles ne sont ce-

pendant assujetties à aucun travail forcé qui ait pu, comme chez les Indiens d'Amérique, altérer l'élégance de leurs traits, si la nature les eût pourvues de cet avantage.

« Tous leurs soins se bornent à tailler et à coudre leurs habits, à disposer le poisson pour être séché et à soigner leurs enfants, à qui elles donnent à téter jusqu'à l'âge de trois ou quatre ans. Ma surprise fut extrême d'en voir un de cet âge qui, après avoir bandé un petit arc, tiré assez juste une flèche, donné des coups de bâton à un chien, se jeta sur le sein de sa mère et y prit la place d'un enfant de cinq à six mois, qui s'était endormi sur ses genoux. »

La Pérouse obtint des Bitchys et des Orotchys des informations analogues à celles qui lui avaient été déjà données. Il en résultait que la pointe septentrionale de Saghalien n'était réunie au continent que par un banc de sable, sur lequel poussaient des herbes marines et où il y avait très peu d'eau. Cette concordance de renseignements ne pouvait lui laisser aucun doute, alors surtout qu'il était arrivé à ne plus trouver que six brasses dans le canal. Il ne lui restait plus qu'un point intéressant à éclaircir : relever l'extrémité méridionale de Saghalien, qu'il ne connaissait que jusqu'à la baie de Langle, par 47°49′.

Le 2 août, l'*Astrolabe* et la *Boussole* quittèrent la baie Castries, redescendirent au sud, découvrirent et reconnurent successivement l'île Monneron et le pic de Langle, doublèrent la pointe méridionale de Saghalien,

appelée cap Crillon, et donnèrent dans un détroit entre Oku-Jesso et Jesso, qui a reçu le nom de La Pérouse. C'était là un des points de géographie les plus importants que les navigateurs modernes eussent laissés à leurs successeurs. Jusqu'alors la géographie de ces contrées était absolument fantastique : pour Sanson, la Corée est une île, Jesso et Oku-Jesso et le Kamtschatka n'existent point; pour G. Delisle, Jesso et Oku-Jesso ne sont qu'une île terminée au détroit de Sangaar; enfin, Buache, dans ses *Considérations géographiques*, page 105, dit : « Le Jesso, après avoir été transporté à l'orient, attaché au midi, ensuite à l'occident, le fut enfin au nord..... »

C'était, on le voit, un véritable chaos, auquel mettaient fin les travaux de l'expédition française.

La Pérouse eut quelques relations avec les habitants du cap Crillon, qu'il déclare bien plus beaux hommes, bien plus industrieux, mais aussi bien moins généreux que les Orotchys de la baie Castries.

« Ils ont, dit-il, un objet de commerce très important, inconnu dans la manche de Tartarie et dont l'échange leur procure toutes leurs richesses, c'est l'huile de baleine. Ils en récoltent des quantités considérables. Leur manière de l'extraire n'est cependant pas la plus économique; elle consiste à couper par morceaux la chair des baleines et à la laisser pourrir en plein air sur un talus exposé au soleil. L'huile qui en découle est reçue dans des vases d'écorce ou dans des outres de loup marin. »

Après avoir reconnu le cap d'Aniva des Hollandais, les frégates longèrent la terre de la Compagnie, pays aride, sans arbres et sans habitants, et ne tardèrent pas à apercevoir les Kuriles; puis ils passèrent entre l'île Marikan et celle des Quatre-Frères, donnant à ce détroit, le plus beau que l'on puisse rencontrer entre les Kuriles, le nom de canal de la Boudeuse.

Le 3 septembre, fut aperçue la côte du Kamtschatka, contrée hideuse, « où l'œil se repose avec peine, et presque avec effroi, sur des masses énormes de rochers que la neige couvrait encore au commencement de septembre et qui semblaient n'avoir jamais eu de végétation. »

Trois jours plus tard, on eut connaissance de la baie d'Avatscha, ou Saint-Pierre et Saint-Paul. Les astronomes procédèrent aussitôt à leurs observations, et les naturalistes firent l'ascension très pénible et dangereuse d'un volcan situé à huit lieues dans l'intérieur, tandis que le reste de l'équipage, qui n'était pas occupé aux travaux du bord, se livrait au plaisir de la chasse ou de la pêche. Grâce au bon accueil du gouverneur, les plaisirs furent variés.

« Il nous invita, dit La Pérouse, à un bal qu'il voulut donner à notre occasion à toutes les femmes, tant kamtschadales que russes, de Saint-Pierre et Saint-Paul. Si l'assemblée ne fut pas nombreuse, elle était au moins extraordinaire. Treize femmes vêtues d'étoffes de soie, dont dix kamtschadales avec de gros visages, de petits yeux et des nez plats, étaient assises sur des

bancs, autour de l'appartement. Les Kamtschadales avaient, ainsi que les Russes, des mouchoirs de soie qui leur enveloppaient la tête, à peu près comme les femmes mulâtres de nos colonies... On commença par des danses russes, dont les airs sont très agréables et qui ressemblaient beaucoup à la cosaque qu'on a donnée à Paris, il y a quelques années. Les danses kamtschadales leur succédèrent; elle ne peuvent être comparées qu'à celles des convulsionnaires du fameux tombeau de Saint-Médard. Il ne faut que des bras, des épaules et presque point de jambes aux danseurs de cette partie de l'Asie. Les danseuses kamtschadales, par leurs convulsions et leurs mouvements de contraction, inspirent un sentiment pénible à tous les spectateurs; il est encore plus vivement excité par le cri de douleur qui sort du creux de la poitrine de ces danseuses, qui n'ont que cette musique pour mesure de leurs mouvements. Leur fatigue est telle, pendant cet exercice, qu'elles sont toutes dégouttantes de sueur et restent étendues par terre sans avoir la force de se relever. Les abondantes exhalaisons qui émanent de leur corps parfument l'appartement d'une odeur d'huile de poisson, à laquelle des nez européens sont trop peu accoutumés pour en sentir les délices. »

Le bal fut interrompu par l'arrivée d'un courrier d'Okotsch. Les nouvelles qu'il apportait furent heureuses pour tous, mais plus particulièrement pour La Pérouse, qui venait d'être promu au grade de chef d'escadre.

Pendant cette relâche, les navigateurs retrouvèrent la tombe de Louis Delisle de la Croyère, membre de l'Académie des Sciences, qui était mort au Kamtschatka en 1741, au retour d'une expédition faite par ordre du tsar, dans le but de relever les côtes d'Amérique. Ses compatriotes firent placer sur son tombeau une plaque de cuivre gravée, et rendirent le même hommage au capitaine Clerke, le second et le successeur du capitaine Cook.

« La baie d'Avatscha, dit La Pérouse, est certainement la plus belle, la plus commode, la plus sûre qu'il soit possible de rencontrer dans aucune partie du monde. L'entrée en est étroite, et les bâtiments seraient forcés de passer sous le canon des forts qu'on y pourrait établir; la tenue y est excellente; le fond est de vase; deux ports vastes, l'un sur la côte de l'est, l'autre sur celle de l'ouest, pourraient recevoir tous les vaisseaux de la marine de France et d'Angleterre. »

Le 29 septembre 1787, la *Boussole* et l'*Astrolabe* mirent à la voile. M. de Lesseps, vice-consul de Russie, qui avait jusqu'alors accompagné La Pérouse, était chargé de gagner la France par terre, voyage aussi long que pénible, — à cette époque surtout, — et de transporter à la cour les dépêches de l'expédition.

Il s'agissait maintenant de retrouver une terre découverte par les Espagnols en 1620. Les deux frégates croisèrent sous 37° 30′ l'espace de trois cents lieues, sans en découvrir aucune trace, coupèrent la ligne pour la troisième fois, passèrent sur la position donnée par

Byron aux îles du Danger sans les apercevoir, et eurent connaissance, le 6 décembre, de l'archipel des Navigateurs, dont la découverte était due à Bougainville.

Plusieurs pirogues entourèrent aussitôt les deux bâtiments. Les naturels qui les montaient n'étaient pas pour donner à La Pérouse une bonne idée de la beauté des insulaires.

« Je ne vis que deux femmes, dit-il, et leurs traits n'avaient pas de délicatesse. La plus jeune, à laquelle on pouvait supposer dix-huit ans, avait, sur une jambe, un ulcère dégoûtant. Plusieurs de ces insulaires avaient des plaies considérables, et il serait possible que ce fût un commencement de lèpre, car je remarquai parmi eux deux hommes dont les jambes ulcérées et aussi grosses que le corps ne pouvaient laisser aucun doute sur le genre de leur maladie. Ils nous approchèrent avec crainte et sans armes, et tout annonce qu'ils sont aussi paisibles que les habitants des îles de la Société ou des Amis. »

Le 9 décembre, l'ancre tombait devant l'île de Maouna. Le lendemain, le lever du soleil annonçait une belle journée. La Pérouse résolut d'en profiter pour visiter le pays, faire de l'eau et appareiller ensuite, car le mouillage était trop mauvais pour qu'on y passât une seconde nuit. Toutes les précautions prises, La Pérouse descendit à terre dans l'endroit où ses matelots faisaient de l'eau. Quant au capitaine de Langle, il gagna une petite anse éloignée d'une lieue de l'aiguade, « et cette promenade, dont il revint enchanté, transporté

par la beauté du village qu'il avait visité, fut, comme on le verra, la cause de nos malheurs. »

A terre, un marché très achalandé s'était établi. Les hommes et les femmes y vendaient toutes sortes de choses, poules, perruches, cochons et fruits. Pendant ce temps, un indigène, s'étant introduit dans une chaloupe, avait saisi un maillet et en frappait à coups redoublés sur le dos d'un matelot. Empoigné aussitôt par quatre forts gaillards, il avait été lancé à l'eau.

La Pérouse s'enfonça dans l'intérieur, accompagné de femmes, d'enfants et de vieillards, et fit une délicieuse promenade à travers un pays charmant, qui réunissait le double avantage d'une fertilité sans culture et d'un climat qui n'exigeait aucun vêtement.

« Des arbres à pain, des cocos, des bananes, des goyaves, des oranges, présentaient à ces peuples fortunés une nourriture saine et abondante; des poules, des cochons, des chiens, qui vivaient de l'excédant de ces fruits, leur offraient une agréable variété de mets. »

La première visite se passa sans rixe sérieuse. Il y eut cependant quelques querelles; mais, grâce à la prudence et à la réserve des Français, qui se tenaient sur leurs gardes, elles n'avaient pas pris un caractère de gravité. La Pérouse avait donné les ordres nécessaires pour l'appareillage; mais M. de Langle insista pour faire encore quelques chaloupées d'eau.

« Il avait adopté le système du capitaine Cook; il croyait que l'eau fraîche était cent fois préférable à celle que nous avions dans la cale, et comme quelques per-

sonnes de son équipage avaient de légers symptômes de scorbut, il pensait, avec raison, que nous leur devions tous les moyens de soulagement. »

Un secret pressentiment empêcha tout d'abord La Pérouse de consentir; il céda cependant aux instances de M. de Langle, qui lui fit comprendre que le commandant serait responsable des progrès de la maladie, que d'ailleurs le port où il comptait descendre était très commode, que lui-même prendrait le commandement de l'expédition et qu'en trois heures tout serait fini.

« M. de Langle, dit la relation, était un homme d'un jugement si solide et d'une telle capacité, que ces considérations, plus que tout autre motif, déterminèrent mon consentement ou plutôt firent céder ma volonté à la sienne...

« Le lendemain donc, deux embarcations, sous les ordres de MM. Boutin et Mouton, portant tous les scorbutiques avec six soldats armés et le capitaine d'armes, en tout ving-huit hommes, quittèrent l'*Astrolabe* pour se mettre sous les ordres de M. de Langle. MM. de Lamanon, Collinet, bien que malades, de Vaujuas, convalescent, accompagnèrent M. de Langle dans son grand canot. M. Le Gobien commandait la chaloupe. MM. de La Martinière, Lavaux et le père Receveur faisaient partie des trente-trois personnes envoyées par la *Boussole*. C'était un total de soixante et un individus, qui composaient l'élite de l'expédition.

« M. de Langle fit armer tout le monde de fusils et plaça six pierriers sur les chaloupes. La surprise de

M. de Langle et de tous ses compagnons fut extrême de trouver, au lieu d'une baie vaste et commode, une anse remplie de corail, dans laquelle on ne pénétrait que par un chenal tortueux, étroit, où la houle déferlait avec violence. M. de Langle avait reconnu cette baie à marée haute; aussi, à cette vue, son premier mouvement fut-il de gagner la première aiguade.

« Mais la contenance des insulaires, le grand nombre de femmes et d'enfants qu'il aperçut au milieu d'eux, l'abondance des cochons et des fruits qu'ils allaient offrir en vente, firent évanouir ces velléités de prudence.

« Il mit à terre les pièces à eau des quatre embarcations avec la plus grande tranquillité; ses soldats établirent le meilleur ordre sur le rivage; ils formèrent une haie qui laissa un espace libre à nos travailleurs; mais ce calme ne fut pas de longue durée; plusieurs des pirogues, qui avaient vendu leurs provisions à nos vaisseaux, étaient retournées à terre, et toutes avaient abordé dans la baie de l'aiguade, en sorte que, peu à peu, elle s'était remplie; au lieu de deux cents habitants, y compris les femmes et les enfants, que M. de Langle y avait rencontrés en arrivant à une heure et demie, il s'en trouva mille à douze cents à trois heures.

« La situation de M. de Langle devenait plus embarrassante de moment en moment : il parvint néanmoins, secondé par MM. de Vaujuas, Boutin, Collinet et Gobien, à embarquer son eau. Mais la baie était presque à sec, et il ne pouvait pas espérer de déchouer ses cha-

6.

loupes avant quatre heures du soir; il y entra cependant, ainsi que son détachement, et se posta en avant avec son fusil et ses fusiliers, défendant de tirer avant qu'il en eût donné l'ordre.

« Il commençait néanmoins à sentir qu'il y serait bientôt forcé: déjà les pierres volaient, et ces Indiens, qui n'avaient de l'eau que jusqu'aux genoux, entouraient les chaloupes à moins d'une toise de distance; les soldats, qui étaient embarqués, faisaient de vains efforts pour les écarter.

« Si la crainte de commencer les hostilités et d'être accusé de barbarie n'eût arrêté M. de Langle, il eût sans doute ordonné de faire sur les Indiens une décharge de mousqueterie et de pierriers, qui aurait certainement éloigné cette multitude; mais il se flattait de les contenir sans effusion de sang, et il fut victime de son humanité.

« Bientôt, une grêle de pierres, lancées à une très petite distance avec la vigueur d'une fronde, atteignit presque tous ceux qui étaient dans la chaloupe. M. de Langle n'eut que le temps de tirer ses deux coups de fusil; il fut renversé et tomba malheureusement du côté de bâbord de la chaloupe, où plus de deux cents Indiens le massacrèrent sur-le-champ, à coups de massue et de pierres. Lorsqu'il fut mort, ils l'attachèrent par un de ses bras à un tollet de la chaloupe, afin, sans doute, de profiter plus sûrement de ses dépouilles.

« La chaloupe de la *Boussole*, commandée par M. Boutin, était échouée à deux toises de celle de l'*Astrolabe*,

et elles laissaient parallèlement entre elles un petit canal qui n'était pas occupé par les Indiens. C'est par là que se sauvèrent à la nage tous les blessés qui eurent le bonheur de ne pas tomber du côté du large; ils gagnèrent nos canots qui, étant très heureusement restés à flot, se trouvèrent à portée de sauver quarante-neuf hommes sur les soixante et un qui composaient l'expédition.

« M. Boutin avait imité tous les mouvements et suivi toutes les démarches de M. de Langle; il ne se permit de tirer et n'ordonna la décharge de son détachement qu'après le feu de son commandant. On sent qu'à la distance de quatre ou cinq pas, chaque coup de fusil dut tuer un Indien, mais on n'eut pas le temps de recharger. M. Boutin fut également renversé par une pierre; il tomba heureusement entre les deux embarcations échouées; ceux qui s'étaient sauvés à la nage vers les deux canots avaient chacun plusieurs blessures, presque toutes à la tête. Ceux, au contraire, qui eurent le malheur d'être renversés du côté des Indiens, furent achevés dans l'instant, à coups de massue.

« On doit à la sagesse de M. de Vaujuas, au bon ordre qu'il établit, à la ponctualité avec laquelle M. Mouton, qui commandait le canot de la *Boussole*, sut le maintenir, le salut des quarante-neuf personnes des deux équipages.

« Le canot de l'*Astrolabe* était si chargé, qu'il échoua. Cet événement fit naître aux insulaires l'idée de troubler les blessés dans leur retraite; ils se portèrent en grand

nombre vers les récifs de l'entrée, dont les canots devaient nécessairement passer à dix pieds de distance : on épuisa, sur ces forcenés, le peu de munitions qui restaient, et les canots sortirent enfin de cet antre. »

La Pérouse eut tout d'abord l'idée assez naturelle de venger la mort de ses malheureux compagnons. M. Boutin, que ses blessures retenaient au lit, mais qui avait conservé toute sa tête, l'en détourna très vivement, en lui représentant que si, par malheur, quelque chaloupe venait à s'échouer, la disposition de la baie était telle, les arbres qui descendaient presque dans la mer offraient aux indigènes des abris si sûrs, que pas un Français n'en sortirait. La Pérouse dut louvoyer pendant deux jours devant le théâtre de ce sanglant événement, sans pouvoir donner satisfaction à ses équipages altérés de vengeance.

« Ce qui paraîtra sans doute incroyable, dit La Pérouse, c'est que, pendant ce temps, cinq ou six pirogues partirent de la côte et vinrent, avec des cochons, des pigeons et des cocos, nous proposer des échanges; j'étais à chaque instant obligé de retenir ma colère pour ne pas ordonner de les couler bas. »

On comprend sans peine qu'un événement qui privait les deux bâtiments d'une partie de leurs officiers, de trente-deux de leurs meilleurs matelots et de deux chaloupes, devait modifier les projets de La Pérouse, car le plus petit échec l'aurait forcé de brûler une des frégates pour armer l'autre. Il n'avait d'autre parti à prendre que de faire voile pour Botany-Bay,

tout en reconnaissant les différentes îles qu'il rencontrerait, et en déterminant leur position astronomiquement.

Le 14 décembre, on eut connaissance de l'île d'Oyolava, qui fait partie du même groupe, et que Bougainville avait aperçue de très loin. Taïti peut à peine lui être comparée pour la beauté, l'étendue, la fertilité et la densité de la population. De tout point semblables à ceux de Maouna, les habitants d'Oyolava entourèrent bientôt les deux frégates, et offrirent aux navigateurs les productions multiples de leur île. Suivant toute apparence, les Français étaient les premiers à commercer avec ces peuples, qui n'avaient aucune connaissance du fer, car ils préféraient de beaucoup un seul grain de rassade à une hache ou à un clou de six pouces. Parmi les femmes, certaines avaient une physionomie agréable; leur taille était élégante; leurs yeux, leurs gestes annonçaient de la douceur, tandis que la physionomie des hommes indiquait la fourberie et la férocité.

L'île de Pola, devant laquelle l'expédition passa le 17 décembre, appartenait encore à l'archipel des Navigateurs. Il faut croire que la nouvelle du massacre des Français y était parvenue, car aucune pirogue ne se détacha du rivage pour accoster les vaisseaux.

Le 20 décembre, furent reconnues l'île des Cocos et l'île des Traîtres de Schouten. Cette dernière est divisée en deux par un canal dont l'existence aurait échappé aux navigateurs, s'ils n'eussent prolongé l'île

de très près. Une vingtaine de pirogues vinrent apporter aux navires les plus beaux cocos que La Pérouse eût jamais vus, quelques bananes, des ignames et un seul petit cochon.

Les îles des Cocos et des Traîtres, que Wallis place d'un degré treize minutes trop à l'ouest, et qu'il désigne sous les noms de Boscawen et Keppel, peuvent être également rattachées à l'archipel des Navigateurs. La Pérouse considère les habitants de cet archipel comme appartenant à la plus belle race de la Polynésie. Grands, vigoureux, bien faits, ils l'emportaient par la beauté du type sur ceux des îles de la Société, dont la langue ressemblait beaucoup à la leur. En toute autre circonstance, le commandant serait descendu dans les belles îles d'Oyolava et de Pola; mais la fermentation était encore trop grande, le souvenir des événements de Maouna trop récent, pour qu'il n'eût pas à craindre de voir s'élever, sous le prétexte le plus futile, une rixe sanglante, qui aurait aussitôt dégénéré en massacre.

« Chaque île que nous apercevions, dit-il, nous rappelait un trait de perfidie de la part des insulaires; les équipages de Roggewein avaient été attaqués et lapidés aux îles de la Récréation, dans l'est de celles des Navigateurs; ceux de Schouten, à l'île des Traîtres, qui était à notre vue, et au sud de l'île de Maouna, où nous avions été, nous-mêmes, assassinés d'une manière si atroce.

« Ces réflexions avaient changé nos manières d'agir à l'égard des Indiens. Nous réprimions par la force les

plus petits vols et les plus petites injustices ; nous leur montrions, par l'effet de nos armes, que la fuite ne les sauverait pas de notre ressentiment ; nous leur refusions la permission de monter à bord, et nous menacions de punir de mort ceux qui oseraient y venir malgré nous. »

On voit, d'après l'amertume de ces réflexions, combien La Pérouse eut raison d'empêcher toute communication ultérieure de ses équipages avec les indigènes. Cette irritation est trop naturelle pour surprendre ; mais on ne saurait assez louer la prudence et l'humanité du commandant, qui sut résister à l'entraînement de la vengeance.

Des îles des Navigateurs, la route fut dirigée sur l'archipel des Amis, que Cook n'avait pu explorer en entier. Le 27 décembre, fut découverte l'île de Vavao, une des plus grandes du groupe, que le navigateur anglais n'avait pas eu occasion de visiter. Égale à Tonga-Tabou, elle est plus élevée et ne manque point d'eau douce. La Pérouse reconnut plusieurs îles de cet archipel, et il eut quelques relations avec ses habitants, qui ne lui procurèrent pas des vivres en assez grande quantité pour compenser sa consommation. Aussi résolut-il, le 1er janvier 1788, de gagner Botany-Bay, en prenant une route qui n'eût encore été suivie par aucun navigateur.

L'île Pilstaart, qu'avait découverte Tasman, ou plutôt ce rocher, car sa plus grande largeur n'est que d'un quart de lieue, n'offre qu'une côte escarpée et ne peut

servir de retraite qu'aux oiseaux de mer. C'est pourquoi La Pérouse, qui n'avait aucune raison de s'y arrêter, voulait hâter sa route vers la Nouvelle-Hollande ; mais il est un facteur avec lequel il faut compter, même encore aujourd'hui, c'est le vent, et La Pérouse fut retenu trois jours devant Pilstaart.

Le 13 janvier, fut aperçue l'île Norfolk et ses deux îlots. Le commandant, en laissant tomber l'ancre à un mille de terre, ne voulait que faire reconnaître par les naturalistes le sol et les productions de l'île. Mais les lames qui déferlaient sur la plage semblaient défendre le littoral contre tout débarquement, et cependant Cook y avait atterri avec la plus grande facilité.

Une journée se passa tout entière en vaines tentatives et fut sans résultats scientifiques pour l'expédition. Le lendemain, La Pérouse mettait à la voile. Au moment où ses frégates entraient dans la passe de Botany-Bay, on aperçut une flotte anglaise. C'était celle du commodore Phillip, qui allait jeter les fondements de Port-Jackson, embryon de cette puissante colonie dont les immenses provinces sont arrivées aujourd'hui, après moins d'un siècle d'existence, au faîte de la civilisation et de la prospérité.

C'est ici que s'arrête le journal de La Pérouse. Nous savons, par une lettre qu'il écrivit de Botany-Bay, le 5 février, au ministre de la marine, qu'il devait y construire deux chaloupes pour remplacer celles qui avaient été détruites à Maouna. Tous les blessés, et notamment M. Lavaux, le chirurgien major de l'*As-*

trolabe, qui avait été trépané, étaient alors en parfaite santé. M. de Clonard avait pris le commandement de l'*Astrolabe*, et M. de Monti l'avait remplacé sur la *Boussole*.

Une lettre postérieure de deux jours donnait des détails sur la route que le commandant se proposait de suivre. La Pérouse y disait :

« Je remonterai aux îles des Amis et je ferai absolument tout ce qui m'est enjoint par mes instructions relativement à la partie méridionale de la Nouvelle-Calédonie, à l'île Santa-Cruz de Mendana, à la côte du sud de la terre des Arsacides de Surville et à la terre de la Louisiade de Bougainville, en cherchant à connaître si cette dernière fait partie de la Nouvelle-Guinée ou si elle en est séparée. Je passerai à la fin de juillet 1788 entre la Nouvelle-Guinée et la Nouvelle-Hollande par un autre canal que celui de l'Endeavour, si toutefois il en existe un. Je visiterai, pendant le mois de septembre et une partie d'octobre, le golfe de Carpentarie et toute la côte occidentale de la Nouvelle-Hollande jusqu'à la terre de Diemen, mais de manière, cependant, qu'il me soit possible de remonter au nord assez tôt pour arriver au commencement de décembre de 1788 à l'île de France. »

Non seulement La Pérouse ne fut pas exact au rendez-vous que lui-même avait fixé, mais deux années entières se passèrent sans qu'on eût de nouvelles de son expédition.

Bien que la France traversât, à cette époque, une crise

d'une importance exceptionnelle, l'intérêt public, violemment surexcité, finit par se traduire à la barre de l'Assemblée nationale par l'organe des membres de la Société d'histoire naturelle de Paris. Un décret du 9 février 1791 invita le roi à faire armer un ou plusieurs bâtiments pour aller à la recherche de La Pérouse. En supposant qu'un naufrage vraisemblable fût venu arrêter le cours de l'expédition, il était possible que la plus grande partie des équipages eût survécu; il importait donc qu'on lui portât secours le plus rapidement possible.

Des savants, des naturalistes et des dessinateurs devaient faire partie de cette expédition, afin de la rendre utile et avantageuse à la navigation, à la géographie, au commerce, aux arts et aux sciences. Tels sont les termes du décret que nous avons cité plus haut.

Le commandement de l'escadre fut donné au contre-amiral Bruny d'Entrecasteaux. L'attention du ministre avait été appelée sur cet officier par sa campagne dans l'Inde à contre-mousson. On lui donnait les deux flûtes *la Recherche* et *l'Espérance*, cette dernière sous le commandement de M. Huon de Kermadec, capitaine de vaisseau. L'état major des deux bâtiments comprenait beaucoup d'officiers qui devaient arriver plus tard à de hautes positions militaires. C'étaient Rossel, Willaumez, Trobriand, La Grandière, Laignel et Jurien. Au nombre des savants embarqués, on comptait le naturaliste La Billardière, les astronomes Bertrand et Pierson,

les naturalistes Ventenat et Riche, l'hydrographe Beautemps-Beaupré, l'ingénieur Jouvency.

Les deux vaisseaux emportaient un riche assortiment d'objets d'échange et dix-huit mois de vivres. eL 28 septembre, ils quittèrent Brest, et arrivèrent à Ténériffe le 13 octobre. A cette époque, une ascension au fameux pic était obligatoire.

La Billardière y fut témoin d'un phénomène qu'il avait déja observé en Asie Mineure : son corps se dessinait avec les belles couleurs de l'arc-en-ciel sur des nuages placés au-dessous de lui du côté opposé au soleil.

Le 23 octobre, c'est-à-dire dès que les provisions consommées eurent été refaites, l'ancre fut levée et la route fut donnée pour le Cap. Pendant cette traversée, La Billardière fit une expérience intéressante et découvrit que la phosphorescence de la mer est due à de petits animalcules de forme globuleuse que les eaux tiennent en suspension. La traversée jusqu'au Cap, où les bâtiments jetèrent l'ancre le 18 janvier 1792, n'avait présenté d'autres incidents que la rencontre d'une quantité inusitée de bonites et d'autres poissons, sans parler d'une légère voie d'eau qui fut facilement aveuglée.

D'Entrecasteaux trouva au Cap une lettre de M. de Saint-Félix, commandant des forces françaises dans l'Inde, qui allait déranger toute l'économie de son voyage et avoir sur son objet une influence défavorable. D'après cette communication, deux capitaines de bâti-

ments français, venant de Batavia, auraient rapporté que le commodore Hunter, commandant de la frégate anglaise *Syrius*, aurait vu, « près des îles de l'Amirauté, dans la mer du Sud, des hommes couverts d'étoffes européennes et particulièrement d'habits qu'il a jugés être des uniformes français. Vous y verrez, disait M. de Saint-Félix, que le commodore n'a pas douté que ce ne fussent les débris du naufrage de M. de La Pérouse... »

Hunter se trouvait dans la rade du Cap lors de l'arrivée de d'Entrecasteaux; mais, deux heures après l'arrivée des bâtiments français, il levait l'ancre. Cette conduite parut, tout au moins, bizarre. Le commodore avait eu le temps d'apprendre que c'était l'expédition envoyée à la recherche de La Pérouse, et, pourtant, il ne faisait à son commandant aucune communication sur un fait aussi grave! Mais on apprit bientôt que Hunter avait affirmé n'avoir aucune connaissance des faits exposés par M. de Saint-Félix. Fallait-il donc considérer comme nulle et non avenue la communication du commandant français? D'Entrecasteaux ne le pensa pas, malgré tout ce qu'elle avait d'invraisemblable.

La station au Cap avait été mise à profit par les savants, qui avaient fait de nombreuses courses aux environs de la ville, et notamment par La Billardière, qui s'était enfoncé aussi loin dans l'intérieur que le permettait le peu de temps que devait durer le séjour des frégates sur la rade.

L'ancre fut levée le 16 février, et d'Entrecasteaux, résolu à doubler le cap de Diemen pour entrer dans

les mers du Sud, fit faire route pour passer entre les îles Saint-Paul et Amsterdam. Découvertes en 1696, par le capitaine Valming, elles avaient été reconnues par Cook à son dernier voyage. L'île Saint-Paul, auprès de laquelle passèrent la *Recherche* et l'*Espérance*, était enveloppée de nuages d'épaisse fumée, au-dessus desquels s'élevaient des montagnes. C'étaient ses forêts qui brûlaient.

Le 21 avril, les deux flûtes pénétraient dans une baie de la côte de Van-Diemen qu'on croyait être celle de l'Aventure, mais qui porte en réalité le nom de baie des Tempêtes. Le fond de cette baie reçut le nom de port d'Entrecasteaux. Il fut facile de s'y procurer du bois, et l'on y pêcha en abondance toute sorte de poissons. Parmi les arbres fort beaux qu'on trouva en cet endroit, La Billardière cite plusieurs sortes d'eucalyptus, dont on ignorait encore les qualités multiples. Les chasses nombreuses auxquelles il prit part lui procurèrent des spécimens de cygnes noirs et de kanguros, alors fort peu connus.

Ce fut le 16 mai que les frégates sortirent du port et se dirigèrent vers un détroit, où d'Entrecasteaux avait l'intention de pénétrer, et qui depuis a reçu le nom de cet amiral.

« Plusieurs feux aperçus à peu de distance du rivage, dit la relation, déterminèrent MM. Crétin et d'Auribeau à aborder ; et, à peine entrés dans les bois, ils rencontrèrent quatre naturels occupés à entretenir trois petits feux auprès desquels ils étaient assis. Ces sauvages

s'enfuirent sur-le-champ, malgré tous les signes d'amitié qu'on leur fit, en abandonnant les homards et les coquillages qu'ils faisaient griller sur les charbons. On voyait tout près autant de cases que de feux....

« Un des sauvages, d'une très grande taille et fortement musclé, avait oublié un petit panier rempli de morceaux de silex ; il ne craignit pas de venir le chercher et s'avança tout près de Crétin avec l'air d'assurance que sa force semblait lui donner. Les uns étaient tout nus et les autres avaient une peau de kanguro sur les épaules. Ces sauvages sont d'une couleur noire peu foncée ; ils laissent croître leur barbe et ont les cheveux laineux. »

Lorsqu'elles débouquèrent du détroit de d'Entrecasteaux, les deux frégates firent route pour aller relever la côte sud-ouest de la Nouvelle-Calédonie, que La Pérouse avait dû visiter. Le premier point reconnu fut une partie de l'île des Pins, qui gît au sud de cette grande île. La *Recherche* faillit périr sur la barrière de récifs madréporiques qui bordent le rivage en laissant entre eux et la terre un canal de cinq à six kilomètres. A l'extrémité septentrionale, furent observés plusieurs îles montagneuses et des rochers détachés qui rendent ces parages excessivement dangereux. Ils ont reçu, des navigateurs reconnaissants, les noms de récifs d'Entrecasteaux et d'îles Huon.

La reconnaissance périlleuse, qui venait d'être faite en vue d'une côte si bien défendue, dura depuis le 16 juin jusqu'au 3 juillet. C'était un service véritable

rendu aux géographes et aux marins, et ce fut l'une des parties les plus ingrates de cette campagne de recherches.

Comme la saison favorable approchait, d'Entrecasteaux résolut d'en profiter pour gagner la terre des Arsacides, reconnue précédemment par Surville et visitée quelques années après par Shortland, qui, ayant cru faire une nouvelle découverte, lui donna le nom de Nouvelle-Georgie.

Le 9 juillet, « nous aperçûmes vers quatres heures et demie, à un myriamètre et demi au nord-ouest, le rocher nommé Eddy-Stone, dit La Billardière; de loin nous le prîmes, comme Shortland, pour un vaisseau à la voile. L'illusion était d'autant plus grande, qu'il a à peu près la couleur des voiles d'un vaisseau ; quelques arbustes en couronnaient la sommité. Les terres des Arsacides, vis-à-vis de ce rocher, sont escarpées et couvertes de grands arbres jusque sur leurs sommets. »

Après avoir rectifié la position des roches d'Eddy-Stone et celle des îles de la Trésorie, au nombre de cinq, mais si rapprochées que Bougainville les avait prises pour une seule et même terre, d'Entrecasteaux longea l'île de Bougainville. Séparée par un canal très étroit de l'île Bouka, cette dernière était couverte de plantations et paraissait très peuplée. Quelques échanges furent faits avec les naturels de cette île, mais il fut impossible de les déterminer à monter à bord.

« La couleur de leur peau, dit La Billardière, est d'un noir peu foncé. Ces sauvages sont d'une taille moyenne; ils étaient sans vêtements, et leurs muscles

très prononcés annonçaient la plus grande force. Leur figure n'est rien moins qu'agréable, mais elle est remplie d'expression. Ils ont la tête fort grosse, le front large, de même que toute la face, qui est très aplatie, particulièrement au-dessous du nez, le menton épais, les joues un peu saillantes, le nez épaté, la bouche fort large et les lèvres assez minces.

« Le bétel, qui teint d'une couleur sanguinolente leur grande bouche, ajoute encore à la laideur de leur figure. Il paraît que ces sauvages savent tirer de l'arc avec beaucoup d'adresse. Un d'eux avait apporté, à bord de l'*Espérance*, un fou qu'il venait de tuer; on remarqua au ventre de cet oiseau le trou de la flèche qui l'avait percé.

« Ces insulaires ont particulièrement tourné leur industrie du côté de la fabrication de leurs armes; elles sont travaillées avec beaucoup de soin. Nous admirâmes l'adresse avec laquelle ils avaient enduit d'une résine la corde de leurs arcs, de sorte qu'on l'eût prise au premier coup d'œil pour une corde de boyau; elle était garnie vers le milieu d'écorce de rotin, pour qu'elle s'usât moins en décochant les flèches. »

Le 15 juillet fut terminée la reconnaissance de la côte occidentale de ces deux îles, dont Bougainville avait relevé la partie orientale.

Le lendemain, l'île à laquelle Carteret a donné le nom de sir Charles Hardy et, bientôt après, l'extrémité sud-est de la Nouvelle-Irlande, parurent aux yeux des navigateurs français.

Les deux frégates mouillèrent dans le havre Carteret, et les équipages s'établirent sur l'île des Cocos, couverte de grands arbres toujours verts, qui croissaient avec vigueur, malgré le peu de terre végétale amassée entre les pierres calcaires. Il fut assez difficile de s'y procurer les cocos, qui avaient cependant, par leur abondance, mérité à cette terre le nom qu'elle portait. En revanche, elle offrit aux naturalistes une abondance considérable de végétaux et d'insectes, dont la variété fit la joie de La Billardière.

Pendant toute la relâche, les pluies tombèrent abondamment. C'était un torrent d'eau tiède qui coulait sans cesse.

Après avoir fait l'eau et le bois nécessaires, la *Recherche* et l'*Espérance* appareillèrent, le 24 juillet 1792, du port Carteret. Dans cette manœuvre, l'*Espérance* perdit une ancre dont le câble avait été coupé par les brisants de corail. Les deux frégates embouquèrent alors le canal Saint-Georges, large à son extrémité méridionale de six à sept myriamètres, c'est-à-dire ayant à peu près la moitié de ce que Carteret lui donne. Emportées par des courants rapides, elles passèrent devant les îles de Man et de Sandwich, sans pouvoir s'y arrêter.

Dès qu'il eut pris connaissance des îles Portland, îlots aplatis, au nombre de sept, qui gisent par 2° 39′ 44″ de latitude sud et 147° 15′ de longitude est, d'Entrecasteaux continua sa route vers les îles de l'Amirauté, qu'il se proposait de visiter. D'après les rapports qui auraient

été faits au commodore Hunter, c'était sur la plus orientale de ces îles qu'avaient été aperçus des naturels vêtus d'uniformes de la marine française.

« Les sauvages parurent en foule, dit la relation. Les uns couraient le long du rivage ; d'autres, les yeux fixés sur nos vaisseaux, nous invitaient par signes à descendre à terre ; leurs cris étaient l'expression de la joie... A une heure et demie, on mit en panne, et l'on expédia, de chaque vaisseau, un canot avec différents objets, qui devaient être distribués aux habitants de cette petite île. Tandis que ces canots s'en approchaient le plus possible, les frégates se tenaient à portée de les protéger en cas d'attaque de la part des sauvages, car la perfidie des habitants du sud des îles de l'Amirauté à l'égard de Carteret nous laissait des inquiétudes sur le sort de ceux-ci. »

La côte était ceinte de récifs. Les embarcations ne purent s'en approcher qu'à cent mètres de distance. Un grand nombre de naturels bordaient le rivage et, par leurs signes, engageaient les Français à débarquer.

« Un sauvage, distingué des autres par un double rang de petits coquillages dont il avait le front orné, paraissait jouir de beaucoup d'autorité. Il ordonna à l'un des naturels de se jeter à l'eau pour nous apporter quelques noix de coco. La crainte de s'approcher, à la nage et sans défense, de personnes dont il ne connaissait point les intentions, fit hésiter un moment cet insulaire. Mais le chef, peu accoutumé sans doute à trouver de la résistance à ses volontés, ne lui permit pas de ré-

fléchir; des coups de bâton, qu'il lui donna lui-même sur le ventre, suivirent de près ses ordres, et il fallut obéir sur-le-champ... Dès qu'il fut rendu sur l'île, la curiosité rassembla tous les autres autour de lui; chacun voulut avoir part à nos présents. Des pirogues furent aussitôt lancées à la mer. Beaucoup d'autres naturels s'avancèrent à la nage, et, dans peu, il y avait un grand concours autour de nos canots. Nous étions étonnés que la force du ressac et celle de la vague sur les brisants ne les eussent pas retenus sur l'île. »

Peut-être ce que ces Indiens avaient fait, les Français auraient-ils pu l'exécuter. Toutefois, il ne paraît pas qu'ils se soient enquis auprès des sauvages si des navires, ou au moins un petit bâtiment, n'avaient pas fait naufrage dans leur archipel. La seule remarque faite, c'est que ces indigènes connaissaient l'usage du fer et appréciaient ce métal par-dessus toute chose.

D'Entrecasteaux reconnut ensuite la partie septentrionale de cet archipel, fit des échanges avec les naturels, mais ne débarqua nulle part et ne semble pas avoir rempli, avec le soin minutieux et le dévouement qu'on était en droit d'attendre de lui, cette partie de sa mission.

La *Recherche* et l'*Espérance* visitèrent ensuite les îles Hermites, découvertes en 1781 par la frégate espagnole *la Princesa*. Comme tous ceux qu'avait rencontrés jusqu'alors l'expédition, les naturels témoignèrent un vif désir de voir les étrangers débarquer sur leur île, sans pouvoir les y déterminer.

Puis furent vues successivement les îles de l'Échiquier de Bougainville, plusieurs îlots sans nom, bas et couverts d'une végétation luxuriante, les îles Schouten et la côte de la Nouvelle-Guinée, à l'intérieur de laquelle se déroulait une chaîne de montagnes dont les plus élevées paraissaient avoir au moins quinze cents mètres.

Après avoir longé de très près le rivage de cette grande île, la *Recherche* et l'*Espérance* donnèrent dans le détroit de Pitt pour gagner les Moluques.

Ce fut avec joie que, le 5 septembre 1792, les Français mouillèrent dans la rade d'Amboine. Il y avait un grand nombre de scorbutiques à bord, et tout le monde, officiers et matelots, avait besoin d'une relâche de quelque durée pour réparer ses forces. Les naturalistes, les astronomes et les divers savants de l'expédition descendirent aussitôt à terre et s'installèrent commodément pour procéder à leurs recherches et à leurs observations ordinaires. L'exploration des naturalistes fut particulièrement fructueuse. La Billardière s'étend avec complaisance sur la multiplicité des plantes et des animaux qu'il put récolter.

« Étant sur le rivage, dit-il, j'entendis des instruments à vent, dont les accords, quelquefois très justes, étaient entremêlés de dissonnances qui ne déplaisaient point. Ces sons, bien filés et très harmonieux, semblaient venir de si loin, que je crus, pendant quelque temps, que les naturels faisaient de la musique au delà de la rade, à près d'un myriamètre de distance du lieu où j'étais. Mon oreille était bien trompée par la distance, car je

n'étais pas à cent mètres de l'instrument. C'était un bambou de vingt mètres au moins de hauteur, qui avait été fixé dans une situation verticale sur les bords de la mer. On remarquait entre chaque nœud une fente d'environ trois centimètres de long sur un centimètre et demi de large; ces fentes formaient autant d'embouchures, qui, lorsque le vent s'y introduisait, rendaient des sons agréables et variés. Comme les nœuds de ce long bambou étaient fort nombreux, on avait eu soin de faire les entailles en différents sens, afin que de quelque côté que le vent soufflât il pût toujours en rencontrer quelques-unes. Je ne puis mieux comparer les sons de cet instrument qu'à ceux de l'harmonica. »

Pendant cette longue relâche d'un mois, les vaisseaux furent calfatés, les gréements visités avec attention, et l'on prit toutes les mesures de précaution usitées pour les voyages dans ces climats humides et brûlants.

Quelques détails sur la rade d'Amboine, les mœurs et les usages de la population indigène, ne sont pas dépourvus d'intérêt. La rade d'Amboine, dit La Billardière, forme un canal d'environ deux myriamètres de long sur une largeur moyenne de deux tiers de myriamètre. Ses bords offrent souvent un bon ancrage, et quelquefois, cependant, un fond de corail.

« Le fort, nommé le fort de la Victoire, est construit en briques; le gouverneur et quelques membres du conseil y ont établi leur résidence. Il tombait alors en ruines, et, lorsqu'on y tirait le canon, il éprouvait toujours quelque dommage très apparent.

« La garnison était composée d'environ deux cents hommes, dont les naturels de l'île formaient le plus grand nombre; les autres étaient quelques soldats de la compagnie venus d'Europe et un faible détachement du régiment de Wurtemberg.....

« Le petit nombre des soldats qui survivent au séjour de l'Inde rend encore plus précieux ceux qui y ont passé quelques années; aussi la compagnie hollandaise est rarement fidèle aux promesses qu'elle leur fait de les laisser repasser en Europe lorsque leur temps est expiré.... J'ai rencontré quelques-uns de ces malheureux qu'on retenait depuis plus de vingt ans, quoique, aux termes des conventions, ils eussent dû être libres depuis longtemps....

« Les habitants d'Amboine parlent le malais, langue fort douce et musicale. Quant aux productions, ce sont les épices, le café, qui est inférieur à celui de la Réunion, et surtout le sagou, qui est cultivé dans tous les endroits marécageux.

« Le riz qui se consomme à Amboine n'est pas un produit de l'île; il réussirait cependant très bien dans la plupart des terrains bas. Mais la Compagnie Hollandaise a défendu de cultiver cette denrée, parce que sa vente est un moyen de retirer des mains des naturels le numéraire qu'elle est obligée de leur donner pour le girofle qu'ils lui fournissent. Ils empêchent par là l'augmentation du numéraire et tiennent toujours à un prix très modique le produit du travail des habitants.

« C'est ainsi que le gouvernement, ne consultant que

ses propres intérêts, étouffe parmi ces peuples toute industrie, en les forçant d'abandonner, pour ainsi dire, toute autre espèce de culture pour celle des girofliers et des muscadiers.

« Les Hollandais ont soin de limiter la culture des épiceries, afin qu'elle ne dépasse pas de beaucoup la consommation ordinaire. Ces moyens, destructeurs de toute activité, s'accommodent d'ailleurs assez avec la nonchalance de ces peuples. »

Ce fut le 23 vendémiaire de l'an I, pour nous conformer au nouveau style employé par La Billardière, que les deux frégates quittèrent Amboine, amplement pourvues de provisions, poules, canards et oies de Guinée, cochons, chèvres, patates, ignames, bananes et courges. Les viandes, toutefois, étaient en très petite quantité; la farine était de mauvaise qualité; quant au sagou qu'on embarqua pour la remplacer, l'équipage ne put jamais s'y habituer. Il ne nous reste plus à citer de la longue liste des provisions dont les navires furent chargés que les bambous, les clous de girofle confits et l'arack.

« De jeunes pousses de bambou coupées par tranches et confites au vinaigre, dit La Billardière, forment une excellente provision pour un voyage au long cours; nous en emportâmes beaucoup. Ces jeunes pousses sont généralement fort tendres. On prend soin de les recueillir à temps; elles se vendent au marché comme des légumes et peuvent en tenir lieu. Leur longueur est souvent d'un mètre, et leur épaisseur d'un tiers de centimètre.

« Ces jeunes pousses de bambou sont un légume très apprécié des Chinois, qui lui trouvent un goût rappelant singulièrement celui de l'asperge.

« Nous nous étions approvisionnés de clous de girofle et de muscades confites au sucre. Le brou de la muscade est, dans ce cas, la seule partie mangeable; malheureusement, des confiseurs ignorants avaient choisi des muscades trop avancées. Les clous de girofle, déjà aussi gros que des olives moyennes, conservaient encore un goût trop aromatique pour former une confiture agréable; il faut avoir un palais indien pour se délecter de ces friandises; j'en dirai autant du gingembre, dont nous avions aussi des confitures.

« La seule liqueur spiritueuse qu'on put se procurer fut de l'arack, dont on acheta plusieurs barriques. Quelques voyageurs vantent beaucoup trop cette liqueur, qui ne vaut pas même de médiocre eau-de-vie de vin. »

En sortant d'Amboine, l'expédition fit route pour la côte sud-ouest de l'Australie. Successivement furent reconnues, sans qu'on s'y arrêtât, l'île Kisser, la côte septentrionale de Timor, l'île Batou, Savu au coup d'œil enchanteur, et enfin, le 16 frimaire, l'extrémité occidentale de la côte sud-ouest de la Nouvelle-Hollande, qui avait été découverte, en 1622, par Leuwin.

Le rivage ne présentait qu'une suite de dunes aréneuses, au milieu desquelles s'élevaient des roches à pic, qui offraient le spectacle de la plus complète aridité.

La navigation, sur cette côte sans abri, fut fort dangereuse.

La mer était forte, le vent violent, et il fallait naviguer au milieu des brisants. La frégate *l'Espérance*, pendant une forte bourrasque, allait être jetée à la côte, lorsqu'un officier nommé Legrand reconnut, du haut du grand mât, un mouillage où il affirmait que les bâtiments seraient en sûreté.

« Le salut des deux vaisseaux, dit la relation, tenait à cette découverte, car la *Recherche*, obligée de louvoyer pendant la nuit au milieu de ces écueils périlleux, après avoir lutté aussi longtemps qu'elle eût pu contre la force de la tempête, dans l'espoir qu'un changement de vent lui permît de gagner la pleine mer, se serait infailliblement perdue. Cette baie, qui porte le nom du citoyen Legrand, rappellera le service signalé que cet habile marin a rendu à notre expédition. »

Les îlots qui bordaient cette côte furent reconnus par les navigateurs. L'un d'eux, l'ingénieur-géographe de la *Recherche*, nommé Riche, qui était descendu sur la grande terre pour y faire quelques observations, s'égara et ne put regagner le bord que deux jours plus tard, exténué de fatigue et mourant de faim.

C'est au petit archipel dont nous venons de parler que se termine la découverte de Nuyts.

« Nous fûmes étonnés, dit La Billardière, de la précision avec laquelle la latitude en avait été déterminée par ce navigateur, à une époque où les instruments d'observation étaient encore très imparfaits. Je dois

faire la même remarque à l'égard de presque tout ce que Leuwin avait reconnu de cette terre. »

Le 15 nivôse, on était par 31° 52′ de latitude et 129° 10′ de longitude orientale, lorsque le capitaine Huon de Kermadec fit savoir à d'Entrecasteaux que son gouvernail avait subi des avaries, qu'on était réduit, à son bord, à trois quarts de bouteille d'eau par jour, qu'il avait été obligé de supprimer la distribution des boissons antiscorbutiques et qu'il n'avait plus que trente barriques d'eau. La situation n'était pas meilleure sur la *Recherche.* D'Entrecasteaux fit donc route vers le cap Diemen, après avoir longé cent soixante myriamètres d'une côte excessivement aride et qui ne lui avait pas offert d'observations intéressantes.

Le 3 pluviôse, les navires mouillaient dans la baie des Roches, enfoncement de la baie des Tempêtes, qu'ils avaient reconnu l'année précédente.

Cette station fut extrêmement productive en renseignements de tout genre. La Billardière, émerveillé de la variété de productions de ce coin de la terre de Diemen, ne pouvait se lasser d'admirer les immenses forêts d'arbres véritablement gigantesques et le fouillis d'arbustes et de plantes inconnus, au milieu desquels il était obligé de se frayer un chemin. Pendant une des nombreuses excursions qu'il fit aux environs de la baie, il ramassa de beaux morceaux d'hématite rouge bronzé, et, plus loin, une terre ocreuse d'un rouge assez vif qui décelait la présence du fer. Il ne tarda pas à se trouver en présence de quelques naturels, et

les renseignements qu'il donne sur cette race aujourd'hui complètement éteinte sont assez intéressants pour que nous les reproduisions. Ils compléteront d'ailleurs ceux que nous devons au capitaine Cook.

« Ces sauvages étaient au nombre de quarante-deux, dont sept hommes faits et huit femmes ; les autres paraissaient être leurs enfants, parmi lesquels nous remarquâmes plusieurs filles déjà nubiles et encore moins vêtues que leurs mères.... Ces naturels ont les cheveux laineux et se laissent croître la barbe. La mâchoire supérieure s'avance, dans les enfants, beaucoup au delà de l'inférieure ; mais, s'affaissant avec l'âge, elle se trouve dans l'adulte à peu près sur la même ligne. Leur peau n'est pas d'un noir très foncé ; mais c'est sans doute une beauté chez ces peuples d'être très noirs, et, pour le paraître encore beaucoup plûs qu'ils ne le sont en effet, ils se couvrent de poussière de charbon, principalement les parties supérieures du corps.

« On voit sur leur peau, particulièrement à la poitrine et aux épaules, des tubercules disposés symétriquement, offrant tantôt des lignes d'un décimètre de long, tantôt des points placés à différentes distances les uns des autres.... L'usage de s'arracher deux des dents incisives supérieures que, d'après le rapport de quelques voyageurs, on avait cru général parmi ces habitants, n'est certainement pas introduit chez cette peuplade, car nous n'en vîmes aucun à qui il en manquât à la mâchoire supérieure, et ils avaient tous de

fort belles dents. Ces peuples sont couverts de vermine. Nous admirâmes la patience d'une femme qui fut longtemps occupée à en délivrer un de ses enfants; mais nous vîmes avec beaucoup de répugnance que, comme la plupart des noirs, elle écrasait avec ses dents ces dégoûtants insectes et les avalait sur-le-champ. » Il est à remarquer que les singes ont les mêmes habitudes.

« Les petits enfants étaient fort curieux de tout ce qui avait un peu d'éclat; ils ne se cachaient pas pour détacher les boutons de métal de nos habits. Je ne dois pas oublier de citer l'espièglerie d'un jeune sauvage à l'égard d'un de nos matelots. Celui-ci avait déposé au pied d'un rocher un sac rempli de coquillages. Aussitôt, le naturel le transporta furtivement ailleurs et le lui laissa chercher pendant quelque temps; puis, il le rapporta à la même place, et il s'amusa beaucoup du tour qu'il venait de jouer. »

Dès la pointe du jour, le 26 pluviôse, les deux navires levèrent l'ancre, s'engagèrent dans le détroit d'Entrecasteaux, et mouillèrent, le 5 ventôse, dans la baie de l'Aventure. Après cinq jours de relâche et d'observations dans cette baie, d'Entrecasteaux fit voile vers la Nouvelle-Zélande, dont il rallia l'extrémité septentrionale.

Après une entrevue avec les naturels, trop courte pour ajouter aux renseignements, si nombreux et si précis, que nous devons au capitaine Cook, d'Entrecasteaux fit route pour l'archipel des Amis, que La Pérouse avait dû visiter. Il mouilla dans la rade de Tonga-

Tabou. Les navires furent aussitôt entourés d'une foule de pirogues et littéralement pris à l'abordage par une masse d'insulaires, qui venaient vendre des cochons et des fruits de toute espèce.

Un des fils de Poulao, le roi que Cook avait connu, accueillit les navigateurs bienveillamment et surveilla même scrupuleusement les échanges que l'on fit avec les indigènes. Ce n'était pas une tâche facile, car ceux-ci déployaient une adresse merveilleuse pour voler tout ce qui se trouvait à leur portée.

La Billardière raconte un assez bon tour dont il fut victime. Il avait été suivi, sous la tente où étaient déposés les approvisionnements, par deux indigènes qu'il avait pris pour des chefs.

« L'un d'eux, dit-il, montra le plus grand empressement à me choisir les meilleurs fruits. J'avais mis mon chapeau par terre, le croyant dans un lieu sûr; mais ces deux filous faisaient leur métier. Celui qui était derrière moi fut assez adroit pour cacher mon chapeau sous ses vêtements, et il s'en alla avant que je m'en fusse aperçu; l'autre ne tarda pas à le suivre. Je me méfiais d'autant moins de ce tour, que je n'eusse pas cru qu'ils osassent s'emparer d'un objet aussi volumineux, au risque d'être surpris dans l'enceinte où nous les avions laissés entrer; d'ailleurs, un chapeau ne pouvait être que d'une bien faible utilité pour ces peuples, qui ont ordinairement la tête nue. L'adresse qu'ils avaient mise à me voler me prouva que ce n'était pas leur coup d'essai. »

Les Français furent en relations avec un chef qu'ils nomment Finau. C'est sans doute celui dont il est question, sous le nom de Finaou, dans le voyage du capitaine Cook, qu'il appelait Touté. Mais celui-ci n'était qu'un chef secondaire. Le roi, le chef suprême de Tonga-Tabou, de Vavao, d'Annamooka, avait nom Toubau. Il vint visiter les vaisseaux, et rapporta un fusil qui avait été enlevé, quelques jours avant, à une sentinelle. Il fit présent à d'Entrecasteaux de deux pièces d'étoffe d'écorce de mûrier à papier, si grandes, que chacune d'elles, étant déployée, eût facilement couvert le vaisseau; puis, ce furent des nattes et des cochons, en échange desquels on lui fit cadeau d'une belle hache et d'un habit rouge de général, dont il se revêtit sur-le-champ.

Deux jours après, une femme, d'un embonpoint extraordinaire, âgée d'au moins cinquante ans, et à laquelle les naturels donnaient des marques de respect extraordinaire, se fit conduire à bord. C'était la reine Tiné. Elle goûta à tous les mets qu'on lui offrit, mais donna la préférence aux bananes confites. Le maître d'hôtel se tenait derrière elle et attendait le moment de desservir; mais elle lui en évita la peine en s'appropriant l'assiette et la serviette.

Le roi Toubau voulut donner une fête à d'Entrecasteaux. L'amiral fut reçu à terre par les deux chefs, Finau et Omalaï, qui le conduisirent à une esplanade très étendue. Toubau arriva avec ses deux filles; elles avaient répandu sur leurs cheveux une grande quantité

d'huile de coco, et elles portaient chacune un collier fait avec les jolies graines de l'*abrus precatorius*.

« Les insulaires formaient, dit la relation, de toutes parts un grand concours ; nous estimâmes qu'ils étaient pour le moins au nombre de quatre mille.

« La place d'honneur était, sans doute, à la gauche du roi, car il invita le général à s'y asseoir. Celui-ci fit apporter aussitôt les présents destinés pour Toubau, qui lui en témoigna beaucoup de reconnaissance. Mais rien de tout ce qui lui fut offert n'excita autant l'admiration de cette nombreuse assemblée qu'une pièce de damas cramoisi, dont la couleur vive leur fit crier de toutes parts : *Eho! eho!* qu'ils répétèrent longtemps en marquant la plus grande surprise. Ils firent entendre le même cri lorsque nous déroulâmes quelques pièces de ruban, où dominait la couleur rouge. Le général donna ensuite une chèvre pleine, un bouc et deux lapins (un mâle et une femelle). Le roi promit d'en avoir le plus grand soin et de les laisser multiplier dans son île.

« Omalaï, que Toubau nous dit être son fils, reçut aussi du général quelques présents, de même que plusieurs autres chefs.

« Nous avions à notre droite, vers le nord-est, treize musiciens, qui, assis à l'ombre d'un arbre à pain chargé d'un nombre prodigieux de fruits, chantaient ensemble en faisant différentes parties. Quatre d'entre eux tenaient à la main un bambou d'un mètre à un mètre et demi de longueur, dont ils frappaient la terre pour mar-

quer la mesure; le plus long de ces bambous servait quelquefois à en marquer tous les temps. Ces instruments rendaient des sons approchant assez de ceux d'un tambourin, et ils étaient entre eux dans la proportion suivante : les deux bambous de grandeur moyenne formaient l'unisson; le plus long était à un ton et demi au-dessous, et le plus court à deux tons et demi plus haut. Le musicien qui chantait la haute-contre se faisait entendre beaucoup au-dessus de tous les autres, quoique sa voix fût un peu rauque; il s'accompagnait en même temps en frappant avec deux petits bâtons de casuarina sur un bambou long de six mètres et fendu dans toute sa longueur.

« Trois musiciens, placés devant les autres, s'attachaient encore à exprimer le sujet de leur chant par des gestes qu'ils avaient sans doute bien étudiés, car ils les répétaient ensemble de la même manière. De temps en temps, ils tournaient la tête du côté du roi, en faisant avec leurs bras des mouvements qui ne manquaient pas de grâce; d'autres fois, ils inclinaient la tête avec vitesse jusque sur la poitrine et la secouaient à différentes reprises.

« Sur ces entrefaites, Toubau offrit au général des pièces d'étoffe fabriquées avec l'écorce du mûrier à papier, et il les fit déployer avec beaucoup d'ostentation pour nous faire connaître tout le prix de son présent.

« Celui de ses ministres qui était assis à sa droite ordonna qu'on préparât le *kava*, et bientôt on en ap-

porta plein un vase de bois taillé en ovale, dont la longueur était d'un mètre.

« Les musiciens avaient sans doute réservé pour cet instant leurs plus beaux morceaux, car, à chaque pose qu'ils faisaient, nous entendions crier de toutes parts : *Mâli! mâli!* et les applaudissements réitérés des habitants nous firent connaître que cette musique faisait sur eux une impression très vive et très agréable.

« Le *kava* fut ensuite distribué aux différents chefs par celui qui avait ordre de le préparer..... »

Ce concert était bien loin de valoir, on le voit, les fêtes splendides qui avaient eu lieu pour la réception de Cook.

La reine Tiné donna ensuite un grand bal, précédé d'un concert qui avait attiré un grand concours de naturels, parmi lesquels, il est bon de le remarquer, s'étaient glissés un grand nombre de voleurs, dont l'impudence finit par être telle, qu'ils se saisirent par force d'un couteau. Vivement poursuivis par le forgeron de la *Recherche*, ils se retournèrent, lorsqu'ils le virent seul, le chargèrent et lui fendirent la tête d'un coup de massue. Par bonheur, cette rixe fut aperçue de l'*Espérance*, d'où l'on tira un coup de canon qui dispersa les assassins. Plusieurs insulaires, à cette occasion, furent tués par des officiers ou des matelots, qui ne savaient pas exactement ce qui s'était passé et croyaient voir des ennemis dans tous les insulaires qu'ils rencontraient.

Les bonnes relations ne tardèrent pas cependant à se rétablir, et elles étaient si cordiales au moment du départ,

que plusieurs indigènes demandèrent à s'embarquer pour venir en France.

« Les notions que des insulaires très intelligents nous donnèrent sur les vaisseaux qui avaient mouillé dans cet archipel, dit la relation, nous firent connaître que La Pérouse n'avait relâché dans aucune de ces îles... Ils se souvenaient très bien des différentes époques auxquelles ils avaient vu le capitaine Cook, et, pour nous en faire connaître les intervalles, ils comptaient par récoltes d'ignames et nous en indiquaient deux pour chaque année. »

Cette information relative à La Pérouse est en contradiction absolue avec les renseignements que Dumont-Durville recueillit, trente-cinq ans plus tard, il est vrai, de la Tamaha alors régnante.

« Je voulus savoir, dit-il, si, entre Cook et d'Entrecasteaux, il n'était pas venu d'autres Européens à Tonga. Après avoir réfléchi quelques moments, elle m'expliqua très clairement que, peu d'années avant le passage de d'Entrecasteaux, deux grands navires, semblables aux siens, avec des canons et beaucoup d'Européens, avaient mouillé à Annamooka, où ils étaient restés dix jours. Leur pavillon était tout blanc et non pas semblable à celui des Anglais. Les étrangers étaient fort bien avec les naturels; on leur donna une maison à terre où se faisaient des échanges. Un naturel, qui avait vendu, moyennant un couteau, un coussinet en bois à un officier, fut tué par celui-ci d'un coup de fusil, pour avoir voulu remporter sa marchandise, après en avoir reçu

le prix. Du reste, cela ne troubla pas la paix, parce que le naturel avait tort en cette circonstance. »

L'honorabilité de Dumont-Durville le mettant à l'abri de tout soupçon de supercherie, on ne peut s'empêcher de reconnaître que plusieurs parties de cette déposition circonstanciée présentent un grand caractère de vérité. Ce qui a trait à la couleur du pavillon, différent de celui des Anglais, est particulièrement probant. Devons-nous en conclure à la légèreté des recherches faites par d'Entrecasteaux ? Cela serait bien grave. Nous allons cependant rapporter tout à l'heure deux circonstances qui sembleraient de nature à lui faire encourir ce reproche.

Ce fut avec les témoignages d'un vif regret que les naturels virent partir les frégates françaises, le 21 germinal. Six jours plus tard, l'*Espérance* signalait Erronan, la plus orientale des îles du Saint-Esprit, découverte par Quiros, en 1606; puis, ce furent successivement Annatom, Tanna, dont le volcan est toujours en éruption, etc., et les îles Beautemps-Beaupré. Portées bientôt par les courants, les frégates furent en vue des montagnes de la Nouvelle-Calédonie et mouillèrent dans le port de Balade, où le capitaine Cook avait jeté l'ancre en 1774.

Les sauvages connaissaient le fer, mais ils ne l'appréciaient pas autant que d'autres peuples, sans doute parce que les pierres dont ils se servaient étaient extrêmement dures et leur en rendaient la privation moins sensible. Leurs premiers mots, en montant à bord, furent pour demander à manger, et il n'y avait pas à s'y

méprendre, car ils montraient leur ventre qui était extrêmement aplati. Leurs pirogues n'étaient pas si artistement construites que celles des îles des Amis, et ils les manœuvraient assez mal, — remarques déjà faites par le capitaine Cook. La plupart de ces insulaires, aux cheveux laineux, à la peau presque aussi noire que les naturels de Van-Diemen, étaient armés de zagaies et de massues; ils portaient en outre, à la ceinture, un petit sac de pierres ovoïdales, qu'ils lancent avec leurs frondes.

Après une promenade à terre, pendant laquelle ils visitèrent les huttes en forme de ruches des naturels, les officiers et les naturalistes songèrent à regagner les navires.

« De retour vers le lieu de notre débarquement, dit la relation, nous trouvâmes plus de sept cents naturels qui étaient accourus de toutes parts. Ils nous demandèrent des étoffes et du fer en échange de leurs effets, et, bientôt, quelques-uns d'entre eux nous prouvèrent qu'ils étaient des voleurs très effrontés.

« Parmi leurs différents tours, j'en citerai un que me jouèrent deux de ces fripons. L'un d'eux m'offrit de me vendre un petit sac qui renfermait des pierres taillées en ovale et qu'il portait à la ceinture. Aussitôt il le dénoua et feignit de vouloir me le donner d'une main, tandis que de l'autre il recevait le prix dont nous étions convenus. Mais, au même instant, un autre sauvage, qui s'était placé derrière moi, jeta un grand cri pour me faire tourner la tête de son côté, et aussitôt le fripon

s'enfuit avec son sac et mes effets en cherchant à se cacher dans la foule. Nous ne voulûmes pas le punir, quoique nous fussions pour la plupart armés de fusils. Cependant, il était à craindre que cet acte de douceur ne fût regardé par ces peuples comme un acte de faiblesse et ne les rendît encore plus insolents. Ce qui arriva peu de temps après semble le confirmer.

« Plusieurs d'entre eux furent assez hardis pour jeter des pierres à un officier qui n'était éloigné de nous que de deux cents pas. Nous ne voulûmes pas encore sévir contre eux, car le récit de Forster nous avait prévenus si avantageusement à leur égard, qu'il nous fallait encore d'autres faits pour détruire la bonne opinion que nous avions de la douceur de leur caractère ; mais bientôt nous eûmes des preuves incontestables de leur férocité.

« L'un d'eux, ayant un os fraîchement grillé et dévorant un reste de chair qui y était encore attaché, s'avança vers le citoyen Piron et l'engagea à partager son repas ; celui-ci, croyant que le sauvage lui offrait un morceau de quelque quadrupède, accepta l'os, qui n'était plus recouvert que de parties tendineuses, et, me l'ayant montré, je reconnus qu'il appartenait au bassin d'un enfant de quatorze à quinze ans. Les naturels qui nous entouraient nous indiquèrent, sur un enfant, la position de cet os ; ils convinrent sans difficulté que la chair dont il avait été couvert avait servi aux repas de quelque insulaire, et ils nous firent même connaître que c'était pour eux un mets très friand...

« La plupart de ceux de notre expédition qui étaient restés à bord ne voulurent point ajouter foi au récit que nous leur fîmes du goût barbare de ces insulaires, ne pouvant se persuader que ces peuples, dont le capitaine Cook et Forster avaient fait une peinture si avantageuse, fussent dégradés par un aussi horrible vice ; mais il ne fut pas difficile de convaincre les plus incrédules. J'avais apporté l'os déjà rongé, que notre chirurgien major reconnut pour celui d'un enfant ; je le présentai aux deux habitants que nous avions à bord ; sur-le-champ l'un de ces anthropophages le saisit avec avidité et arracha avec ses dents les ligaments et les cartilages qui y tenaient encore ; je le passai ensuite à son camarade, qui y trouva aussi quelque chose à ronger. »

Les naturels qui étaient venus à bord avaient volé tant d'objets et avec une telle impudence, qu'on avait été obligé de les chasser. Le lendemain, à peine les Français étaient-ils descendus à terre, qu'ils trouvèrent les sauvages prenant leur repas.

Ceux-ci leur offrirent aussitôt à manger de la chair grillée tout récemment, qu'on reconnut être de la chair humaine.

Quelques-uns s'approchèrent même des Français et « leur tâtèrent à plusieurs reprises les parties les plus musculeuses des bras et des jambes en prononçant le mo *karapek* d'un air d'admiration et même de désir, ce qui n'était pas trop rassurant pour nous. »

Plusieurs officiers furent assaillis et volés avec la plus grande effronterie. Les intentions des naturels n'étaient

pas douteuses; bientôt, même, ils cherchèrent à s'emparer des haches de plusieurs matelots descendus à terre pour faire du bois, et il fallut tirer sur eux pour s'en débarrasser.

Ces hostilités se renouvelèrent à plusieurs reprises et se terminèrent toujours par la fuite des naturels, qui eurent plusieurs hommes tués ou blessés. Le peu de succès de ces tentatives ne les empêcha pas de les recommencer toutes les fois qu'ils crurent trouver l'occasion favorable.

La Billardière fut témoin d'un fait, plusieurs fois observé depuis, mais qui avait longtemps paru invraisemblable. Il vit ces indigènes manger de la stéatite. Cette terre « sert à amortir le sentiment de la faim en remplissant leur estomac et en soutenant ainsi les viscères attachés au diaphragme, et, quoique cette substance ne fournisse aucun aliment nourricier, elle est cependant très utile à ces peuples, qui doivent être fort souvent exposés à de longues privations d'aliments, parce qu'ils s'adonnent très peu à la culture de leurs terres, d'ailleurs très stériles... On ne se serait jamais imaginé que des anthropophages eussent recours à un pareil expédient, lorsqu'ils sont pressés par la faim. »

Les navigateurs n'avaient pu recueillir pendant leur séjour à la Nouvelle-Calédonie aucun renseignement sur La Pérouse. Cependant, une tradition, que M. Jules Garnier a recueillie, veut que, quelque temps après le passage de Cook, deux grands navires se soient ap-

prochés de l'extrémité septentrionale de l'île des Pins, et y aient envoyé des embarcations.

« Le premier moment d'effroi passé, dit M. Jules Garnier, dans une communication insérée au *Bulletin de la Société de géographie* de novembre 1869, les indigènes s'approchèrent de ces étrangers et fraternisèrent avec eux; ils furent d'abord émerveillés de toutes leurs richesses; la cupidité les poussa ensuite à s'opposer par la force au départ de nos marins; mais ceux-ci, par une fusillade, qui jeta plusieurs indigènes à terre, calmèrent leur ardeur. Peu satisfaits de cette sauvage réception, les deux vaisseaux s'éloignèrent dans la direction de la grande terre, après avoir tiré un coup de canon, que les habitants crurent être un coup de tonnerre. »

Il est fort étonnant que d'Entrecasteaux, qui fut en rapport avec les indigènes de l'île des Pins, n'ait pas entendu parler de ces événements. Cette île n'est pas très étendue, sa population n'a jamais été nombreuse. Il faut donc que les indigènes aient tenu à garder secrets leurs rapports avec La Pérouse.

Si, dans sa navigation au long du récif madréporique qui défend des assauts de l'Océan la côte occidentale de la Nouvelle-Calédonie, d'Entrecasteaux avait su découvrir une des nombreuses coupures qui s'y rencontrent, il aurait pu, là encore, trouver quelque trace du passage de La Pérouse, navigateur soigneux et hardi, émule de Cook, qui dut débarquer sur plusieurs points de ce littoral. Un baleinier, dont le rapport est cité par Rienzi, affirmait avoir vu entre les mains des Néo-Calé-

doniens des médailles et une croix de Saint-Louis provenant de l'expédition française.

M. Jules Garnier, pendant un voyage de Nouméa à Canala, a vu, au mois de mars 1865, entre les mains d'un des indigènes de son escorte, « une vieille épée rouillée, effilée comme l'étaient celles du siècle dernier, et portant sur la garde des fleurs de lis. » Tout ce qu'on put tirer de son propriétaire, c'est qu'il la possédait depuis très longtemps.

Il n'y a pas apparence qu'un membre quelconque de l'expédition ait fait cadeau d'une épée à ces sauvages, encore moins d'une croix de Saint-Louis. Quelque officier aura sans doute été tué dans une rixe, et c'est ainsi que ces objets seront parvenus entre les mains des naturels. Cette hypothèse a l'avantage d'être d'accord avec l'explication, donnée par M. Garnier, des contradictions flagrantes qu'on rencontre dans la peinture du caractère du peuple de Balade par Cook et d'Entrecasteaux. Pour le premier, ces indigènes ont toutes les qualités : bons, francs, paisibles; pour le second, tous les défauts : voleurs, traîtres, anthropophages.

Quelques faits extraordinaires, suivant M. Garnier, n'auraient-ils pas modifié, entre ces deux visites, la manière d'agir de ces naturels? Une rixe n'aurait-elle pas eu lieu? Les Européens n'auraient-ils pas été forcés de faire usage de leurs armes? N'auraient-ils pas détruit des plantations, brûlé des cases? Ne faudrait-il pas attribuer à quelque événement de ce genre l'accueil hostile qui fut fait à d'Entrecasteaux?

La Billardière, racontant une excursion qu'il fit aux montagnes dont est formée la chaîne de partage des eaux à l'extrémité septentrionale de la Nouvelle-Calédonie, et d'où l'on aperçoit la mer des deux côtés, dit :

« Nous n'étions plus suivis que par trois naturels, *qui sans doute nous avaient vus un an auparavant* longer la côte occidentale de leur île, car, avant de nous quitter, ils nous parlèrent de deux vaisseaux qu'ils avaient aperçus de ce côté. »

La Billardière eut le tort de ne pas les presser de questions à ce sujet. Étaient-ce les navires de La Pérouse ou ceux de d'Entrecasteaux qu'avaient aperçus ces sauvages? Était-ce bien « un an auparavant? »

On voit, d'après les détails que nous donnons ici, combien il est regrettable que d'Entrecasteaux n'ait pas poussé ses recherches avec plus de zèle. Il eût sans doute retrouvé les traces de ses compatriotes. Nous allons voir, tout à l'heure, qu'avec un peu plus de chance, il les aurait retrouvés, sinon tous, du moins en partie, vivants.

Pendant cette relâche, le capitaine Huon de Kermadec avait succombé aux atteintes d'une fièvre étique qui le dévorait depuis plusieurs mois. Il fut remplacé dans le commandement de l'*Espérance* par M. d'Hesmivy d'Auribeau.

Parti de la Nouvelle-Calédonie le 21 floréal, d'Entrecasteaux reconnut successivement les îles de Moulin, Huon, et l'île Santa-Cruz de Mendana, séparée de l'île

de la Nouvelle-Jersey par un canal où furent attaqués les bâtiments français.

Dans le sud-est paraissait une île que d'Entrecasteaux nomma île de la Recherche, et qu'il aurait pu appeler de la Découverte, s'il avait songé à s'en approcher. C'était Vanikoro, îlot entouré de récifs madréporiques sur lesquels les bâtiments de La Pérouse avaient fait naufrage, et que, suivant toute vraisemblance, habitaient encore à cette époque une partie des malheureux navigateurs. Fatalité inconcevable! arriver aussi près du but et passer à côté! Mais le voile qui cachait le sort des compagnons de La Pérouse ne devait être déchiré que bien longtemps après.

Après avoir reconnu en détail l'extrémité méridionale de Santa-Cruz, sans pouvoir recueillir le moindre renseignement sur l'objet de ses recherches, d'Entrecasteaux se dirigea vers la terre des Arsacides de Surville, dont il reconnut l'extrémité méridionale; puis, il gagna les côtes de la Louisiade, que La Pérouse avait annoncé vouloir visiter en quittant les Salomon, et releva, le 7 prairial, le cap de la Délivrance. Ce cap n'appartient pas à la Nouvelle-Guinée, comme se l'était figuré Bougainville; il forme l'extrémité d'une île, qui fut appelée Rossel, du nom d'un des officiers qui devait être le principal historien de l'expédition.

Après avoir navigué le long d'une suite d'îles basses et rocheuses, de bas-fonds, qui reçurent les noms des principaux officiers, les deux frégates atteignirent les côtes de la Nouvelle-Guinée, à la hauteur du cap du

Roi-Guillaume; puis, elles gouvernèrent, afin de donner dans le détroit de Dampier. On longea ensuite la côte septentrionale de la Nouvelle-Bretagne, au nord de laquelle on découvrit plusieurs petites îles très montueuses, inconnues jusqu'alors. Le 17 juillet, on était en vue d'une petite île, voisine de celle des Anachorètes.

D'Entrecasteaux, attaqué depuis longtemps de la dysenterie et du scorbut, était alors à toute extrémité. Cédant aux instances de ses officiers, il se détermina à se séparer de l'*Espérance* pour gagner plus rapidement Waigiou. Le lendemain, 20 juillet, il s'éteignait à la suite de longues et douloureuses souffrances.

Après une relâche à Waigiou et à Bourou, dont le résident combla les Français de bons procédés, et où quelques habitants avaient conservé le souvenir de Bougainville, l'expédition, d'abord sous le commandement de d'Auribeau, qui tomba bientôt malade, puis sous celui de Rossel, franchit le détroit de Bouton, celui de Saleyer, et arriva le 19 octobre devant Sourabaya.

De graves nouvelles y surprirent les membres de l'expédition. Louis XVI avait été décapité, la France était en guerre avec la Hollande et toutes les puissances de l'Europe. Bien que la *Recherche* et l'*Espérance* eussent besoin de nombreuses réparations et que la santé de leurs équipages exigeât un long repos, d'Auribeau se préparait à gagner l'île de France, lorsqu'il fut retenu par le gouverneur hollandais. La mésintelligence qui éclata bientôt entre les membres de l'expédition, dont les opinions politiques étaient très différentes, fit craindre au

gouverneur que des troubles ne vinssent à éclater dans sa colonie, et il voulut soumettre ses « prisonniers » à des conditions très humiliantes, par lesquelles il fallut cependant passer. L'irritation et la haine éclatèrent, lorsque d'Auribeau crut à propos d'arborer le pavillon blanc. Mais la plupart des officiers et des savants, parmi lesquels La Billardière, s'y refusèrent obstinément, et, arrêtés par les autorités hollandaises, ils furent répartis dans les différents ports de la colonie.

A la mort de d'Auribeau, arrivée le 21 août 1794, Rossel devint le chef de l'expédition. Il se chargea de faire parvenir, en France, les documents de tout genre qui avaient été recueillis pendant la campagne; mais, fait prisonnier par une frégate anglaise, il fut dépouillé au mépris du droit des gens, et, lorsque la France rentra en possession des objets d'histoire naturelle qui lui avaient été volés (l'expression n'est pas trop forte quand on se rappelle les instructions données par le gouvernement français au sujet de l'expédition du capitaine Cook), ils étaient en si mauvais état, qu'on ne put en tirer tout le fruit qu'on en attendait.

Ainsi finit cette campagne malheureuse. Si son but principal avait été complètement manqué, elle avait du moins opéré quelques découvertes géographiques, complété ou rectifié celles qui étaient dues à d'autres navigateurs, et elle rapportait une ample moisson de faits, d'observations, de découvertes dans les sciences naturelles, dues en grande partie au dévouement du naturaliste La Billardière.

III

Voyage du capitaine Marchand. — Les Marquises. — Découverte de Nouka-Hiva. — Mœurs et coutumes des habitants. — Les îles de la Révolution. — La côte d'Amérique et le port de Tchikitané. — Le canal de Cox. — Relâche aux îles Sandwich. — Macao. — Déception. — Retour en France. — Découvertes de Bass et de Flinders sur les côtes de l'Australie. — Expédition du capitaine Baudin. — La terre de d'Endracht et la terre de Witt. — Relâche à Timor. — Reconnaissance de la terre de Van-Diemen. — Séparation du *Géographe* et du *Naturaliste*. — Séjour à Port-Jackson. — Les convicts. — Les richesses pastorales de la Nouvelle-Galles du Sud. — Rentrée en France du *Naturaliste*. — Croisières du *Géographe* et du *Casuarina* aux terres de Nuyts, d'Edels, d'Endracht, de Witt. — Second séjour à Timor. — Retour en France.

Un capitaine de la marine marchande, nommé Étienne Marchand, revenait du Bengale en 1788, lorsqu'il rencontra, sur la rade de l'île Sainte-Hélène, le capitaine anglais Portlock. La conversation tomba naturellement sur le commerce, sur les objets d'échange, sur les articles dont la vente procurait les plus grands bénéfices. En homme avisé, Marchand laissa parler son interlocuteur et ne lui répondit que le peu de mots nécessaires pour alimenter la conversation. Il tira de Portlock cette information intéressante, que les fourrures, et particulièrement les peaux de loutre, étaient à vil prix sur la côte occidentale de l'Amérique du Nord et atteignaient en Chine des prix fabuleux; en même temps, on pouvait se procurer facilement dans le Céleste Empire une cargaison pour l'Europe.

De retour en France, Marchand fit part à ses armateurs, MM. Baux, de Marseille, du renseignement pré-

cieux qu'il avait recueilli, et ceux-ci résolurent d'en profiter aussitôt. La navigation dans les mers du Pacifique exigeait un bâtiment d'une force exceptionnelle, pourvu de qualités spéciales. MM. Baux firent donc construire un navire de trois cents tonneaux, chevillé et doublé en cuivre, et le pourvurent de tout ce qui était nécessaire pour le défendre en cas d'attaque, le réparer en cas d'accident, faciliter les opérations commerciales et entretenir la santé des équipages pendant cette campagne, qui devait durer trois ou quatre ans.

Au capitaine Marchand, commandant le *Solide*, furent adjoints deux capitaines, MM. Masse et Prosper Chanal, trois lieutenants, deux chirurgiens et trois volontaires. C'était, avec les trente-neuf matelots, un équipage de cinquante personnes.

Quatre canons, deux obusiers, quatre pierriers, avec les munitions et les armes nécessaires, complétaient l'armement.

Bien qu'on ne dût arriver dans les mers du cap Horn qu'au commencement de l'hiver, le *Solide* partit de Marseille le 14 décembre 1790. Après une courte relâche à la Praya, aux îles du Cap-Vert, Marchand se dirigea vers la terre des États, qu'il reconnut le 1er avril 1791, doubla la terre de Feu et pénétra dans le grand Océan. L'intention du capitaine Marchand était de se rendre sans relâche à là côte nord-ouest d'Amérique; mais, à partir du commencement de mai, l'eau s'était tellement corrompue dans ses futailles, qu'il fallut songer à la renouveler.

Le capitaine Marchand se décida pour las Marquesas de Mendoça, îles situées sur le parallèle de dix degrés sud et vers le 141e méridien à l'occident de Paris.

« La situation de ces îles, dit Fleurieu, qui a publié la très intéressante relation de ce voyage, convenait d'autant mieux, que, dans la vue d'éviter les calmes dans lesquels on tombe souvent en dirigeant sa route trop à l'est, il s'était proposé de couper la ligne à 142 degrés de longitude occidentale. »

Découvert en 1595 par Mendoça, cet archipel avait été visité par Cook en 1774.

Le 12 juin, on releva l'île de la Magdalena, la plus méridionale du groupe. Les calculs de Marchand et du capitaine Chanal avaient été faits avec une telle précision, que le *Solide* mouillait aux îles Mendoça « après une traversée de soixante-treize jours, depuis la vue du cap San-Juan de la terre des États, sans prendre connaissance d'aucune autre terre et seulement en tirant de l'emploi constant des observations astronomiques toute la sûreté de sa navigation, au milieu d'une mer où les courants agissent dans des directions et avec des effets qui déconcertent et rendent inutiles tous les moyens, tous les calculs, toutes les méthodes ordinaires du pilotage. »

Marchand se dirigea vers San-Pedro, qui lui restait à l'ouest.

Bientôt il aperçut la Dominica, Santa-Cristina et l'île Hood, la plus septentrionale du groupe, et il mouilla à la baie de la Madre-de-Dios, où les naturels lui firent

un accueil des plus enthousiastes aux cris mille fois répétés de « tayo! tayo! »

L'impossibilité de se procurer le nombre de cochons dont il avait besoin détermina le capitaine Marchand à visiter plusieurs autres baies de l'île Santa-Christina, qu'il trouva plus peuplées, plus fertiles et plus pittoresques que celle de la Madre-de-Dios.

Les Anglais étaient demeurés trop peu de temps aux Marquises pour avoir pu réunir des observations exactes et détaillées sur le pays et les hommes qui l'habitent. Nous emprunterons donc quelques traits à la description d'Étienne Marchand.

Les habitants sont grands, forts et extrêmement agiles; la couleur de leur peau est d'un brun clair, mais il en est beaucoup qui diffèrent à peine des Européens de la classe du peuple. Ils n'ont d'autre vêtement que le tatouage, le climat n'en exigeant aucun. Ces dessins sont distribués avec la plus grande régularité; ceux d'un bras ou d'une jambe correspondant exactement à ceux de l'autre, et cette bigarrure, en raison de sa symétrie, ne fait pas un mauvais effet. La coiffure varie avec les individus, et la mode règne aussi bien en souveraine aux Marquises que dans tout autre pays. Les uns portent des colliers de graines rouges, d'autres une sorte de hausse-col, composé de petits morceaux d'un bois léger. Bien que tous, hommes et femmes, aient les oreilles percées, on ne les voit pas d'habitude y suspendre des pendants. Cependant, « on a vu une jeune Mendoçaine se pavaner en portant, en manière de hausse-

col, le plat à barbe de fer-blanc rouillé qu'elle avait dérobé au frater du *Solide*, et un homme porter effrontément la baguette du fusil du capitaine Marchand enfilée dans le trou de son oreille et pendant à son côté. »

Cook affirme qu'ils connaissent le « kava » des Taïtiens. Ce qu'on peut affirmer, c'est qu'ils donnaient le nom de la plante de poivre à l'eau-de-vie qu'on leur fit boire à bord du *Solide*. Il faut croire qu'ils ne font pas abus de cette liqueur, car jamais on n'en vit un seul en état d'ivresse.

Les Anglais ne parlent point d'un acte de civilité pratiqué par les habitants de la Madre-de-Dios, dont le capitaine Chanal a cru devoir faire une mention particulière ; il consiste à offrir à son ami le morceau qu'on a mâché afin qu'il n'ait plus que la peine de l'avaler. On juge bien que, si sensibles que fussent les Français à cette marque distinguée de bienveillance et d'amitié des naturels, ils étaient trop discrets pour abuser à ce point de leur complaisance.

Une autre observation très curieuse qu'on doit à Marchand, c'est que leurs cases, établies sur des plates-formes de pierre, et les échasses dont ils se servent, indiquent que Santa-Christina est exposée à des inondations. On a pu voir une de ces échasses, très bien travaillée et sculptée, à l'exposition du Trocadéro, et l'on doit à M. Hamy, dont la compétence pour tout ce qui touche aux choses de l'Océanie est bien connue, une très intéressante dissertation sur ce curieux objet.

« La principale occupation des naturels de Santa-

Christina, après la pêche, la fabrication accidentelle de leurs armes, de leurs pirogues et des ustensiles à l'usage de l'habitation, est de chanter, de danser, de s'amuser. L'expression vulgaire de « tuer le temps » semble avoir été créée pour rendre sensible la nullité des actions qui partagent le cercle de leur vie. »

Pendant les premiers jours de sa relâche dans la baie de la Madre-de-Dios, Marchand avait fait une remarque qui le conduisit à la découverte d'un groupe d'îles, dont les anciens navigateurs et Cook lui-même n'avaient pas eu connaissance. Au coucher du soleil, par un temps des plus clairs, il avait observé à l'horizon une tache fixe qui présentait l'apparence d'un pic élevé, et, cette observation, il avait pu la renouveler plusieurs jours. On ne pouvait douter que ce ne fût une terre, et, comme les cartes n'en indiquaient aucune dans cette direction, ce ne pouvait être qu'une île inconnue.

En quittant Santa-Christina le 20 juin, Marchand résolut de s'en assurer. Il eut la satisfaction de découvrir dans le nord-ouest, par sept degrés de latitude sud, un groupe de petites îles dont la plus importante reçut son nom. Les habitants appartenaient évidemment à la race qui a peuplé les Marquises. Bientôt après on découvrait plusieurs autres îles, telles que l'île Baux, qui n'est autre que Nouka-Hiva, les Deux-Frères, les îles Masse et Chanal, et l'on désigna cet archipel, qui a été réuni par les géographes aux Marquises, sous le nom d'îles de la Révolution.

La route, dès qu'on eut quitté ces parages, fut dirigée

vers la côte d'Amérique. La saison était trop avancée pour qu'on s'élevât jusqu'au soixantième parallèle dans le « Williams' Sound » et la « Cooks' River ». Marchand résolut donc de gagner le cap del Engaño et de faire la traite dans la baie Norfolk de Dixon, qui n'est autre que la baie de la Guadaloupe des Espagnols.

Le 7 août, on eut connaissance de la terre et du cap del Engaño, et, après cinq jours de calme, l'ancre tomba dans la baie de Guadalupe. Jusqu'alors aucun homme à bord n'avait été attaqué du scorbut, et, après deux cent quarante-deux jours de navigation, dont dix seulement pour les relâches à la Praya et à la Madre-de-Dios, après cinq mille huit cents lieues de parcours, c'était un résultat magnifique, uniquement dû aux armateurs, qui n'avaient rien négligé pour la santé de leur équipage, et aux capitaines, qui avaient su faire exécuter toutes les mesures que leur commandait l'expérience.

Le capitaine Marchand, pendant son séjour dans cette baie, dont l'appellation indigène était Tchinkitané, acheta un grand nombre de peaux de loutre, dont une centaine de première qualité.

Les naturels, petits, au corps ramassé quoique assez bien proportionné, au visage rond et aplati, sont assez disgracieux. Des yeux petits, enfoncés et chassieux, ainsi que des pommettes saillantes, ne contribuent pas à les embellir. Quant à la couleur de leur peau, il est assez difficile de la démêler sous l'épaisse couche de crasse et le mélange de substances noires et rouges qui la recouvrent. Leur chevelure, dure, épaisse, hirsute, couverte

d'ocre, de duvet d'oiseaux et de toutes les ordures que la négligence et le temps y ont accumulées, contribue encore à rendre leur aspect hideux.

Moins noires que les hommes, les femmes sont encore plus laides; leur taille épaisse, courte, leurs pieds tournés en dedans, leur saleté inouïe en font des êtres repoussants.

La coquetterie, qui est innée chez la femme, les a déterminées, pour ajouter à leur beauté naturelle, à employer un ornement labial aussi bizarre qu'incommode, dont nous avons déjà dit quelques mots, à propos du séjour de Cook dans les mêmes parages.

« On pratique, à environ six lignes au-dessous de la lèvre inférieure, par le moyen d'une incision, une fente longitudinale parallèle à la bouche ; on y insère, dans le principe, une brochette de fer ou de bois et l'on augmente graduellement, et de temps à autre, le volume de ce corps étranger, en suivant le progrès de l'âge. On parvient enfin à y introduire une pièce de bois proprement travaillée, dont la forme et la grandeur sont à peu près celles du cuilleron d'une cuiller à bouche. L'effet de cet ornement est de rabattre, par le poids de sa partie saillante, la lèvre inférieure sur le menton, de développer les charmes d'une grande bouche béante, qui prend la forme de celle d'un four, et de mettre à découvert une rangée de dents jaunes et sales. Comme ce cuilleron s'ôte et se replace à volonté, lorsqu'il est supprimé, la fente transversale de la lèvre présente une seconde bouche, qui, par son ouverture, ne le cède point

à la bouche naturelle, et, chez quelques femmes, elle a plus de trois pouces de longueur. »

Le *Solide* quitta la baie de Tchinkitané le 21 août, et se dirigea dans le sud-est pour reconnaître les îles de la Reine-Charlotte, vues, en 1786, par La Pérouse. Elles s'étendent sur une longueur d'à peu près soixante-dix lieues. Le 23, Étienne Marchand aperçut la baie des Manteaux (Cloak-Bay de Dixon), dont la reconnaissance fut faite avec le plus grand soin par le capitaine Chanal.

Le lendemain, les chaloupes entrèrent dans le canal de Cox et traitèrent de l'achat de quelques pelleteries avec les Indiens. L'étonnement des navigateurs fut grand à la vue de deux immenses tableaux, peints très anciennement, et de sculptures gigantesques, qui, pour n'avoir que les plus lointains rapports avec les chefs-d'œuvre de la Grèce, n'en témoignaient pas moins de goûts artistes qu'on était loin d'attendre de ces populations misérables.

Les terres qui forment la baie et le détroit de Cox sont basses et couvertes de sapins. Le sol, composé de débris de plantes et de rochers, ne paraît pas avoir grande profondeur, et les productions sont les mêmes qu'à Tchinkitané.

Le nombre des habitants peut être évalué à quatre cents. Leur taille ne diffère pas sensiblement de celle des Européens. Ils sont moins hideux que les Tchinkitanéens.

Comme cette relâche dans la Cloak-Bay ne produisait pas le nombre de fourrures sur lequel Marchand avait

compté, il expédia, sous le commandement du capitaine Chanal, une embarcation qui visita les îles situées au sud. Cette reconnaissance eut pour but de relever la plupart de ces îles qui n'avaient pas encore été visitées. Seul le vaisseau de Dixon avait parcouru ces parages, mais personne de son équipage n'était descendu à terre. Il ne faut donc pas s'étonner si beaucoup de ses assertions furent démenties ou rectifiées par cet examen plus approfondi.

Après avoir vu l'entrée de Nootka, on se rendit à celle de Berkley; mais, au moment où le *Solide* allait y pénétrer, apparut un trois-mâts qui, par la route qu'il tenait, annonçait devoir visiter le littoral au sud, ce que se promettait de faire le capitaine Marchand. Cette découverte engagea le navigateur français à gagner aussitôt les côtes de la Chine, afin de s'y défaire de sa cargaison, avant que le vaisseau qu'il venait d'apercevoir eût eu le temps de s'y rendre et lui faire concurrence.

La meilleure route à suivre était celle des îles Sandwich, et, le 5 octobre, les Français purent apercevoir les sommets des Mauna-Loa et Mauna-Koa entièrement libres de neige, — ce qui est en contradiction formelle avec l'assertion du capitaine King.

Dès que l'île O-Whyhee eut été reconnue, Marchand prit le sage parti de faire tous ses achats sous voiles. Il tira de cette île des cochons, des volailles, des cocos, des bananes et d'autres fruits, parmi lesquels on fut heureux de reconnaître des citrouilles et des melons

d'eau, provenant sans doute des graines semées par le capitaine Cook.

Quatre jours furent consacrés à l'acquisition de ces rafraîchissements; puis on suivit la route de la Chine en prenant connaissance de Tinian, l'une des Mariannes.

On se rappelle combien était enchanteur le tableau tracé de cette île par le commodore Anson. Byron, avons-nous dit, avait été tout étonné de lui trouver un aspect tout différent. C'est qu'une cinquantaine d'années auparavant, Tinian était florissante et comptait trente mille habitants. Mais une maladie épidémique, apportée par les conquérants espagnols, avait décimé la population, dont les misérables restes furent bientôt arrachés à cette terre pour être transportés à Guaham.

Marchand ne débarqua pas à Tinian, dont la nature sauvage avait repris possession, au dire de tous les voyageurs qui y avaient relâché depuis Byron, et il manœuvra pour prendre connaissance de la pointe méridionale de Formose.

A Macao, qu'il avait atteinte le 28 novembre, Marchand apprit des nouvelles qui le déconcertèrent. Le gouvernement chinois venait de prohiber, sous les peines les plus sévères, toute introduction de fourrures dans les ports du midi de l'empire. Était-ce une clause ignorée de quelque traité secret conclu avec la Russie? Cette défense était-elle due à l'avarice et à la cupidité de quelques mandarins? On ne sait; mais ce qui est certain, c'est qu'il était absolument impossible de l'enfreindre.

Marchand écrivit aux représentants de la maison Baux, à Canton. La même prohibition existait dans cette ville, et il ne fallait pas songer à remonter à Whampoa, où le navire serait taxé à des droits dont le total ne s'élèverait pas à moins de six mille piastres.

Étienne Marchand n'avait plus qu'à gagner l'île de France et, de là, Marseille, son port d'armement. C'est ce qu'il fit. Nous n'avons aucune raison pour nous arrêter sur ce voyage de retour, qui ne présenta que les incidents ordinaires à toutes les traversées de ce genre.

Quels étaient les résultats scientifiques du voyage? Peu considérables au point de vue géographique, ils se décomposaient de la manière suivante : Découverte de la partie des îles Marquises qui avait échappé à Cook et à ses prédécesseurs, reconnaissance plus approfondie du pays, des mœurs et des usages des habitants de Santa-Christina dans le même archipel, des baies Tchinkitané et des Manteaux, de l'archipel de la Reine-Charlotte à la côte d'Amérique. C'eût été bien peu pour une expédition officielle, c'était beaucoup pour un navire armé par de simples particuliers. En même temps, les capitaines Marchand, Chanal et Masse avaient si bien su mettre à profit les nouvelles méthodes, ils avaient étudié avec tant de fruit les relations de leurs devanciers, qu'ils étaient parvenus à donner à leur route une précision que bien peu de navigateurs avaient pu atteindre. A leur tour, ils allaient contribuer à l'instruction de leurs successeurs par l'exactitude de leurs cartes et de leurs relevés.

Les circonstances ne devaient pas être aussi favorables, il s'en faut, pour la publication du récit d'une expédition scientifique que le gouvernement français allait envoyer, quelques années plus tard, dans le but de reconnaître les côtes de l'Australie. Bien que les résultats de la campagne du capitaine Nicolas Baudin aient été des plus abondants, il semble que, jusqu'à ce jour, le mauvais sort se soit attaché à cette expédition, et que tous les dictionnaires biographiques et les relations de voyage se soient donné le mot pour en parler aussi peu que possible.

Depuis le jour où Tasman avait reconnu la côte occidentale de la Nouvelle-Hollande, bien des progrès avaient été accomplis pour la connaissance de cet immense continent mystérieux. Cook avait relevé la côte orientale tout entière, signalé le détroit de l'Endeavour et chaudement recommandé à son gouvernement les avantages qu'on pourrait tirer d'un établissement à la baie Botanique. En 1788, Phillip avait jeté, avec ses convicts, les premiers fondements de Port-Jackson et de la puissance anglaise dans cette cinquième partie du monde.

En 1795 et 1796, le midshipman Flinders et le chirurgien Bass, avec une chétive embarcation, le *Tom-Pouce*, avaient exploré sur une longueur de vingt milles la rivière Georges et reconnu en détail une longue suite de côtes. En 1797, Bass avait signalé l'existence d'un port spacieux, qu'il avait nommé Western, à cause de sa situation.

« Ses provisions étaient alors épuisées, dit Desborough Cooley, et, malgré son désir ardent de faire un relèvement exact et détaillé de sa nouvelle découverte, il se vit obligé de revenir sur ses pas. Il n'avait emporté des provisions que pour six semaines, et cependant, à l'aide du poisson et des oiseaux de mer qu'il rencontra en abondance, il réussit à faire durer son voyage cinq semaines de plus, bien qu'il ramenât à son bord deux convicts qu'il avait retrouvés. Ce voyage de six cents milles, dans une barque non pontée, est un des plus remarquables que l'on connaisse. Il ne fut point entrepris sous l'empire d'une nécessité rigoureuse, mais avec l'intention décidée d'explorer des rivages inconnus et dangereux. »

Accompagné de Flinders, Bass avait, en 1798, découvert le détroit qui porte aujourd'hui son nom et sépare la Tasmanie de la Nouvelle-Hollande, et avait accompli sur un schooner de vingt-cinq tonneaux le périple de la terre de Van-Diemen. Les renseignements que rapportaient ces hardis explorateurs sur les rivières, les ports de ce pays, étaient des plus importants pour sa colonisation future. Aussi Bass et Flinders furent-ils reçus avec enthousiasme à Port-Jackson. De retour en Angleterre, Flinders y avait reçu, avec le brevet de lieutenant de vaisseau, le commandement de l'*Investigator*, spécialement armé pour un voyage de découvertes sur les rivages de l'Australie. Les côtes méridionale et nord-ouest, le golfe de Carpentarie et le détroit de Torrès, telles devaient être les étapes de cette campagne.

L'attention publique en France était depuis quelque temps attirée sur la Nouvelle-Hollande par les récits de Cook et de d'Entrecasteaux. Pays singulier, aux productions animales étranges, tantôt couvert de forêts d'eucalyptus gigantesques, tantôt dénudé, ne nourrissant qu'un maigre spinifex, ce continent devait longtemps encore se dérober à nos regards curieux et opposer aux explorateurs des obstacles presque infranchissables.

Ce fut l'Institut qui se fit le porte-voix de l'opinion publique, en réclamant du gouvernement une expédition aux terres australes. Sur sa présentation, vingt-quatre savants furent désignés pour prendre part au voyage.

« Jamais un développement aussi considérable n'avait été donné à cette partie de la composition des voyages de découvertes, jamais des moyens aussi grands de succès n'avaient été préparés. Astronomes, géographes, minéralogistes, botanistes, zoologistes, dessinateurs, jardiniers, tous s'y trouvaient en nombre double, triple ou même quintuple. »

On remarquait dans cet état-major scientifique Leschenaut de Latour, François Péron et Bory de Saint-Vincent. Les officiers et les matelots avaient été triés sur le volet. Au nombre des premiers, nous devons citer François-André Baudin, Peureux de Mélay, Hyacinthe de Bougainville, Charles Baudin, Emmanuel Hamelin, Pierre Milius, Mangin, Duval d'Ailly, Henri de Freycinet, qui tous parvinrent au grade de contre-amiral ou d'amiral, Le Bas Sainte-Croix, Pierre-Guillaume Gicquel,

Jacques-Philippe Montgéry, Jacques de Saint-Cricq, Louis de Freycinet, futurs capitaines de vaisseau.

« Ce que la composition de ce voyage et son objet promettaient de résultats avantageux, dit la relation, le plan de ses opérations paraissait devoir le garantir. Tout ce que l'expérience des autres navigateurs avait appris, jusqu'à ce jour, sur les parages que nous devions parcourir, tout ce que la théorie et le raisonnement pouvaient en déduire et y ajouter, avait servi de base à cet important travail. Les vents irréguliers, les moussons, les courants avaient été calculés d'une manière tellement exacte, que la source principale des contrariétés que nous éprouvâmes, dans la suite, fut de nous être écartés plusieurs fois de ces précieuses instructions. »

Après avoir équipé à l'île de France un troisième navire d'un faible tirant d'eau, les navigateurs devaient reconnaître toute la terre de Diemen, les détroits de d'Entrecasteaux, de Bass et de Banks, puis, après avoir fixé la situation des îles Hunter, s'enfoncer derrière les îles Saint-Pierre et Saint-François, visiter la portion du continent masquée par elles et y chercher le détroit qui, pensait-on, allait rejoindre le golfe de Carpentarie et coupait en deux la Nouvelle-Hollande.

Cette première partie de la campagne terminée, il fallait reconnaître les terres de Leuwin, d'Edels, d'Endracht, remonter la rivière des Cygnes aussi loin que possible, lever la carte de l'île Rottnest et de la côte qui l'avoisine, compléter la reconnaissance de la baie

des Chiens-Marins, fixer certaines positions de la terre de Witt, et, après avoir quitté la côte au cap Nord-Ouest, aller prendre à Timor, dans les Moluques, un repos qu'on aurait bien gagné.

Dès que les équipages seraient remis de leurs fatigues, on devait parcourir la côte de la Nouvelle-Guinée, afin de voir si quelques détroits ne la séparaient pas en plusieurs îles, visiter ensuite le golfe de Carpentarie à fond, reconnaître quelques parties de la terre d'Arnheim, pour gagner enfin l'île de France, d'où l'on reviendrait en Europe.

C'était là un magnifique programme, où l'on reconnaît la main de celui qui avait tracé les instructions de La Pérouse et de d'Entrecasteaux. Les résultats de cette expédition, si elle était conduite avec habileté, devaient être considérables.

Une corvette de trente canons, *le Géographe*, et une grosse gabarre, *le Naturaliste*, avaient été armées au Havre pour cette expédition Rien n'avait été négligé pour que les approvisionnements fussent abondants et de bonne qualité : instruments de physique et d'astronomie construits par les plus habiles fabricants, bibliothèque formée des meilleurs ouvrages sur chaque navire, passeports les plus flatteurs signés par tous les gouvernements de l'Europe, crédits illimités, ouverts sur toutes les places d'Asie et d'Afrique. En un mot, on avait pris toutes les mesures pour assurer le succès de cette importante exploration.

Le 19 octobre 1800, les deux navires sortaient du

Havre aux acclamations d'une foule immense. Le port de Santa-Cruz, à Ténériffe, retint quelque temps les navigateurs, qui ne s'arrêtèrent plus qu'à l'île de France, où furent laissés, le 25 avril 1801, plusieurs officiers trop gravement malades pour continuer la campagne.

Ce début n'était pas encourageant. Le mécontentement ne fit qu'augmenter à la nouvelle qu'on n'aurait plus qu'une demi-livre de pain frais par semaine, que la ration de vin serait remplacée par trois seizièmes de bouteille de mauvais tafia de l'île de France, que le biscuit et les salaisons constitueraient à l'avenir la nourriture habituelle. Ces précautions prématurées allaient être la source des maladies qui devaient éprouver les équipages et du mécontentement d'une partie de l'état-major scientifique.

La durée de la traversée d'Europe à l'île de France, le long séjour dans cette dernière île avaient fait perdre une partie de la saison favorable. Baudin, craignant de se porter vers la terre de Diemen, résolut de commencer son exploration par la côte nord-ouest de la Nouvelle-Hollande. Il ne réfléchissait pas qu'en agissant ainsi, il aurait toujours à descendre vers les régions australes, et que ses progrès en ce sens coïncideraient avec la marche de la saison.

Le 27 mai, fut découverte la côte de la Nouvelle-Hollande. Elle était basse, stérile, sablonneuse. Successivement, on reconnut et l'on nomma la baie du Géographe, le cap du Naturaliste, l'anse Depuch et la pointe Piquet. En ce lieu, les naturalistes descendirent à terre,

où ils firent une assez riche moisson de plantes et de coquillages. Mais, pendant ce temps, la violence de la mer éloignait les deux navires, et vingt-cinq hommes de l'équipage durent passer plusieurs jours à terre, n'ayant pour boire qu'une eau saumâtre, ne pouvant tuer gibier de poil ou de plume, n'ayant pour se nourrir qu'une sorte de perce-pierre, qui fournit une très grande quantité de carbonate de soude et contient un suc très âcre.

On fut obligé d'abandonner une chaloupe que les flots avaient jetée à terre, des fusils, des sabres, des cartouches, des câbles, des palans et une grande quantité d'objets.

« Mais, ce qu'il y eut de plus déplorable dans ce dernier désastre, dit la relation, ce fut la perte de l'un des meilleurs matelots du *Naturaliste,* le nommé Vasse, de la ville de Dieppe. Entraîné trois fois par les vagues au moment où il cherchait à se rembarquer, il disparut au milieu d'elles, sans qu'il fût possible de lui porter aucun secours, ou même de s'assurer de sa mort, tant la violence des flots était grande alors, tant l'obscurité était profonde. »

Ce mauvais temps devait durer. Le vent soufflait par rafales; il tombait continuellement une pluie fine, et une brume épaisse fit bientôt perdre de vue le *Naturaliste*, qu'on ne devait retrouver qu'à Timor.

Aussitôt qu'il eut eu connaissance de l'île Rottnest, où rendez-vous, en cas de séparation, avait été donné au capitaine Hamelin, Baudin, à la surprise générale,

donna l'ordre de faire route pour la baie des Chiens-Marins, à la terre d'Endracht.

Toute cette partie de la Nouvelle-Hollande n'est qu'un prolongement de côtes abaissées, d'un niveau presque uniforme, sablonneuses, stériles, rougeâtres ou grisâtres, sillonnées en différents endroits de ravins superficiels, presque partout taillées à pic, défendues souvent par des récifs inabordables et justifiant tout à fait l'épithète de « côtes de fer » que leur donne l'ingénieur hydrographe Boullanger.

Depuis l'île Dirck-Hatichs, où commence la terre d'Endracht, les îles Doore, Bernier, sur lesquelles on rencontra le kanguro à bandes, la rade de Dampier furent successivement reconnues jusqu'à la baie des Chiens-Marins, qui fut explorée à fond.

Après la terre d'Endracht, qui n'offrait aucune ressource, ce fut la terre de Witt, qui s'étend du cap Nord-Ouest jusqu'à la terre d'Arnheim, comprenant environ dix degrés de latitude sur quinze de longitude, qui fut suivie dans tous ses détails. Les mêmes incidents, les mêmes dangers y éprouvèrent les explorateurs, qui nommèrent successivement les îles Lhermite, Forestier, Dupuch au sol volcanique, les Basses du Géographe, haut-fond qu'on eut beaucoup de peine à éviter, les îles Bedout, Lacépède, les caps Borda et Mollien, les îles Champagny, d'Arcole, Freycinet, Lucas, etc.

« Au milieu de ces îles nombreuses, dit la relation, rien ne sourit à l'imagination ; le sol est nu ; le ciel ardent s'y montre toujours pur et sans nuage ; les flots ne

sont guère agités que par les orages nocturnes : l'homme semble avoir fui ces rivages ingrats; nulle part, du moins, on ne rencontre de traces de son séjour ou de sa présence.

« Le navigateur, effrayé, pour ainsi dire, de cette hideuse solitude, assailli de dangers sans cesse renaissants, s'étonne et détourne ses regards fatigués de ces bords malheureux, et, lorsqu'il vient à penser que ces îles inhospitalières confinent, pour ainsi dire, à celles du grand archipel d'Asie, sur lesquelles la nature se plut à répandre ses trésors et ses bienfaits, il a peine à concevoir comment une stérilité si profonde peut se rencontrer à côté d'une fécondité si grande. »

La reconnaissance de cette côte désolée finit par la découverte de l'archipel Bonaparte, par 13° 15′ de latitude australe et 123° 30′ de longitude du méridien de Paris.

« Les aliments détestables, auxquels nous étions réduits depuis notre départ de l'île de France, avaient fatigué les tempéraments les plus robustes; le scorbut exerçait déjà ses ravages, et plusieurs matelots en étaient grièvement atteints. Notre provision d'eau touchait à sa fin, et nous avions acquis la certitude de l'impossibilité de la renouveler sur ces tristes bords. L'époque du renversement de la mousson approchait, et les ouragans qu'il traîne à sa suite devaient être évités sur ces côtes; enfin, il fallait nous procurer une chaloupe, opérer notre réunion avec le *Naturaliste*.

« Toutes ces considérations déterminèrent le com-

mandant à se diriger vers l'île de Timor, où il mouilla le 22 août, sur la rade de Coupang. »

Nous n'entrerons pas dans le détail de la réception qui fut faite aux navigateurs. Le cœur, sans doute, est toujours réjoui par l'affabilité des manières ; mais, si le souvenir en est toujours précieux pour celui qui en a été l'objet, le récit n'a pas le même charme pour le lecteur désintéressé. Ce qu'il faut savoir, c'est que l'équipage avait le plus grand besoin de repos, et que dix hommes violemment atteints du scorbut avaient été débarqués. Combien d'autres dont les gencives fongueuses et saignantes attestaient le misérable état !

Si le scorbut céda rapidement à l'application des remèdes usités en pareil cas, il fut malheureusement remplacé par la dysenterie, qui, en peu de jours, jeta dix-huit hommes sur les cadres.

Enfin, le 21 septembre, parut le *Naturaliste*. Il avait attendu avec la plus grande patience le *Géographe* dans la baie des Chiens-Marins, rendez-vous que Baudin avait fixé et où il ne s'était pas présenté. Les officiers avaient profité de cette longue relâche pour lever, dans le plus grand détail, le plan de la côte et des îles Rottnest, de la rivière des Cygnes et des Abrolhos.

Sur l'île Dirck-Hatichs, le capitaine Hamelin avait découvert deux inscriptions hollandaises gravées sur des assiettes d'étain. L'une constatait le passage, le 25 octobre 1616, du navire *Eendraght*, d'Amsterdam ; l'autre, le séjour en ce lieu du *Geelwinck*, sous le commandement du capitaine Vlaming, en 1697.

Il résulte des travaux du *Naturaliste* « que la prétendue baie des Chiens-Marins forme un grand enfoncement de cinquante lieues environ de profondeur, à le prendre du cap Cuvier vers le nord jusqu'à l'extrémité du golfe Henri-Freycinet; que toute la côte orientale est exclusivement formée par le continent; que celle de l'ouest se compose de l'îlot de Koks, de l'île Bernier, de l'île de Doore, de l'île Dirck-Hatichs et d'une partie des terres continentales. Le milieu de ce vaste enfoncement est occupé par la presqu'île Péron, à l'est et à l'ouest de laquelle se trouvent les havres Hamelin et Henri-Freycinet. »

Les maladies auxquelles étaient en proie les malheureux navigateurs n'avaient eu pour résultat que d'amener un apaisement momentané entre le commandant Baudin et son état-major. Lui-même avait été atteint d'une fièvre pernicieuse ataxique d'une telle violence, que, pendant plusieurs heures, on le crut mort. Cela ne l'empêcha pas, huit jours après son rétablissement, de faire arrêter un de ses officiers, M. Picquet, enseigne de vaisseau, à qui les états-majors des deux vaisseaux ne cessèrent de donner les témoignages d'estime et d'amitié les plus flatteurs. A sa rentrée en France, M. Picquet fut promu lieutenant de vaisseau. C'est assez dire qu'il n'était pas coupable!

Le capitaine Baudin avait interverti le plan d'opérations que l'Institut lui avait remis. Il devait maintenant faire voile pour la terre de Diemen. Partis de Timor le 13 novembre 1801, les Français aperçurent, deux mois

après, jour pour jour, les côtes australes de cette île. La maladie continuait de sévir avec la même violence, et le nombre de ses victimes était relativement considérable.

Les deux navires donnèrent dans le détroit d'Entrecasteaux, détroit qui avait échappé à Tasman, à Furneaux, à Cook, à Marion, à Hunter et à Bligh, et dont la découverte était le fruit d'une erreur qui aurait pu devenir dangereuse.

Cette relâche avait pour but de renouveler la provision d'eau. Aussi plusieurs embarcations furent-elles aussitôt envoyées à la découverte.

« A neuf heures et demie, dit Péron, nous étions à l'entrée du port des Cygnes. De tous les lieux que j'ai pu voir pendant le cours de notre long voyage, celui-ci m'a paru le plus pittoresque et le plus agréable. Sept plans de montagnes qui s'élèvent comme par degrés vers l'intérieur des terres forment la perspective du fond du port. A droite et à gauche, des collines élevées l'enceignent de toutes parts, et présentent dans leur développement un grand nombre de petits caps arrondis et de petites anses romantiques. Sur tous les points, la végétation la plus active multiplie ses productions ; les rivages sont bordés d'arbres puissants, tellement rapprochés entre eux qu'il est presque impossible de pénétrer dans les forêts qu'ils composent. D'innombrables essaims de perroquets, de cacatoès, revêtus des plus riches couleurs, voltigeaient sur leur sommet, et de charmantes mésanges à collier bleu d'outre-mer folâ-

traient sous leur ombrage. Les flots, dans ce port, étaient extrêmement calmes, et leur surface était à peine agitée par la marche de nombreuses légions de cygnes noirs. »

Tous les détachements envoyés à la recherche d'une aiguade ne furent pas aussi contents de leur entrevue avec les habitants que celui de Péron. Le capitaine Hamelin, accompagné de MM. Leschenaut et Petit, de plusieurs officiers et matelots, avait rencontré quelques naturels, auxquels il avait fait de nombreux présents. Au moment où ils se rembarquaient, les Français furent assaillis d'une grêle de pierres, dont l'une contusionna assez gravement le capitaine Hamelin. Vainement les sauvages brandissaient leurs zagaies et multipliaient les gestes menaçants, pas un seul coup de fusil ne fut tiré contre eux. Rare exemple de modération et d'humanité !

« Les travaux géographiques de l'amiral d'Entrecasteaux, à la terre de Diemen, sont d'une perfection si grande, dit la relation, qu'il serait peut-être impossible de trouver ailleurs rien de supérieur en ce genre, et M. Beautemps-Beaupré, leur auteur principal, s'est acquis par là des droits incontestables à l'estime de ses compatriotes, à la reconnaissance des navigateurs de tous les pays. Partout où les circonstances permirent à cet habile ingénieur de faire des recherches suffisantes, il ne laissa à ses successeurs aucune lacune à remplir. Le canal d'Entrecasteaux, les baies et les ports nombreux qui s'y rattachent, sont surtout dans ce cas.

Malheureusement, il n'en est pas ainsi de la portion de la terre de Diemen qui se trouve dans le nord-est du canal et qui ne fut que très superficiellement visitée par les canots de l'amiral français. »

C'est cette partie de la côte que s'attachèrent surtout à relever les hydrographes, de manière à relier leurs observations à celles de leurs compatriotes et à former un ensemble qui ne laissât rien à désirer. Ces travaux, qui rectifièrent et complétèrent ceux de d'Entrecasteaux, retinrent les navires jusqu'au 5 février. Ils procédèrent alors à la reconnaissance de la côte sud-est de la terre de Diemen. Les détails de cette navigation sont toujours les mêmes. Les incidents ne varient guère et n'offrent d'intérêt qu'au géographe. Aussi, malgré l'importance et le soin de ces relèvements, ne nous y attarderons-nous que lorsque nous pourrons glaner quelque anecdote.

Ce furent ensuite la côte orientale de la Tasmanie, les détroits de Banks et de Bass qu'explorèrent le *Naturaliste* et le *Géographe*.

« Le 6 mars, dans la matinée, nous prolongeâmes à grande distance les îlots Taillefer et l'île Schouten. A midi environ, nous nous trouvions par le travers du cap Forestier, lorsque notre ingénieur géographe, M. Boullanger, partit dans le grand canot commandé par M. Maurouard pour aller relever de plus près tous les détails de la côte. Le bâtiment devait suivre une route parallèle à celle du canot et ne le jamais perdre de vue; mais, à peine M. Boullanger était-il parti depuis un

quart d'heure, que notre commandant, prenant tout à coup et sans aucune espèce de raison apparente, la bordée du large, s'éloigna; bientôt l'embarcation disparut à nos yeux. Ce ne fut qu'à la nuit qu'on revira de bord sur la terre. Une brise violente s'était élevée; à chaque instant elle fraîchissait davantage; nos manœuvres furent indécises, la nuit survint et nous déroba la vue des côtes, le long desquelles nous venions d'abandonner nos malheureux compagnons. »

Les trois jours suivants furent employés, mais vainement, à leur recherche.

Dans les termes si mesurés de la relation, ne semble-t-il pas percer une indignation véritable contre la manière d'agir du commandant Baudin? Quel pouvait être son dessein? En quoi pouvait lui servir l'abandon de ses matelots et de deux de ses officiers? Mystère que n'a pu éclaircir pour nous la lecture assidue de la relation de Péron.

Pénétrer dans les détroits de Banks et de Bass, c'était marcher sur les brisées de ce dernier et de Flinders, qui avaient fait de ces parages leur domaine privilégié et le théâtre de leurs découvertes. Mais, lorsque, le 29 mars 1802, le *Géographe* commença de suivre la côte sud-ouest de la Nouvelle-Hollande, seule la portion qui va du cap Leuwin aux îles Saint-Pierre et Saint-François était connue; c'est-à-dire que l'espace qui s'étend depuis la limite orientale de la terre de Nuyts jusqu'au port Western n'avait pas encore été foulé par un pied européen. On comprendra toute l'importance de cette

navigation, lorsqu'on saura qu'il s'agissait de déterminer si la Nouvelle-Hollande ne formait qu'une seule île, et si de grandes rivières ne venaient pas de ce côté déboucher dans la mer.

L'île Latreille, le cap du Mont-Thabor, le cap Folard, la baie Descartes, le cap Boufflers, la baie d'Estaing, la baie de Rivoli, le cap Monge, furent successivement reconnus et nommés. On venait de faire une pêche miraculeuse de dauphins, lorsqu'une voile fut signalée à l'horizon. Tout d'abord, on crut que c'était le *Naturaliste*, dont on avait été séparé par de violentes rafales dans la nuit du 7 au 8 mars. Comme ce bâtiment courait à contre-bord, il fut bientôt par le travers du *Géographe*. Il arbora les couleurs anglaises. C'était l'*Investigator*, parti d'Europe, depuis huit mois, sous les ordres de Flinders, dans le but de compléter la reconnaissance de la Nouvelle-Hollande. Depuis trois mois, Flinders explorait la côte ; il avait eu autant à souffrir que les Français des ouragans et des tempêtes ; l'une des dernières lui avait fait perdre, dans le détroit de Bass, son canot avec huit hommes et son premier officier.

Le cap Crétet, la presqu'île Fleurieu, longue de vingt milles environ, le golfe Saint-Vincent, ainsi nommé par Flinders, l'île des Kanguros, les îles Altorpe, le golfe Spencer, sur la côte occidentale duquel se trouve le port Lincoln, un des plus beaux et des plus sûrs que possède la Nouvelle-Hollande, les îles Saint-François et Saint-Pierre, furent tour à tour visités par le *Géographe*. Certes, pour compléter cette campagne hydrogra-

phique, il eût été nécessaire de pénétrer, comme le réclamaient les instructions nautiques données au capitaine Baudin, derrière les îles Saint-Pierre et Saint-François; mais les tempêtes s'y opposèrent, et ce devait être la tâche d'une nouvelle campagne.

Le scorbut, d'ailleurs, continuait à faire d'effrayants ravages dans les rangs des explorateurs. Plus de la moitié des matelots étaient incapables de service. Deux des timoniers étaient seuls debout. Comment en aurait-il été autrement, sans vin, sans eau-de-vie, alors qu'on n'avait pour se désaltérer qu'une eau putride et insuffisante, que du biscuit criblé de larves d'insectes, que des salaisons pourries, dont le goût et l'odeur suffisaient à lever le cœur?

D'ailleurs l'hiver commençait pour les régions australes. L'équipage avait le besoin le plus pressant du repos. Le point de relâche le plus voisin était Port-Jackson, la route la plus courte pour y parvenir, le détroit de Bass. Baudin, qui semble n'avoir jamais voulu suivre les sentiers frayés, en jugea autrement et donna l'ordre de doubler l'extrémité méridionale de la terre de Diemen.

Le 20 mai, l'ancre fut jetée dans la baie de l'Aventure. Les malades en état de marcher furent portés à terre, et l'on y fit aisément l'eau nécessaire Mais déjà ces mers orageuses n'étaient plus tenables; une brume épaisse les enveloppait, et l'on n'était averti du voisinage de la côte que par le bruit effrayant des lames énormes qui déferlaient sur les rochers. Le nombre des

malades augmentait. Chaque jour, l'Océan engloutissait quelque nouvelle victime. Le 4 juin, il ne restait plus que six hommes en état de se tenir sur le pont, et jamais la tempête n'avait été plus terrible. Et cependant le *Géographe* parvint encore une fois à échapper au péril!

Le 17 juin, fut signalé un navire qui apprit aux navigateurs que le *Naturaliste*, après avoir attendu sa conserve à Port-Jackson, était parti à sa recherche, que le canot abandonné avait été recueilli par un navire anglais et que son équipage était alors embarqué sur le *Naturaliste*. Le *Géographe* était attendu avec la plus vive impatience à Port-Jackson, où des secours de toute sorte lui avaient été préparés.

Depuis trois jours le *Géographe* était devant Port-Jackson, sans que la faiblesse de ses matelots lui permît d'y entrer, lorsqu'une chaloupe anglaise se détacha du rivage, lui amenant un pilote et les hommes nécessaires aux manœuvres.

« D'une entrée qui n'a pas plus de deux milles en travers, dit la relation, le Port-Jackson s'étend jusqu'à former un bassin spacieux ayant assez d'eau pour les plus grands navires, offrant assez d'espace pour contenir en pleine sûreté tous ceux qu'on voudrait y rassembler : mille vaisseaux de ligne pourraient y manœuvrer aisément, avait dit le commodore Phillip.

« Vers le milieu de ce port magnifique et sur son bord méridional, dans une des anses principales, s'élève la ville de Sydney. Assise sur le revers de deux

coteaux voisins l'un de l'autre, traversée dans sa longueur par un petit ruisseau, cette ville naissante offre un coup d'œil agréable et pittoresque.

« Ce qui frappe tout d'abord les yeux, ce sont les batteries, puis l'hôpital, qui peut contenir deux ou trois cents malades et dont toutes les pièces ont été apportées d'Angleterre par le commodore Phillip. Puis, ce sont de grands magasins au pied desquels les plus gros navires peuvent venir décharger leurs cargaisons. Sur les chantiers étaient en construction des goëlettes et des bricks entièrement construits des bois du pays.

« Consacrée pour ainsi dire par la découverte du détroit qui sépare la Tasmanie de la Nouvelle-Hollande, la chaloupe de M. Bass est conservée dans le port avec une sorte de respect religieux; quelques tabatières faites avec le bois de sa quille sont des reliques dont les possesseurs se montrent aussi fiers que jaloux, et M. le gouverneur ne crut pas pouvoir faire un présent plus honorable à notre commandant, que celui d'un morceau du bois de cette chaloupe enchâssé dans une large bande d'argent, autour de laquelle étaient gravés les principaux détails de la découverte du détroit de Bass. »

Il faut admirer ensuite la prison, pouvant contenir cent cinquante à deux cents prisonniers, les magasins au vin et autres approvisionnements, la place d'armes, sur laquelle donne la maison du gouverneur, les casernes, l'observatoire et l'église, dont les fondements étaient à cette époque à peine sortis de terre.

La métamorphose qui s'était opérée chez les convicts n'était pas moins intéressante à observer.

« La population de la colonie était pour nous un nouveau sujet d'étonnement et de méditation. Jamais peut-être un plus digne objet d'étude ne fut offert à l'homme d'État et au philosophe; jamais peut-être l'heureuse influence des institutions sociales ne fut prouvée d'une manière plus évidente et plus honorable qu'aux rives lointaines dont nous parlons. Là, se trouvent réunis ces brigands redoutables qui furent si longtemps la terreur du gouvernement de leur patrie; repoussés du sein de la société européenne, relégués aux extrémités du globe, placés dès le premier instant de leur exil entre la certitude du châtiment et l'espoir d'un sort plus heureux, environnés sans cesse par une surveillance inflexible autant qu'active, ils ont été contraints à déposer leurs mœurs antisociales.

« La plupart d'entre eux, après avoir expié leurs crimes par un dur esclavage, sont rentrés dans les rangs des citoyens. Obligés de s'intéresser eux-mêmes au maintien de l'ordre et de la justice, pour la conservation des propriétés qu'ils ont acquises, devenus presque en même temps époux et pères, ils tiennent à leur état présent par les liens les plus puissants et les plus chers.

« La même révolution, déterminée par les mêmes moyens, s'est opérée chez les femmes, et de misérables filles, insensiblement rendues à des principes de conduite plus réguliers, forment aujourd'hui des mères de famille intelligentes et laborieuses... »

L'accueil qui fut fait à Port-Jackson à l'expédition française fut on ne peut plus cordial. Toutes les facilités possibles furent accordées aux savants pour continuer leurs observations. En même temps, les vivres, les rafraîchissements, les secours de tout genre leur étaient prodigués par l'autorité militaire et par les simples particuliers.

Les courses aux environs furent des plus fructueuses. Les naturalistes eurent l'occasion d'examiner les fameuses plantations de vigne de Rose-Hill. Les meilleurs plants du Cap, des Canaries, de Madère, de Xérès et de Bordeaux, avaient été transportés en cet endroit.

« Dans aucune partie du monde, répondaient les vignerons interrogés, la vigne ne pousse avec plus de force et de vigueur que dans celui-ci. Toutes les apparences, pendant deux ou trois mois, se réunissent pour promettre à nos soins des récoltes abondantes ; mais à peine le plus léger souffle vient-il à partir du nord-ouest que tout est perdu sans ressource ; bourgeons, fleurs et feuilles, rien ne résiste à son ardeur dévorante ; tout se flétrit, tout meurt. »

Bientôt après la culture des vignes, transplantées dans un milieu plus favorable, allait prendre une extension considérable, et les vignobles australiens, sans être aujourd'hui devenus des crus renommés, fournissent un vin agréable à boire et très chargé d'alcool.

A trente milles de Sydney se déroule la chaîne des Montagnes-Bleues, qui fut longtemps la limite des connaissances des Européens. Le lieutenant Dawes, le capi-

taine Teuch Paterson, qui remonta la rivière Hawkesburg, ce Nil de la Nouvelle-Hollande, Hacking, Bass et Barraillier, avaient jusqu'alors tenté sans succès de franchir ces montagnes escarpées.

Déjà, à cette époque, l'écartement des arbres dans les forêts voisines de la ville, l'abondance et l'excellente qualité des herbages avaient fait considérer la Nouvelle-Galles du Sud comme un excellent pâturage. Des bêtes à cornes et des moutons avaient été importés en quantité.

« Ils s'y sont tellement multipliés, que, dans les seules bergeries de l'État, on comptait, à une époque peu éloignée de celle de notre séjour à Port-Jackson, 1800 bêtes à cornes, dont 514 taureaux, 121 bœufs et 1165 vaches. La progression de l'accroissement de ces animaux est si rapide, que, dans l'espace de onze mois seulement, le nombre des bœufs et des vaches a été porté de 1856 à 2450; ce qui suppose pour l'année entière une augmentation de 650 individus ou du tiers de la totalité.

« Qu'on calcule maintenant la marche d'un tel accroissement d'animaux pour une période de trente ans, et l'on restera persuadé qu'en le réduisant même à moitié, la Nouvelle-Hollande se trouverait alors couverte sur ce point d'innombrables troupeaux de bétail.

« Les moutons ont fourni des résultats encore plus avantageux; et telle est la rapidité de leur multiplication sur ces rivages lointains, que le capitaine Mac-Arthur, un des plus riches propriétaires de la Nouvelle-

Galles du Sud, ne craint pas d'assurer, dans un mémoire publié à cet effet, qu'avant vingt ans, la Nouvelle-Hollande pourra fournir seule à l'Angleterre toute la laine qu'on y importe aujourd'hui des pays voisins, et dont le prix d'achat s'élève chaque année, dit-il, à 1,800,000 livres sterling (environ 43 millions de francs). »

On sait aujourd'hui combien ces estimations, toutes merveilleuses qu'elles paraissaient alors, étaient peu exagérées. Mais, certes, il était intéressant de prendre cette industrie pastorale, aujourd'hui si florissante, à ses premiers débuts et de recueillir l'impression d'étonnement que les résultats déjà acquis avaient produite sur les navigateurs français.

Les équipages avaient en partie recouvré la santé; mais le nombre des matelots capables de continuer la campagne était tellement restreint, qu'il fallut se résigner à renvoyer en France le *Naturaliste*, après en avoir tiré les hommes les plus valides. Il fut remplacé par une goëlette de trente tonneaux nommée *le Casuarina*, dont le commandement fut confié à Louis de Freycinet. Le faible échantillon de ce bâtiment et son peu de tirant d'eau devaient le rendre précieux pour le service du littoral.

Le *Naturaliste*, avec le compte rendu de l'expédition, les résultats des observations de tout genre faites pendant les deux campagnes, emportait encore, dit Péron, « plus de 40,000 animaux de toutes les classes, recueillis sur tant de plages pendant les deux années qui venaient de s'écouler. Trente-trois grosses caisses étaient

remplies de ces collections, les plus nombreuses et les plus riches qu'aucun voyageur eût jamais fait parvenir en Europe, et qui, étalées en partie dans la maison que j'occupais avec M. Bellefin, firent l'admiration de tous les Anglais instruits et particulièrement du célèbre naturaliste M. Paterson. »

Le *Géographe* et le *Casuarina* quittèrent Port-Jackson le 18 novembre 1802. Pendant cette nouvelle campagne, les navigateurs découvrirent et explorèrent successivement l'île King, les îles Hunter, la partie nord-ouest de la terre de Diemen, ce qui complétait la géographie du littoral de cette grande île; puis, à partir du 27 décembre jusqu'au 15 février 1803, le capitaine Baudin reconnut, sur la côte sud-ouest de l'Australie, l'île des Kanguros et les deux golfes qui s'ouvrent en face.

« C'est un phénomène bien étrange, dit Péron, que ce caractère de monotonie, de stérilité, si généralement empreint sur les diverses parties de la Nouvelle-Hollande et sur les îles nombreuses qui s'y rattachent; un tel phénomène devient encore plus inconcevable par le contraste qui existe entre ce continent et les terres voisines. Ainsi, vers le nord-ouest, nous avions vu les îles fertiles de l'archipel de Timor offrir à nos regards leurs hautes montagnes, leurs rivières, leurs ruisseaux nombreux et leurs forêts profondes, lorsqu'à peine quarante-huit heures s'étaient écoulées depuis notre départ des côtes noyées, arides et nues de la terre de Witt; ainsi, vers le sud, nous avions admiré les puissants végétaux de la terre de Diémen et les monts sourcilleux

qui s'élèvent sur toute la surface de cette terre ; plus récemment encore, nous avions célébré la fraîcheur de l'île King et sa fécondité.

« La scène change ; nous touchons aux rivages de la Nouvelle-Hollande, et, pour chaque point de nos observations, il faudra désormais reproduire ces sombres tableaux, qui, tant de fois déjà, ont fatigué l'esprit du lecteur, comme ils étonnent le philosophe, comme ils affligent le navigateur. »

Les ingénieurs, détachés avec le *Casuarina* pour reconnaître le golfe Spencer et la presqu'île d'York qui le sépare du golfe Saint-Vincent, après avoir opéré leurs relèvements dans le plus grand détail et avoir constaté qu'aucun grand fleuve ne se jette en cet endroit dans la mer, furent contraints d'abréger leur reconnaissance du port Lincoln, car le terme prescrit pour le retour à l'île des Kanguros allait expirer. Certains d'être abandonnés s'ils étaient en retard, ils ne se hâtèrent pas assez, cependant, car, lorsqu'ils atteignirent cette île, le 1er février, le *Géographe* avait mis à la voile, sans s'inquiéter du *Casuarina*, qui n'avait pourtant que fort peu de vivres.

Baudin continua seul l'exploration de la côte et le relèvement de l'archipel Saint-François, travail très important, puisque, depuis la découverte de ces îles par Peter Nuyts, en 1627, aucun navigateur ne les avait visitées en détail.

Flinders venait bien d'opérer cette reconnaissance, mais Baudin l'ignorait, et ce navigateur se croyait le

premier Européen venu dans ces parages depuis leur découverte.

Lorsque le *Géographe* arriva, le 6 février, dans le port du Roi-Georges, il y trouva le *Casuarina* tellement avarié, qu'il avait fallu l'échouer sur la plage.

Découvert en 1791 par Vancouver, le port du Roi-Georges est d'une importance d'autant plus grande, que, sur une étendue de côtes au moins égale à la distance de Paris à Pétersbourg, c'est le seul point bien connu de la Nouvelle-Hollande où il soit possible de se procurer de l'eau douce en tout temps.

Malgré cela, tout le pourtour de la rade est stérile. « L'aspect de l'intérieur du pays sur ce point, dit M. Boullanger dans son journal, est véritablement horrible, les oiseaux même y sont rares; c'est un désert silencieux. »

Au fond d'une des indentations de cette baie, qu'on appelle le havre aux Huîtres, un naturaliste, M. Faure, découvrit un cours d'eau, la rivière des Français, dont l'embouchure était large comme la Seine à Paris. Il entreprit de la remonter et de s'enfoncer ainsi, le plus loin possible, dans l'intérieur du pays. A deux lieues à peu près de l'embouchure, l'embarcation se trouva arrêtée par deux digues solidement construites en pierres sèches qui se rattachaient à une petite île et interceptaient tout passage.

« Cette muraille était percée par des embrasures placées, pour la plupart, au-dessus de la ligne de marée basse et dont la partie tournée vers la mer était très

large, tandis que l'autre était, vers l'intérieur du pays, beaucoup plus étroite. Par ce moyen, le poisson qui, à mer haute, remontait la rivière, pouvait aisément traverser la chaussée ; mais, toute retraite lui étant à peu près interdite, ce poisson se trouvait dans une espèce de réservoir, où il était facile aux pêcheurs de le prendre ensuite à leur gré. »

M. Faure devait trouver cinq autres de ces murailles dans l'espace de moins d'un tiers de mille. Singulier exemple de l'ingéniosité de ces peuples barbares, pourtant si voisins de la brute !

Ce fut dans ce même port du Roi-Georges qu'un des officiers du *Géographe*, M. Ransonnet, plus heureux que Vancouver et d'Entrecasteaux, put avoir une entrevue avec les habitants de cette contrée. C'était la première fois qu'il était donné à un Européen de les aborder.

« A peine nous parûmes, dit M. Ransonnet, que huit naturels, qui nous avaient en vain appelés par leurs gestes et par leurs cris le premier jour de notre apparition sur cette côte, se présentèrent d'abord tous réunis ; ensuite trois d'entre eux, qui sans doute étaient des femmes, s'éloignèrent. Les cinq autres, après avoir jeté leurs sagaies au loin, probablement pour nous convaincre de leurs intentions pacifiques, vinrent nous aider à débarquer. Les matelots, à mon exemple, leur offrirent divers présents, qu'ils reçurent avec un air de satisfaction, mais sans empressement. Soit apathie, soit confiance, après avoir reçu ces objets, ils nous les rendaient avec une sorte de plaisir, et lorsque nous leur

remettions de nouveau ces mêmes objets, ils les abandonnaient sur la terre ou sur les roches voisines.

« Plusieurs chiens très beaux et très grands se trouvaient avec eux; je fis mon possible pour les engager à m'en céder un; je leur offris, à cet effet, tout ce qui était en mon pouvoir, mais leur volonté fut inébranlable. Il paraît qu'ils s'en servent surtout pour la chasse des kanguros, dont ils font leur nourriture, ainsi que du poisson, que je leur ai vu, moi-même, darder avec leurs sagaies. Ils burent du café, mangèrent du biscuit et du bœuf salé ; mais ils refusèrent de manger du lard que nous leur offrîmes et le laissèrent sur des pierres sans y toucher.

« Ces hommes sont grands, maigres et très agiles ; ils ont les cheveux longs, les sourcils noirs, le nez court, épaté et renfoncé à sa naissance, les yeux caves, la bouche grande, les lèvres saillantes, les dents très belles et très blanches. L'intérieur de leur bouche paraissait noir comme l'extérieur de leur corps.

« Les trois plus âgés d'entre eux, qui pouvaient avoir de quarante à cinquante ans, portaient une grande barbe noire; ils avaient les dents comme limées et la cloison des narines percée; leurs cheveux étaient taillés en rond et naturellement bouclés. Les deux autres, que nous jugeâmes être âgés de seize à dix-huit ans, n'offraient aucune espèce de tatouage; leur longue chevelure était réunie en un chignon poudré d'une terre rouge dont les vieux avaient le corps frotté.

« Du reste, tous étaient nus et ne portaient d'autre

ornement qu'une espèce de large ceinture composée d'une multitude de petits cordons tissus de poil de kanguro. Ils parlent avec volubilité et chantent par intervalles, toujours sur le même ton, et en s'accompagnant des mêmes gestes. Malgré la bonne intelligence qui ne cessa de régner entre nous, ils ne voulurent jamais nous permettre d'aller vers l'endroit où les autres naturels, probablement leurs femmes, s'étaient allés cacher. »

A la suite d'une relâche de douze jours dans le port du Roi-Georges, les navigateurs reprirent la mer. Ils rectifièrent et complétèrent les cartes de d'Entrecasteaux et de Vancouver, relatives aux terres de Leuwin, d'Edels et d'Endracht, qui furent successivement prolongées et relevées du 7 au 26 mars. De là, Baudin passa à la terre de Witt, dont les détails étaient presque entièrement inconnus, lorsqu'il l'avait abordée pour la première fois. Il espérait être plus heureux que de Witt, Vianen, Dampier et Saint-Allouarn, qui avaient été constamment repoussés de cette terre; mais les hauts-fonds, les récifs, les bancs de sable rendaient cette navigation extrêmement dangereuse.

A ces périls vint bientôt se joindre une illusion singulière, le mirage. L'effet en était tel, que « le *Géographe,* qui naviguait à plus d'une lieue des brisants, paraissait en être environné de toutes parts, et qu'il n'était personne, à bord du *Casuarina*, qui ne le crût dans un péril imminent. La magie de l'illusion ne fut détruite que par son excès même. »

Le 3 mai, le *Géographe*, accompagné du *Casuarina*,

jetait pour la seconde fois l'ancre dans le port de Coupang, à Timor. Juste un mois plus tard, après s'être ravitaillé complètement, le capitaine Baudin quittait Timor et faisait voile d'abord pour la Terre de Witt, où il espérait trouver des brises de terre et de mer propres à le faire avancer dans l'est, puis ensuite pour l'île de France, où il mourut, le 16 septembre 1803. L'état de plus en plus précaire de sa santé n'influat-il pas singulièrement sur le caractère de ce chef d'expédition, et l'état-major aurait-il eu autant à se plaindre d'un homme dont toutes les facultés eussent été en équilibre ? C'est aux physiologistes qu'il appartient de répondre.

Le 23 mars, le *Géographe* entrait dans la rade de Lorient, et, trois jours après, on commençait à débarquer les diverses collections d'histoire naturelle qu'il rapportait.

« Indépendamment d'une foule de caisses de minéraux, de plantes desséchées, de poissons, de reptiles et de zoophytes conservés dans l'alcool, de quadrupèdes et d'oiseaux empaillés ou disséqués, nous avions encore soixante-dix grandes caisses remplies de végétaux en nature, comprenant près de deux cents espèces de plantes utiles, environ six cents espèces de graines, enfin une centaine d'animaux vivants. »

Nous compléterons ces renseignements par quelques détails extraits du rapport fait au gouvernement par l'Institut. Ils ont particulièrement trait à la collection zoologique réunie par MM. Péron et Lesueur.

« Plus de cent mille échantillons d'animaux d'espèces grandes et petites la composent ; elle a déjà fourni plusieurs genres importants ; il en reste bien davantage encore à faire connaître, et le nombre des espèces nouvelles, d'après le rapport du professeur du Muséum, s'élève à plus de deux mille cinq cents. »

Si l'on rappelle maintenant que le deuxième voyage de Cook, — le plus brillant qui eût été fait jusqu'à ce jour, — n'en a cependant fourni que deux cent cinquante, et que tous les voyages réunis de Carteret, de Wallis, de Furneaux, de Meares, de Vancouver lui-même, n'en ont pas tous ensemble produit un nombre aussi considérable ; si l'on observe qu'il en est de même de toutes les expéditions françaises, il en résulte que MM. Péron et Lesueur auront eux seuls plus fait connaître d'animaux nouveaux que tous les naturalistes voyageurs de ces derniers temps.

Quant aux résultats géographiques et hydrographiques, ils étaient considérables. Le gouvernement anglais s'est toujours refusé à les reconnaître, et Desborough Cooley, dans son *Histoire des Voyages*, subordonne complètement les découvertes de Baudin à celles de Flinders. Au reste, on alla jusqu'à supposer que Flinders n'avait été retenu prisonnier pendant six ans et demi à l'île de France que pour laisser aux rédacteurs français le loisir de consulter ses cartes et de combiner d'après elles la relation de leur voyage. Cette accusation est tellement absurde, qu'il suffit de l'avoir reproduite. Nous ne nous ferons pas l'injure de la combattre.

Les deux navigateurs anglais et français ont joué chacun un assez beau rôle dans l'histoire de la découverte des côtes de l'Australie pour qu'il soit nécessaire d'élever l'un aux dépens de l'autre. La part qui revient à chacun d'eux nous semble avoir été faite avec beaucoup de justice et de discernement dans la préface de la seconde édition du *Voyage de découvertes australes* de Péron, revue et corrigée par Louis de Freycinet. Nous y renvoyons le lecteur que cette querelle d'antériorité de découvertes peut intéresser.

CHAPITRE II

LES EXPLORATEURS DE L'AFRIQUE

Shaw en Algérie et à Tunis. — Hornemann dans le Fezzan. — Adanson au Sénégal. — Houghton en Sénégambie. — Mungo-Park et ses deux voyages au Djoliba ou Niger. — Sego. — Tombouctou. — Sparmann et Levaillant au Cap, à Natal et dans l'intérieur. — Lacerda en Mozambique et chez Cazembé. — Bruce en Abyssinie. — Les sources du Nil Bleu. — Le lac Tzana. — Voyage de Browne dans le Darfour.

Un Anglais, Thomas Shaw, attaché comme chapelain au comptoir d'Alger, avait mis à profit ses douze ans de séjour dans les États Barbaresques pour réunir une riche collection de curiosités naturelles, de médailles, d'inscriptions et d'objets d'art. S'il ne visita pas lui-même les parties méridionales de l'Algérie, il sut, du moins, s'entourer d'hommes sérieux, bien informés, qui lui donnèrent, sur beaucoup de localités peu connues, une masse de renseignements exacts et d'informations précieuses. Son travail, qu'il publia sous la forme de deux gros in-4°, avec de nombreuses figures dans le texte, porte sur toute l'ancienne Numidie.

C'est bien plutôt l'œuvre d'un érudit que d'un voyageur, et cette érudition, il faut l'avouer, est souvent fort

mal digérée. Mais, quel que soit ce travail de géographie historique, il ne manquait pas de prix pour l'époque, et personne n'aurait été, plus et mieux que Shaw, en état de réunir la quantité prodigieuse de matériaux qui y sont mis en œuvre.

L'extrait suivant pourra donner une idée de la manière dont cet ouvrage est conçu :

« La principale manufacture des Kabyles et des Arabes est de faire des *hykes* (c'est ainsi qu'ils appellent leurs couvertures de laine) et des tissus de poil de chèvre, dont ils couvrent leurs tentes. Il n'y a que les femmes qui s'occupent de cet ouvrage, comme faisaient autrefois Andromaque et Pénélope ; elles ne se servent point de navette, mais conduisent chaque fil de la trame avec les doigts. Une de ces hykes a communément six aunes d'Angleterre de long et cinq ou six pieds de large, et sert aux Kabyles et aux Arabes d'habillement complet pendant le jour et de lit et de couverture pendant la nuit. C'est un vêtement léger, mais fort incommode, parce qu'il se dérange et tombe souvent ; de sorte que ceux qui le portent sont obligés de le relever et de le rajuster à tout moment. Cela fait aisément comprendre de quelle utilité est une ceinture lorsqu'il faut agir, et, par conséquent, toute l'énergie de l'expression allégorique qui revient si souvent dans l'Écriture : *avoir les reins ceints.*

« La manière de porter ce vêtement et l'usage qu'on en a toujours fait pour s'en couvrir, lorsqu'on était couché, pourraient nous faire croire que, du moins, l'espèce la plus fine des hykes, telles que les portent les femmes

et les gens d'un certain rang chez les Kabyles, est la même que les anciens appelaient *peplus*. Il est aussi fort probable que l'habillement appelé *toga* chez les Romains, qu'ils jetaient seulement sur les épaules et dont ils s'enveloppaient, était de cette espèce, car, à en juger par la draperie de leurs statues, la *toga* ou le manteau y est arrangée à peu près de la même façon que la hyke des Arabes. »

Il est inutile de nous arrêter plus longtemps sur cet ouvrage, dont l'intérêt, au point de vue qui nous occupe, est presque nul. Il vaut mieux nous étendre un peu sur le voyage de Frédéric-Conrad Hornemann au Fezzan.

C'est sous les auspices de la Société fondée à Londres pour l'exploration de l'Afrique que ce jeune Allemand devait faire cette expédition. Ayant appris la langue arabe et acquis quelques connaissances en médecine, il fut définitivement agréé par la Société Africaine, qui, après lui avoir remis des lettres de recommandation et des saufs-conduits, lui ouvrit un crédit illimité.

Il quitta Londres au mois de juillet 1797 et vint à Paris. Lalande le présenta à l'Institut, lui remit son *Mémoire sur l'Afrique*, et Broussonnet lui fit faire la connaissance d'un Turc, qui lui donna les lettres de recommandation les plus pressantes pour certains marchands du Caire en relations d'affaires avec l'intérieur de l'Afrique.

Hornemann mit à profit son séjour au Caire pour se perfectionner dans la langue arabe et étudier les mœurs et les coutumes des indigènes. Hâtons-nous d'ajouter

que le voyageur avait été présenté au commandant en chef de l'armée d'Égypte par Monge et Berthollet. Bonaparte lui fit excellent accueil et mit à sa disposition toutes les ressources du pays.

Pour Hornemann, la plus sûre manière de voyager était de se déguiser en marchand mahométan. Il se hâta donc d'apprendre certaines prières, d'adopter certaines habitudes suffisantes à ses yeux pour tromper des gens non prévenus. D'ailleurs, il partait avec un de ses compatriotes, Joseph Frendenburgh, qui, depuis douze ans, avait embrassé la religion musulmane, avait fait trois voyages à la Mecque et parlait avec facilité les divers dialectes turcs et arabes les plus usités. Il devait servir d'interprète à Hornemann.

Le 5 septembre 1798, le voyageur quitta le Caire avec une caravane de marchands et commença par visiter la fameuse oasis de Jupiter Ammon ou de Siouah, située dans le désert, à l'est de l'Égypte. C'est un petit État indépendant, qui reconnaît le sultan, mais sans lui payer tribut. Autour de la ville de Siouah, se trouvent plusieurs villages à un ou deux milles de distance. La ville est bâtie sur un rocher dans lequel les habitants se sont creusé leurs demeures. Les rues sont si étroites, si embrouillées, qu'un étranger ne peut s'y reconnaître.

L'étendue de cette oasis est considérable. Son district le plus fertile est une vallée bien arrosée, d'environ cinquante milles de circuit, qui produit du blé et des végétaux comestibles. Son produit le plus rémunérateur

consiste en dattes d'un excellent goût, dont la renommée est proverbiale chez les Arabes du Sahara.

Tout d'abord, Hornemann avait aperçu des ruines qu'il se promettait de visiter, car les renseignements qu'il avait recueillis des habitants ne lui avaient pas appris grand'chose. Mais, lorsqu'il pénétra dans l'enceinte de ces monuments, il y fut suivi, chaque fois, par un certain nombre d'habitants, qui l'empêchèrent d'examiner en détail. Un des Arabes lui dit même : « Il faut que vous soyez encore chrétien dans le cœur, pour que vous veniez si souvent visiter les ouvrages des infidèles. »

On comprendra, d'après cela, qu'Hornemann dut renoncer à toute recherche ultérieure. Autant qu'il put en juger d'après cet examen superficiel, c'est bien l'oasis d'Ammon, et les ruines paraissent être d'origine égyptienne.

Une preuve de la densité de l'ancienne population de cette oasis est le nombre prodigieux des catacombes qu'on rencontre à chaque pas et surtout sous la colline qui porte la ville. Ce fut en vain que, dans ces nécropoles, le voyageur chercha à se procurer une tête entière; parmi les occiputs qu'il recueillit, il ne put trouver la preuve qu'ils eussent été remplis de résine. Quant aux vêtements, il en trouva de nombreux fragments, mais dans un tel état de décomposition, qu'il lui fut absolument impossible de leur assigner une origine ou une provenance.

Après avoir passé huit jours en cet endroit, Horne-

mann se dirigea, le 29 septembre, sur Schiacha, et traversa la chaîne de montagnes qui enferme l'oasis de Siouah. Jusqu'alors, aucun événement n'était venu troubler le passage du voyageur Mais à Schiacha, il fut accusé d'être chrétien et de parcourir le pays en espion. Il fallut payer d'audace. Hornemann n'y manqua pas. Il fut sauvé par un Coran qu'il apporta dans la pièce où il était interrogé et qu'il lut à livre ouvert. Mais, pendant ce temps, son interprète, craignant qu'on ne fouillât ses effets, avait jeté au feu les fragments de momies, les spécimens de botanique, le journal détaillé du voyage et tous les livres. Ce fut une perte irréparable.

Un peu plus loin, la caravane atteignit Augila, ville bien connue d'Hérodote, qui la place à dix jours de l'oasis d'Ammon. Cela concorde avec le témoignage de Hornemann, qui mit neuf jours, à marche forcée, pour faire le trajet entre ces deux localités. La caravane s'était augmentée, à Augila, d'un certain nombre de marchands de Bengasi, Merote et Mojabra, et ne comptait pas moins de cent vingt individus. Après une longue marche à travers un désert de sable, elle pénétra dans une contrée bossuée de collines et coupée de ravins, où l'on rencontrait, par places, de l'herbe et des arbres. C'est le désert de Harutsch. Il fallut le traverser pour gagner Temissa, ville peu importante, bâtie sur une colline et ceinte d'une haute muraille. A Zuila, on entra sur le territoire du Fezzan. Les fantasias accoutumées se reproduisaient à chaque entrée de ville,

ainsi que les compliments interminables et les souhaits de bonne santé. Ces salutations, souvent si trompeuses, semblent tenir une grande place dans la vie des Arabes; leur fréquence eut plus d'une fois le don d'étonner le voyageur.

Le 17 novembre, la caravane découvrit Mourzouk, la capitale du Fezzan. C'était le but du voyage. La plus grande longueur de la partie cultivée du royaume de Fezzan, d'après Hornemann, est d'environ trois cents milles du nord au sud, sa plus grande largeur de deux cents milles de l'ouest à l'est; mais il faut y ajouter la région montagneuse d'Harutsch à l'est, et les autres déserts au sud et à l'ouest. Le climat n'y est jamais agréable: en été, la chaleur s'y concentre avec une intensité prodigieuse, et, quand le vent souffle du sud, elle est à peine supportable, même pour les natifs; en hiver, le vent du nord est si pénétrant et si froid, qu'il force les habitants à faire du feu.

Les dattes, d'abord, puis les végétaux comestibles, constituent à peu près les seules richesses de la contrée. Mourzouk est le principal marché du pays. On y voit réunis les produits du Caire, de Bengasi, de Tripoli, de Rhadamès, du Toat et du Soudan. Les articles de ce commerce sont les esclaves des deux sexes, les plumes d'autruche, les peaux d'animaux féroces, l'or, soit en poudre, soit en pépites. Le Bornou envoie du cuivre, le Caire des soies, des calicots, des vêtements de laine, des imitations de corail, des bracelets, des marchandises des Indes. Les marchands de Tripoli et

de Rhadamès importent des armes à feu, des sabres, des couteaux, etc.

Le Fezzan est gouverné par un sultan qui descend de la famille des shérifs. Son pouvoir est illimité, mais il paye cependant au bey de Tripoli un tribut de quatre mille dollars. La population du pays peut être évaluée (Hornemann ne nous dit pas sur quelles bases il s'appuie) à soixante-quinze mille habitants, qui, tous, professent le mahométisme.

On trouve encore, dans le récit d'Hornemann, quelques autres détails sur les mœurs et les habitudes de ce peuple. Le voyageur termine son rapport à la Société Africaine en disant qu'il se propose de revenir dans le Fezzan, et qu'il compte envoyer de nouveaux détails.

Ce que nous savons de plus, c'est qu'à Mourzouk mourut le fidèle compagnon d'Hornemann, le renégat Freudenburg. Atteint lui-même d'une fièvre violente, Hornemann fut obligé de faire, en cet endroit, un séjour beaucoup plus long qu'il n'y comptait. A peine rétabli, Hornemann gagna Tripoli afin de s'y reposer et de s'y retremper dans la compagnie de quelques Européens. Le 1er décembre 1799, il reprenait le chemin de Mourzouk, d'où il partait définitivement, le 7 avril 1800, avec une caravane. Le Bournou l'attirait, et ce gouffre, qui devait faire tant de victimes, ne nous le rendit pas.

Pendant tout le cours du XVIIIe siècle, l'Afrique est assiégée comme une place forte. De tous côtés, les explorateurs tâtent la place, essayent de s'y introduire. Quelques-uns parviennent à pénétrer dans l'intérieur,

mais ils sont repoussés, ou ils y trouvent la mort. C'est seulement de nos jours que ce mystérieux continent devait livrer ses secrets, et découvrir, à la surprise générale, les trésors de fécondité qu'on était bien loin d'y soupçonner.

Du côté du Sénégal, les informations recueillies par Brue avaient besoin d'être complétées. Mais notre prépondérance n'était plus indiscutée comme autrefois. Nous avions des rivaux très sérieux, très entreprenants, les Anglais. Ils étaient persuadés de l'importance qu'auraient, pour le développement de leur commerce, les renseignements qu'ils pourraient se procurer. Cependant, avant d'entreprendre le récit des explorations du major Houghton et de Mungo-Park, il nous faut dire quelques mots de la mission que s'était donnée le naturaliste français Michel Adanson.

Adonné dès l'enfance à l'étude de l'histoire naturelle, Adanson voulut illustrer son nom par la découverte d'espèces nouvelles. Il ne fallait pas compter en trouver en Europe. Contre toute attente, Adanson choisit le Sénégal pour champ de recherches.

« C'est que c'était, dit-il dans une note manuscrite, de tous les établissements européens, le plus difficile à pénétrer, le plus chaud, le plus malsain, le plus dangereux à tous égards, et par conséquent le moins connu des naturalistes. »

Ne faut-il pas une rare dose de courage et d'ambition pour se déterminer d'après des motifs semblables ?

Adanson n'était certes pas le premier naturaliste qui

affrontât pareils dangers; mais on n'en avait pas vu, jusqu'alors, le faire avec autant d'entrain, à leurs frais, sans aucune espérance de récompense, car il ne lui restait pas même assez d'argent pour entreprendre, à son retour, la publication des découvertes qu'il allait faire.

Le 3 mars 1749, Adanson s'embarqua sur le *Chevalier Marin*, commandé par d'Après de Mannevillette, fit relâche à Sainte-Croix de Ténériffe, et débarqua à l'embouchure du Sénégal, qui est, pour lui, le Niger des anciens géographes. Pendant près de cinq ans, il parcourut notre colonie dans tous les sens, portant tour à tour ses pas à Podor, à Portudal, à Albreda, à l'embouchure de la Gambie, et il recueillit, avec une ardeur et une persévérance inouïes, des richesses immenses dans les trois règnes de la nature.

C'est à lui qu'on doit les premiers renseignements exacts sur un arbre géant, le baobab, qui est souvent désigné sous le nom d'Adansonia; sur les mœurs des sauterelles qui forment la base de la nourriture de certaines peuplades sauvages; sur les fourmis blanches, qui se bâtissent de véritables maisons; sur certaines huîtres, à l'embouchure de la Gambie, qui « perchent » sur des arbres.

« Les nègres, dit-il, n'ont pas tant de peine qu'on penserait à les cueillir, ils ne font que couper la branche où elles sont attachées. Une seule en porte quelquefois plus de deux cents, et, si elle a plusieurs rameaux, elle fait un bouquet d'huîtres qu'un homme aurait bien de la peine à porter. »

Mais, au milieu de toutes ces observations, si intéressantes qu'elles soient, le géographe a bien peu de choses à glaner : quelques renseignements nouveaux ou plus complets sur les Yolofs, sur les Mandingues, et c'est tout. Si, avec Adanson, nous faisons plus intime connaissance avec des pays déjà visités, nous n'apprenons rien de nouveau.

Il n'en est pas de même de l'expédition dont nous allons raconter les péripéties.

Le major Houghton, capitaine au 69e régiment et major du fort de Gorée, pour le gouvernement anglais, avait eu, depuis son extrême jeunesse, pendant laquelle il fit partie de la légation anglaise au Maroc, l'occasion de se mettre au courant des usages et des mœurs des Maures et des nègres de la Sénégambie. Il s'offrit, en 1790, à la Société Africaine, pour gagner le Niger, en explorer le cours, visiter les villes de Tombouctou et de Haoussa, et revenir par le Sahara. Ce plan merveilleux ne devait subir qu'une atteinte, mais elle allait suffire pour le faire échouer complètement.

Houghton quitta l'Angleterre le 16 octobre 1790, et mouilla le 10 novembre à Gillifrie, à l'embouchure de la Gambie. Bien reçu par le roi de Barra, il remonta la Gambie l'espace de trois cents lieues, traversa par terre le reste de la Sénégambie, et parvint jusqu'à Gonka-Konda, dans le Yani.

« Là, il acheta d'un nègre, dit Walckenaer, dans son *Histoire des voyages*, un cheval et cinq ânes, et il se préparait à passer, avec les marchandises qui devaient servir

à le défrayer dans son voyage, à Medina, capitale du petit royaume de Woolli. Heureusement pour lui, quelques mots échappés de la bouche d'une négresse, en mandingue, langue dont il avait une légère connaissance, lui apprirent qu'on avait formé une conspiration pour le faire périr. Les marchands, qui trafiquaient sur le fleuve, croyant que le commerce était l'unique but du major, et craignant qu'il ne leur enlevât leur bénéfice par sa concurrence, avaient résolu sa mort.

« Pour se soustraire au danger qui le menaçait, il jugea à propos de quitter la route ordinaire. Il traversa, avec ses ânes, le fleuve à la nage, et se trouva sur la rive méridionale, dans le royaume de Cantor. »

Houghton passa ensuite une seconde fois le fleuve, et pénétra dans le royaume de Woolli.

Là, il s'empressa d'envoyer au roi un messager, pour lui porter des présents et lui demander sa protection. Celui-ci reçut le voyageur avec bienveillance et hospitalité dans sa capitale. Medina, d'après le voyageur, est une ville importante, entourée d'une campagne fertile où paissent de nombreux troupeaux.

Le major Houghton pouvait attendre une bonne issue de son voyage; du moins tout le faisait présager, lorsqu'un accident vint porter un premier coup à ses espérances. Le feu prit à l'une des cases voisines de celle où il logeait, et bientôt la ville tout entière fut en flammes. Son interprète, qui avait déjà fait plusieurs tentatives pour le voler, saisit cette occasion et s'enfuit avec un cheval et trois ânes.

Mais le roi de Woolli continuait à protéger le voyageur et le comblait de cadeaux, précieux non par leur valeur, mais par l'affection dont ils étaient le gage. Ce roi protecteur des Européens avait nom Djata; bon, humain, intelligent, il aurait voulu que les Anglais construisissent une factorerie dans ses États.

« Le capitaine Littleton, écrivait Houghton à sa femme, a fait, en séjournant ici quatre ans, une fortune considérable; il possède actuellement plusieurs vaisseaux qui font le commerce sur le fleuve. On se procure ici, en tout temps, et pour des babioles de peu de valeur, de l'or, de l'ivoire, de la cire, des esclaves, et il est facile de gagner huit capitaux pour un. La volaille, les brebis, les œufs, le beurre, le lait, le miel, le poisson s'y trouvent en une abondance extrême, et, avec dix livres sterling, on y entretiendrait, dans l'aisance, une famille nombreuse. Le sol est sec, l'air très sain, et le roi de Woolli m'a dit qu'il n'était jamais mort un seul blanc à Fatatenda. »

Houghton parvint ensuite sur la Falémé, jusqu'à Cacullo, le Cacoulou de la carte de d'Anville, et se procura, dans le Bambouk, quelques renseignements sur le Djoliba, fleuve qui coule dans l'intérieur du Soudan.

Sa direction est d'abord du sud au nord jusqu'à Djenné, puis de l'ouest à l'est jusqu'à Tombouctou, informations qui devaient être bientôt confirmées par Mungo-Park. Le roi de Bambouk reçut le voyageur avec cordialité, lui donna un guide pour le conduire à Tom-

bouctou, et des cauris pour le défrayer de ses dépenses pendant le voyage.

On avait lieu d'espérer que le major parviendrait heureusement jusqu'au Niger, lorsqu'une note au crayon, à demi effacée, parvint au docteur Laidley. Datée de Simbing, elle faisait connaître que le voyageur avait été dépouillé de ses bagages, mais qu'il continuait sa route pour Tombouctou. Bientôt après, certains autres renseignements venus de divers côtés donnèrent à penser que Houghton avait été assassiné dans le Bambarra. On ne fut définitivement fixé sur le sort du major que par Mungo-Park.

« Simbing, dit Walckenaer, où le major Houghton traça les derniers mots qu'on ait reçus de lui, est une petite ville frontière du royaume de Ludamar, entourée de murailles. Dans ce lieu, le major Houghton se vit abandonné par ses domestiques nègres, qui ne voulurent pas le suivre dans le pays des Maures. Il n'en continua pas moins sa route, et, après avoir surmonté un très grand nombre d'obstacles, il s'avança vers le nord et tenta de traverser le royaume de Ludamar. Il arriva enfin à Jarra, et fit connaissance avec quelques marchands maures qui allaient acheter du sel à Tischet, ville située près des marais salants du grand désert, et à dix journées de marche au nord de Jarra. Là, au moyen d'un fusil et d'un peu de tabac, que le major donna à ces marchands, il les engagea à le mener à Tischet. Quand on songe qu'il prit un tel parti, on ne peut s'empêcher de croire que les Maures avaient cherché

à le tromper, soit à l'égard de la route qu'il devait suivre, soit sur l'état du pays situé entre Jarra et Tombouctou. »

Au bout de deux jours de marche, Houghton, s'apercevant qu'on le trompait, voulut regagner Jarra; les Maures le dépouillèrent de tout ce qu'il possédait et s'enfuirent. Il fut obligé de retourner à pied à Jarra. Y mourut-il de faim? y fut-il assassiné par les Maures? On ne sait au juste; mais on montra à Mungo-Park l'endroit où il avait péri.

La perte des journaux et des observations de Houghton ont rendu presque nuls pour l'avancement de la science ses fatigues et son dévouement. On en est réduit, pour trouver des détails sur son exploration, à les chercher dans les *Proceedings* de la Société Africaine. A ce moment, Mungo-Park, jeune chirurgien écossais, qui venait de faire campagne dans les Indes orientales sur le *Worcester*, apprit que la Société Africaine cherchait un voyageur qui voulût pénétrer dans l'intérieur du continent par la Gambie. Mungo-Park, depuis longtemps désireux d'observer les productions du pays, les mœurs et le caractère de ces peuples, s'offrit pour cette tâche, bien qu'il eût tout lieu d'appréhender que son prédécesseur, le major Houghton, n'eût péri dans sa tentative. Aussitôt accepté par la société, Mungo-Park procéda aux préparatifs du voyage et partit de Portsmouth, le 22 mai 1795, avec de puissantes recommandations pour le docteur Laidley et un crédit de deux cents livres sterling.

Débarqué à Gillifrie, à l'embouchure de la Gambie, dans le royaume de Barra, le voyageur remonta la rivière et gagna Pisania, factorerie anglaise du docteur Laidley. Son premier soin fut d'apprendre la langue la plus répandue, le mandingue; puis il rassembla les renseignements nécessaires à l'exécution de ses projets.

Ce séjour d'initiation lui avait permis de récolter des informations plus exactes et plus précises que celles de ses prédécesseurs sur les Feloups, les Yolofs, les Foulahs et les Mandingues. Les premiers sont tristes, querelleurs et vindicatifs, mais courageux et fidèles; les seconds forment une nation puissante et belliqueuse, à la peau extrêmement noire. Ils offrent, sauf par la couleur de leur peau et le langage, une très grande ressemblance avec les Mandingues. Ceux-ci sont doux et sociables. Grands et bien faits, ils possèdent des femmes relativement jolies. Enfin, les Foulahs, qui sont les moins foncés, semblent très attachés à la vie pastorale et agricole. La plupart de ces populations sont mahométanes et pratiquent la polygamie.

Le 2 décembre, accompagné de deux nègres interprètes et d'un petit bagage, Mungo-Park s'avança dans l'intérieur. Il pénétra d'abord dans le petit royaume de Woolli, dont la capitale, Medina, renferme un millier de maisons. Il visita ensuite Kolor, ville considérable, et arriva, après avoir franchi un désert de deux jours de marche, dans le royaume de Bondou. Les habitants sont Foulahs, professent la religion mahométane et s'en-

richissent par le commerce de l'ivoire, quand ils ne sont pas agriculteurs et pasteurs.

Le voyageur ne tarda pas à atteindre la Falemé, rivière sortie des montagnes de Dalaba, qui, près de sa source, baigne d'importants gîtes aurifères. A Fatteconda, capitale du Bondou, il fut reçu par le roi, qui se refusait à comprendre qu'on voyageât par curiosité. L'entrevue du voyageur avec les femmes du monarque est assez piquante :

« A peine fus-je entré dans leur cour, dit Mungo-Park, que je me vis environné de tout le sérail. Les unes me demandaient des médecines, les autres de l'ambre, et toutes voulaient éprouver ce grand spécifique des Africains, la saignée. Ces femmes étaient au nombre de dix à douze, la plupart jeunes et jolies et portant sur la tête des ornements d'or et des grains d'ambre.

« Elles me plaisantèrent avec beaucoup de gaieté sur différents sujets. Elles riaient surtout de la blancheur de ma peau et de la longueur de mon nez, soutenant que l'une et l'autre étaient artificielles. Elles disaient qu'on avait blanchi ma peau en me plongeant dans du lait, lorsque j'étais encore enfant, et qu'on avait allongé mon nez en le pinçant tous les jours jusqu'à ce qu'il eût acquis cette conformation désagréable et contre nature. »

En sortant du Bondou par le nord, Mungo-Park entra dans le Kajaaga, auquel les Français donnent le nom de Galam. Le climat de ce pays pittoresque, arrosé par

les eaux du Sénégal, est beaucoup plus sain que celui des contrées qui se rapprochent de la côte. Les habitants s'appellent Serawoullis et sont nommés Seracolets par les Français. La couleur de leur peau est d'un noir de jais, et l'on ne peut, à cet égard, les distinguer des Yolofs.

« Les Serawoullis, dit Mungo-Park, s'adonnent ordinairement au commerce. Ils en faisaient autrefois un très grand avec les Français, à qui ils vendaient de la poudre d'or et des esclaves. Aujourd'hui, ils fournissent quelques esclaves aux factoreries anglaises établies sur les bords de la Gambie. Ils sont renommés pour la facilité et la loyauté avec lesquelles ils traitent les affaires. »

A Joag, Mungo-Park fut dévalisé de la moitié de ses effets par les envoyés du roi, sous prétexte de lui faire payer un droit de passage. Heureusement pour lui, le neveu de Demba-Jego-Jalla, roi de Kasson, qui s'apprêtait à rentrer dans son pays, le prit sous sa protection. Ils gagnèrent ensemble Gongadi, où se trouvent de belles plantations de dattiers, et Samie, sur les bords du Sénégal, à la frontière du Kasson.

La première ville qu'on rencontre sur ce territoire est celle de Tiesie, que Mungo-Park atteignit le 31 décembre. Bien accueilli par la population, qui lui vendit très bon marché les provisions dont il avait besoin, le voyageur y subit de la part du frère et du neveu du roi toutes sortes de vexations.

Mungo-Park quitta cette ville le 10 janvier 1796, pour se rendre à Kouniakari, capitale du Kasson, pays

fertile, riche et bien peuplé, qui peut mettre quarante mille hommes sous les armes. Le roi, plein de bienveillance pour le voyageur, voulait que celui-ci restât dans ses États tant que durerait la guerre entre les royaumes de Kasson et de Kajaaga. A cette guerre ne pouvaient manquer d'être mêlés le Kaarta et le Bambara, que Mungo-Park voulait visiter. Cet avis était prudent, et celui-ci se repentit plus d'une fois de ne l'avoir pas suivi.

Mais, impatient de s'avancer dans l'intérieur, le voyageur ne voulut rien écouter et gagna le Kaarta, aux plaines unies et sablonneuses. Sur sa route, il rencontrait une foule d'habitants qui s'enfuyaient dans le Kasson pour éviter les horreurs de la guerre. Ce spectacle ne l'arrêta pas, et il continua son chemin jusqu'à la capitale du Kaarta, située dans une plaine fertile et découverte.

Le roi Daisy-Kourabari reçut avec affabilité le voyageur, voulut le détourner d'entrer dans le Bambara, et, voyant ses efforts inutiles, il lui conseilla, pour éviter de passer au millieu des combattants, d'entrer dans le royaume de Ludamar, habité par des Maures. De là il pourrait pénétrer dans le Bambara.

Pendant le cours de ce voyage, Mungo-Park vit les nègres se nourrir d'une sorte de pain, au goût de pain d'épices, fait avec les baies du lotus. Cette plante, le *rhamnus lotus*, croît spontanément dans la Sénégambie, la Nigritie et le pays de Tunis.

« Ainsi, dit Mungo-Park, on ne peut guère douter

que ce ne soit le fruit de ce même lotus dont Pline dit que se nourrissaient les Lotophages de la Lybie. J'ai mangé du pain de lotus, et je crois qu'une armée peut fort bien avoir vécu d'un pareil pain, comme Pline rapporte qu'ont vécu les Lybiens. Le goût de ce pain est même si doux et si agréable, qu'il y a apparence que les soldats ne s'en plaignaient pas. »

Mungo-Park arriva le 22 février à Jarra, ville considérable, aux maisons de pierre, habitée par des nègres venus du midi pour se mettre sous la protection des Maures, auxquels ils payent un tribut considérable. Le voyageur obtint d'Ali, roi de Ludamar, la permission de traverser ses États sans recevoir d'injures. Malgré cette assurance, Mungo-Park fut presque entièrement dépouillé par les Maures fanatiques de Deena. A Sampaka, à Dalli, villes considérables, à Samée, petit village heureusement situé, le voyageur reçut si bon accueil, qu'il se voyait déjà parvenu dans l'intérieur de l'Afrique, lorsque parut une troupe des soldats d'Ali qui l'emmenèrent à Benowm, camp de ce souverain.

« Ali, dit Mungo-Park, assis sur un coussin de maroquin noir, était occupé à rogner quelques poils de sa moustache, tandis qu'une femme esclave tenait un miroir devant lui. C'était un vieillard de la race des Arabes. Il portait une longue barbe blanche et il avait l'air sombre et de mauvaise humeur. Il me considéra très attentivement. Ensuite, il demanda à mes conducteurs si je parlais la langue arabe. Ils lui répondirent que non. Il en parut très étonné, et il garda le silence. Les person-

nes qui étaient auprès de lui, et surtout les femmes, ne faisaient pas de même. Elles m'accablaient de questions, regardaient toutes les parties de mes vêtements, fouillaient dans mes poches et m'obligeaient à déboutonner mon gilet pour examiner la blancheur de ma peau. Elles allèrent même jusqu'à compter les doigts de mes pieds et de mes mains, comme si elles avaient douté que j'appartinsse véritablement à l'espèce humaine. »

Étranger, sans protection, chrétien, passant pour espion, Mungo-Park fournit aux Maures l'occasion d'exercer à leur gré l'insolence, la férocité et le fanatisme qui les distinguent. Insultes, outrages, coups, rien ne lui fut épargné. C'est ainsi qu'on voulut le transformer en barbier; mais sa maladresse, qui lui fit entamer le cuir chevelu du fils d'Ali, le dispensa de ce métier peu honorifique. Pendant cette captivité, Mungo-Park recueillit quelques renseignements sur Tombouctou, cette ville dont l'accès est si difficile pour les Européens, *ce desideratum* de tous les voyageurs africains.

« Houssa, lui dit un schérif, est la plus grande ville que j'aie jamais vue. Walet est plus grand que Tombouctou; mais, comme elle est éloignée du Niger, et que son principal commerce est en sel, on y voit beaucoup moins d'étrangers. De Benowm à Walet il y a dix journées de marche. En se rendant d'un de ces lieux à l'autre, on ne voit aucune ville remarquable, et l'on est obligé de se nourrir du lait qu'on achète des

Arabes, dont les troupeaux paissent autour des puits ou des mares. On traverse pendant deux jours un pays sablonneux dans lequel on ne trouve point d'eau.

« Il faut ensuite onze jours pour se rendre de Walet à Tombouctou. Mais l'eau est beaucoup moins rare sur cette route, et l'on y voyage ordinairement sur des bœufs. On voit à Tombouctou un grand nombre de juifs, qui tous parlent arabe et se servent des mêmes prières que les Maures. »

Cependant, les événements de la guerre déterminèrent Ali à se rendre à Jarra. Mungo-Park, qui avait su se faire une alliée de la sultane favorite Fatima, obtint d'accompagner le roi. En se rapprochant ainsi du théâtre des événements, le voyageur espérait trouver une occasion favorable pour s'échapper. En effet, le roi du Kaarta, Daisy Kourabari, ne tarda pas à s'avancer victorieusement contre la ville de Jarra. La plupart des habitants prirent la fuite, et Mungo-Park fit comme eux.

Il trouva bientôt le moyen de s'enfuir; mais son interprète refusa de l'accompagner. Il dut donc partir, pour le Bambara, seul et sans aucune ressource.

La première ville qu'il rencontra fut Wawra; elle appartient proprement au Kaarta, qui, en ce moment, était tributaire de Mansong, roi de Bambara.

« Le 7 juillet au matin, lorsque j'étais prêt à partir, dit Mungo-Park, mon hôte, avec beaucoup d'embarràs, me pria de lui donner un peu de mes cheveux. On lui avait dit, ajouta-t-il, que des cheveux d'un blanc

étaient un *saphis* (talisman) qui donnait à celui qui le portait toute l'instruction des blancs. Je n'avais jamais entendu parler d'un mode si simple d'éducation; mais je me prêtai sur-le-champ à ses désirs. Le pauvre homme avait une si grande envie d'apprendre, que, moitié coupant, moitié arrachant, il me tondit d'assez près tout un côté de la tête; il en aurait fait tout autant de l'autre, si je n'eusse témoigné quelque mécontentement et si je ne lui avais pas dit que je voulais réserver pour quelque autre occasion une partie de cette précieuse matière. »

Gallou, puis Mourja, grande ville fameuse par son commerce de sel, furent traversées au milieu de péripéties, de fatigues et de privations sans nombre. En approchant de Sego, Mungo-Park put enfin apercevoir le Djoliba.

« Regardant devant moi, dit-il, je vis avec un extrême plaisir le grand objet de ma mission, le majestueux Niger que je cherchais depuis longtemps. Large comme la Tamise l'est à Westminster, il étincelait des feux du soleil et coulait lentement *vers l'orient*. Je courus au rivage, et, après avoir bu de ses eaux, j'élevai mes mains au ciel, en remerciant avec ferveur l'Ordonnateur de toutes choses de ce qu'il avait couronné mes efforts d'un succès si complet.

« Cependant, la pente du Niger vers l'est et les points collatéraux de cette direction ne me causèrent aucune surprise; car, quoique à mon départ d'Europe j'eusse de grands doutes à ce sujet, j'avais fait, dans le cours

de mon voyage, tant de questions sur ce fleuve, et des nègres de diverses nations m'avaient assuré si souvent et si positivement que son cours allait vers le *soleil levant*, qu'il ne me restait sur ce point presque plus d'incertitude, d'autant que je savais que le major Houghton avait recueilli, de la même manière, des informations pareilles.

« La capitale du Bambara, Sego, où j'arrivais alors, consiste proprement en quatre villes distinctes, deux desquelles sont situées sur la rive septentrionale du fleuve et s'appellent Sego-Korro et Sego-Bou. Les deux autres sont sur la rive méridionale et portent les noms de Sego-Sou-Korro et Sego-See-Korro. Toutes sont entourées de grands murs de terre. Les maisons sont construites en argile ; elles sont carrées et leurs toits sont plats ; quelques-unes ont deux étages ; plusieurs sont blanchies.

« Outre ces bâtiments, on voit, dans tous les quartiers, des mosquées bâties par les Maures. Les rues, quoique étroites, sont assez larges pour tous les usages nécessaires dans un pays où les voitures à roues sont absolument inconnues. D'après toutes les notions que j'ai pu recueillir, j'ai lieu de croire que Sego contient dans sa totalité environ trente mille habitants.

« Le roi de Bambara réside constamment à Sego-See-Korro ; il emploie un grand nombre d'esclaves à transporter les habitants d'un côté à l'autre de la rivière. Le salaire qu'ils reçoivent de ce travail, quoiqu'il ne soit que de dix cauris par personne, fournit au

roi, dans le cours d'une année, un revenu considérable. »

Influencé par les Maures, le roi ne voulut pas recevoir le voyageur et lui interdit le séjour de sa capitale, où, d'ailleurs, il n'aurait pu le soustraire aux mauvais traitements. Mais, pour ôter à son refus tout caractère de mauvais vouloir, il envoya à Mungo-Park un sac de cinq mille cauris, à peu près vingt-cinq francs de notre monnaie, pour acheter des vivres. Le messager du roi devait, en outre, servir de guide au voyageur jusqu'à Sansanding. Toute protestation, toute récrimination était impossible; il n'y avait qu'à s'exécuter; c'est ce que fit Mungo-Park.

Avant d'arriver à Sansanding, il assista à la récolte du beurre végétal que produit un arbre appelé *Shea*.

« Cet arbre, dit la relation, croît abondamment dans toute cette partie du Bambara. Il n'est pas planté par les habitants, mais on le trouve croissant naturellement dans les bois. Il ressemble beaucoup à un chêne américain, et le fruit, avec le noyau duquel, séché au soleil et bouilli dans l'eau, on prépare le beurre végétal, ressemble un peu à l'olive d'Espagne. Le noyau est enveloppé d'une pulpe douce que recouvre une mince écorce verte. Le beurre qui en provient, outre l'avantage qu'il a de se conserver toute l'année sans sel, est plus blanc, plus ferme, et, à mon goût, plus agréable qu'aucun beurre de lait de vache que j'aie jamais mangé. C'est un des principaux articles du commerce intérieur de ces contrées. »

Sansanding, ville de huit à dix mille habitants, est un marché fréquenté par les Maures, qui y apportent, de la Méditerranée, des verroteries qu'ils échangent contre de la poudre d'or et de la toile de coton. Mungo-Park n'eut pas la liberté de s'arrêter en ce lieu, et dut, à cause des importunités des habitants et des perfides insinuations des Maures fanatiques, continuer son voyage. Son cheval étant épuisé par les fatigues et les privations, il dut s'embarquer sur le Niger ou Djoliba, comme disent les habitants.

A Mourzan, village de pêcheurs situé sur la rive septentrionale du fleuve, force fut à Mungo-Park de renoncer à pousser plus loin ses découvertes. Plus il s'enfonçait dans l'est en descendant le fleuve, plus il se mettait entre les mains des Maures. La saison des pluies était commencée, et il ne serait bientôt plus possible de voyager qu'en canot. Or, son extrême dénûment empêchait Mungo-Park de louer une embarcation, et il était réduit à vivre de la charité publique. S'enfoncer plus avant dans cette direction, c'était non seulement courir au devant de la mort, mais encore vouloir ensevelir avec soi le fruit de ses travaux et de ses fatigues. Certes, le retour à Gambie n'était pas facile ; il y avait plusieurs centaines de milles à faire, à pied, à travers des contrées difficiles, mais l'espoir du retour le soutiendrait sans doute !

« Avant de quitter Silla, dit le voyageur, je crus convenable de prendre, des marchands maures et nègres, toutes les informations que je pourrais me

procurer, soit sur le cours ultérieur du Niger vers l'est, soit sur la situation et l'étendue des royaumes qui l'avoisinent....

« A deux journées de marche de Silla est la ville de Djenné, qui est située sur une petite île du fleuve, et qui contient, dit-on, plus d'habitants que Sego et même qu'aucune autre ville du Bambara. A deux jours de distance, la rivière s'étend et forme un lac considérable appelé *Dibby*, « le lac obscur ». Tout ce que j'ai pu savoir sur l'étendue de ce lac, c'est qu'en le traversant de l'ouest à l'est, les canots perdent la terre de vue pendant un jour entier. L'eau sort de ce lac en plusieurs courants, qui finissent par former deux grands bras de rivière, dont l'un coule vers le nord-est et l'autre vers l'est. Mais ces bras se réunissent à Kabra, qui est à une journée de marche au sud de Tombouctou et qui forme le port ou le lieu d'embarquement de cette ville. L'espace qu'enferment les deux courants s'appelle *Jinbala;* il est habité par des nègres. La distance entière, par terre, de Djenné à Tombouctou est de douze jours de marche.

« Au nord-est de Masina est le royaume de Tombouctou, le grand objet des recherches des Européens. La capitale de ce royaume est un des principaux marchés du grand commerce que les Maures font avec les nègres. L'espoir d'acquérir des richesses dans ce négoce et le zèle de ces peuples pour leur religion ont peuplé cette grande ville de Maures et de convertis mahométans. Le roi lui-même et les principaux offi-

ciers de l'État sont plus sévères, plus intolérants dans leurs principes, qu'aucune des autres tribus maures de cette partie de l'Afrique. »

Mungo-Park dut donc revenir sur ses pas, et, par des chemins qu'avaient détrempés les pluies et l'inondation, traverser Mourzan, Kea, Modibou, où il retrouva son cheval, Nyara, Sansanding, Samée, Sai, entourée de fossés profonds et de hautes murailles aux tours carrées, Jabbée, ville considérable d'où l'on aperçoit de hautes montagnes, et, enfin, Taffara, où il fut reçu avec peu d'hospitalité.

Au village de Souha, Mungo-Park essaya d'obtenir par charité quelques grains du « douty », qui lui répondit n'avoir rien dont il pût se passer.

« Tandis que j'examinais la figure de cet homme inhospitalier, dit Mungo-Park, et que je cherchais à démêler la cause d'un air d'humeur et de mécontentement qu'exprimaient ses traits, il appela un esclave qui travaillait dans un champ voisin et lui ordonna d'apporter avec lui sa bêche; lui montrant ensuite un endroit peu éloigné, il lui dit de faire un trou dans la terre. L'esclave, avec son outil, commença à creuser la terre, et le douty, qui paraissait un homme impatient, marmotta et parla tout seul, jusqu'à ce que le trou fût presque fini. Il prononça alors deux fois de suite les mots *dankatou* (bon à rien), *jankra lemen* (une vraie peste), expressions que je crus ne pouvoir s'appliquer qu'à moi.

« Comme le trou avait assez l'apparence d'une fosse,

je trouvai prudent de remonter à cheval, et j'allais décamper, lorsque l'esclave, qui venait d'aller au village, en revint, et apporta le corps d'un enfant mâle, d'environ neuf ou dix ans, parfaitement nu. Le nègre portait le corps par un bras et une jambe, et le jeta dans la fosse avec une indifférence barbare dont je n'avais jamais vu d'exemple. Pendant qu'il le couvrait de terre, le douty répétait : *naphula attiniata* (argent perdu), d'où je conclus que l'enfant avait été un de ses esclaves. »

Le 21 août, Mungo-Park quitta Koulikorro, où il s'était procuré des aliments en écrivant des saphis pour plusieurs habitants, et gagna Bammakou, où se tient un grand marché de sel. Près de là, du haut d'une éminence, le voyageur put apercevoir une grande chaîne de montagnes située dans le pays de Kong, dont le souverain pouvait mettre sur pied une armée plus nombreuse que celle du roi de Bambara.

Dépouillé par des brigands du peu qu'il possédait, le malheureux Mungo-Park, au milieu d'un immense désert, pendant la saison pluvieuse, à cinq cents lieues de l'établissement européen le plus voisin, se sentit un moment à bout de force et d'espoir. Mais ce fut une crise de peu de durée. Reprenant courage, il atteignit la ville de Sibidoulou, dont le « mansa » ou chef lui fit retrouver son cheval et ses habits qui lui avaient été volés par des brigands foulahs, puis Kamalia, où Karfa Taura lui proposa de gagner la Gambie, après la saison des pluies, avec une caravane d'esclaves. Épuisé,

sans ressources, attaqué de la fièvre, qui pendant cinq semaines l'empêcha de sortir, Mungo-Park fut contraint de s'arrêter à ce parti.

Le 19 avril fut le jour du départ de la caravane pour la côte. Avec quelle joie Mungo-Park salua son lever, on peut aisément le deviner! Après avoir traversé le désert de Jallonka et passé le bras principal du Sénégal, puis la Falemé, la caravane atteignit enfin les bords de la Gambie et Pisania, où Mungo-Park tomba, le 12 juin 1797, dans les bras du docteur Laidley, qui ne comptait plus le revoir.

Le 22 septembre, Mungo-Park rentrait en Angleterre. L'enthousiasme fut tel, à l'annonce de ses découvertes, si grande était l'impatience avec laquelle on attendait la relation de ce voyage, assurément le plus important qui eût été fait dans cette partie de l'Afrique, que la Société Africaine dut lui permettre de publier, à son profit, un récit abrégé de ses aventures.

On lui devait sur la géographie, les mœurs et les coutumes du pays, plus de faits importants que n'en avaient recueilli tous les voyageurs qui l'avaient précédé. C'est lui qui venait de fixer la position des sources du Sénégal et de la Gambie, et relever le cours du Niger ou Djoliba, coulant vers l'est alors que la Gambie descendait à l'ouest.

C'était mettre fin, par des faits positifs, à un débat qui avait jusqu'alors divisé les géographes. En même temps, il n'y avait plus moyen de confondre ces trois fleuves comme l'avait fait, en 1707, le géographe fran-

çais Delisle, qui nous présentait le Niger courant vers l'est depuis le Bornou, et se terminant par le fleuve du Sénégal à l'ouest. Mais lui-même avait reconnu et corrigé cette erreur dans ses cartes, de 1722 à 1727, sans doute d'après les informations recueillies par André Brue, le gouverneur du Sénégal pour la Compagnie.

Houghton avait bien reçu, des naturels, des renseignements assez précis sur la source du Niger dans le pays de Manding, sur la position approximative de Ségo, de Djenné et de Tombouctou ; mais il appartenait à Mungo-Park de fixer définitivement, *de visu*, la position de ces deux premières villes, et de nous donner, sur la nature du pays et les différentes peuplades qui l'habitent, des détails bien plus circonstanciés que ceux que l'on possédait.

Aussi, comme nous l'avons dit plus haut, l'opinion publique ne s'était-elle pas trompée sur l'importance de ce voyage, sur l'habileté, le courage et la véracité de celui qui l'avait exécuté.

Un peu plus tard, le gouvernement anglais voulut confier à Mungo-Park le commandement d'une expédition pour l'intérieur de l'Australie, mais le voyageur refusa.

Quelques années après, en 1804, la Société Africaine, résolue à compléter la découverte du Niger, proposa à Mungo-Park la direction d'une nouvelle campagne d'exploration. Mungo-Park ne crut pas pouvoir refuser, cette fois, et, le 30 janvier 1805, il quitta l'Angleterre.

Deux mois après, il débarquait à Gorée.

Mungo-Park était accompagné du chirurgien Anderson, son beau-frère; du dessinateur Georges Scott et de cinq artilleurs. Il était, en outre, autorisé à s'adjoindre le nombre de soldats qu'il jugerait nécessaire, et un crédit de cent mille francs lui était ouvert.

« Ces ressources, dit Walckenaer dans son *Histoire des voyages*, si grandes en comparaison de celles qu'avaient pu lui fournir les souscriptions particulières de la Société Africaine, furent, suivant nous, ce qui contribua en partie à sa perte. La rapace exigence des monarques africains s'accrut en raison des richesses qu'ils supposaient à notre voyageur, et la nécessité de se soustraire à l'énormité de demandes qu'il n'aurait pu satisfaire fut en partie la cause de la catastrophe qui mit fin à cette expédition. »

Quatre charpentiers, un officier et trente-cinq soldats d'artillerie, ainsi qu'un marchand mandingue appelé Isaac, qui devait servir de guide, composaient, avec les chefs de l'expédition déjà nommés, une importante caravane. Le 27 avril 1805, Mungo-Park quitta Cayee, arriva le lendemain à Pisania, d'où il était parti, dix ans auparavant, pour entreprendre son premier voyage, et se dirigea dans l'est, suivant la route autrefois parcourue jusqu'à Bambakou, sur les bords du Niger. De tous les Européens, il ne restait plus, lorsque la caravane y arriva, que six soldats et un charpentier. Tous les autres avaient succombé à la fatigue, aux fièvres, aux maladies causées par les inondations. Les

exactions des petits potentats, dont l'expédition avait traversé les États, avaient été telles, que le stock des marchandises d'échange était considérablement réduit.

Bientôt Mungo-Park commit une grave imprudence. A Sansanding, ville de onze mille habitants, il avait remarqué que le marché était très assidûment suivi et qu'on y vendait des grains de collier, de l'indigo, de l'antimoine, des bagues, des bracelets et mille autres objets qui n'avaient pas le temps de se détériorer avant d'être enlevés par les acheteurs.

« Il ouvrit, dit Walckenaer, une boutique dans le grand genre, et étala un assortiment choisi des marchandises d'Europe, à vendre en gros ou en détail Mungo-Park croit que le grand débit qu'il en fit lui attira l'envie des marchands, ses confrères. Les gens de Djenné, les Maures, les marchands de Sansanding se joignirent à ceux de Sego, et offrirent, en présence de Modibinne, qui a lui-même rapporté le fait à Mungo-Park, de donner à Mansong une quantité de marchandises d'un plus grand prix que tous les présents qu'il avait reçus de notre voyageur, s'il voulait s'emparer de son bagage, et ensuite le tuer ou le chasser du Bambara. Mungo-Park n'en continua pas moins à ouvrir tous les jours sa boutique, et il reçut, dans une seule journée de marché, vingt-cinq mille sept cent cinquante-six pièces de monnaie ou cauris. »

Le 28 octobre, Anderson mourut après quatre mois de maladie, et Mungo-Park se vit, une seconde fois, seul au milieu de l'Afrique. Il avait reçu la permission

du roi Mansong de construire à Sansanding une embarcation qui lui permettrait de descendre le Niger; il lui donna le nom de *Djoliba* et fixa son départ au 16 novembre.

C'est là que se termine son journal par des détails sur les populations riveraines du fleuve et sur la géographie de ces contrées qu'il avait été le premier à découvrir. Parvenu en Europe, ce journal, tout informe qu'il était, fut publié, dès qu'on eut acquis la triste certitude que son auteur avait péri dans les eaux du Djoliba. A proprement parler, il ne contenait aucune nouvelle découverte, mais on savait qu'il serait utile à la science géographique. Plus instruit, en effet, Mungo-Park avait déterminé la position astronomique des villes les plus importantes, ce qui allait donner des bases sérieuses à une carte de la Sénégambie. Cette carte fut confiée à Arrow-Smith, qui, dans un court avertissement, se contenta de déclarer que, trouvant de grandes différences entre les positions des lieux données par les journées de marche et celles fournies par les observations astronomiques, il lui avait été impossible de les concilier, mais que, se rapportant à ces dernières, il avait été obligé de rejeter plus au nord la route suivie par Mungo-Park durant son premier voyage.

Il y avait là un fait bizarre que devait débrouiller un homme à l'esprit encyclopédique, le Français Walckenaer, tour à tour ou en même temps préfet, géographe, littérateur. Il découvrit, dans le journal de Mungo-Park, une erreur singulière que ni l'éditeur

anglais, ni le traducteur français, qui a commis les plus grossières légèretés, n'avaient relevée. Ce journal contenait le récit de ce que Mungo-Park avait fait le « 31 avril. » Or, tout le monde sait que ce mois n'a que trente jours. Il résultait de là que, pendant tout le cours du voyage, Mungo-Park avait fait l'erreur d'un jour entier, et qu'il avait, dans ses calculs, employé les déclinaisons de la veille en croyant faire usage de celles du jour. Il y eut donc des modifications importantes à faire à la carte d'Arrow-Smith; mais il n'en résulte pas moins, une fois les inexactitudes de Mungo-Park reconnues, qu'il rapportait la première base sérieuse d'une carte de la Sénégambie.

Bien que les rapports faits au gouvernement anglais ne laissassent guère de prise au doute, cependant, comme certains récits annonçaient que des blancs avaient été vus dans l'intérieur de l'Afrique, le gouverneur du Sénégal envoya une expédition dont il confia le commandement au marchand nègre Isaac, ancien guide de Mungo-Park qui avait fidèlement remis le journal de ce dernier entre les mains des autorités anglaises. Nous ne nous étendrons pas sur le récit de ce voyage, qui ne contient aucun fait nouveau, et nous n'en retiendrons que la partie relative aux derniers jours de Mungo-Park.

A Sansanding, Isaac avait retrouvé Amadi Fatouma, nègre qui accompagnait Mungo-Park sur le Djoliba, lorsqu'il périt, et il reçut de lui la déposition suivante:

« Nous nous embarquâmes à Sansanding et nous ga-

gnâmes en deux jours Silla, lieu où Mungo-Park avait terminé son premier voyage.

« Deux jours de navigation nous conduisirent ensuite à Djenné. Lorsque nous passâmes à Dibby, trois canots remplis de nègres armés de piques, de lances et d'arcs, mais sans armes à feu, vinrent après nous. On passa successivement devant Racbara et Tombouctou, où l'on fut de nouveau poursuivi par trois canots, qu'il fallut repousser par la force et en tuant toujours plusieurs naturels. A Gouroumo, sept canots voulurent encore nous attaquer et furent battus. On livra ensuite plusieurs combats, à la grande perte des nègres, jusqu'à Kaffo, où l'on s'arrêta pendant un jour. On descendit ensuite le fleuve jusqu'à Carmusse, et l'on jeta l'ancre à Gournon. Le lendemain, on aperçut une armée de Maures, qui laissèrent tranquillement passer le canot.

« On entra alors dans le pays des Haoussa. Le jour suivant, on arriva à Yaour. Amadi Fatouma fut envoyé dans cette ville pour porter des présents au chef et acheter des provisions. Ce nègre demanda, avant d'accepter les présents, si le voyageur blanc reviendrait visiter son pays. Mungo-Park, à qui cette question fut rapportée, crut devoir répondre qu'il n'y reviendrait jamais. On a pensé que ces paroles causèrent sa mort. Le chef nègre, certain de ne revoir jamais Mungo-Park, prit, dès lors, la résolution de s'emparer des présents destinés au roi.

« Cependant Amadi Fatouma se rendit à la résidence du roi, située à quelques centaines de pas de la rivière.

Ce prince, averti du passage des voyageurs blancs, envoya le lendemain une armée dans le petit village de Boussa, sur le bord du fleuve. Lorsque l'embarcation parut, elle fut assaillie par une pluie de pierres et de flèches. Park fit jeter les bagages dans le fleuve et s'y précipita avec ses compagnons; tous y périrent. »

Ainsi finit misérablement le premier Européen qui ait navigué sur le cours du Djoliba et visité Tombouctou. Bien des efforts devaient être faits dans la même direction. Presque tous devaient échouer.

A la fin du XVIII[e] siècle, deux des meilleurs élèves de Linné parcouraient en naturalistes le sud de l'Afrique. C'étaient Sparrman pour les quadrupèdes et Thunberg pour les plantes. Le récit de l'exploration de Sparrman, interrompue, comme nous l'avons dit, par son voyage en Océanie, à la suite de Cook, parut le premier et fut traduit en français par Le Tourneur. Dans sa préface, — les traducteurs n'en font jamais d'autre, — Le Tourneur déplorait la perte de ce savant voyageur, mort pendant un voyage à la Côte-d'Or. Au moment même où l'ouvrage paraissait, Sparrman vint rassurer sur son sort le bon Le Tourneur, légèrement ahuri de sa bévue.

Le 30 avril 1772, Sparrman mit le pied sur la terre d'Afrique et débarqua au cap de Bonne-Espérance. A cette époque, la ville était petite et ne comptait pas plus de deux mille pas de long sur autant de large, en y comprenant même les jardins et les vergers qui la terminent d'un côté. Les rues étaient larges, plantées de chênes, bordées de maisons blanchies à l'extérieur

ou peintes en vert, ce qui ne laissa pas d'étonner Sparrman. Venu au Cap pour servir de précepteur aux enfants de M. Kerste, il ne trouva celui-ci qu'à False-Bay, sa résidence d'hiver. Dès que revint le printemps, Sparrman accompagna M. Kerste à Alphen, propriété que celui-ci possédait près de Constance. Le naturaliste en profita pour faire quelques excursions dans les environs et escalader la montagne de la Table, ce qui ne fut pas sans danger. Ces promenades lui permirent en même temps de connaître la manière de vivre des boers et leurs relations avec leurs esclaves. Les dispositions de ces derniers étaient telles, que chaque habitant était obligé de fermer, durant la nuit, la porte de sa chambre et de tenir près de lui ses armes chargées. Quant aux colons, ils étaient, pour la plupart, d'une bonhomie rude, d'une hospitalité brutale, dont Sparrman donne plusieurs preuves singulières.

« J'arrivai, dit-il, à la demeure d'un fermier nommé Van der Spoei, qui était veuf, né Africain et père de celui que vous connaissez pour le propriétaire du Constance rouge ou vieux Constance.

« Sans faire semblant de m'apercevoir, il demeura immobile dans le passage qui conduisait à sa maison. Lorsque je fus près de lui, il ne fit pas un seul pas pour venir à ma rencontre, mais, me prenant par la main, il me salua de ces mots : « Bonjour, soyez le bienvenu ! — Comment vous portez-vous? — Qui êtes-vous? — Un verre de vin? — Une pipe de tabac? — Voulez-vous manger quelque chose? » Je répondis à

ses questions avec le même laconisme et j'acceptai ses offres à mesure qu'il les faisait. Sa fille, jeune, bien faite et d'une humeur agréable, âgée de douze à quatorze ans, mit sur la table une magnifique poitrine d'agneau à l'étuvée et garnie de carottes ; après le dîner, elle m'offrit le thé de si bonne grâce que je savais à peine que préférer ou du dîner ou de ma jeune hôtesse. La discrétion et la bonté du cœur étaient lisiblement peintes dans les traits et dans le maintien du père et de la fille. J'adressai plusieurs fois la parole à mon hôte pour l'engager à rompre le silence ; ses réponses furent courtes et discrètes ; mais je remarquai surtout qu'il ne commença jamais, de lui-même, la conversation, excepté pour m'engager à rester avec eux jusqu'au lendemain. Cependant, je pris congé de lui, non sans être vivement touché d'une bienveillance aussi rare... »

Sparrman fit ensuite plusieurs excursions, notamment à Hout-Bay et à Paarl, pendant lesquelles il eut l'occasion de constater l'exagération qui règne le plus souvent dans les récits de Kolbe, son prédécesseur en ce pays.

Il se proposait de multiplier le nombre de ses courses pendant l'hiver, et avait projeté un voyage dans l'intérieur pendant la belle saison, lorsque les frégates *la Résolution* et *l'Aventure*, commandées par le capitaine Cook, arrivèrent au Cap. Forster engagea le jeune naturaliste suédois à le suivre, ce qui permit à Sparrman de visiter successivement la Nouvelle-Zélande, la terre

de Van-Diemen, la Nouvelle-Hollande, Taïti, la terre de Feu, les glaces du pôle antarctique et la Nouvelle-Géorgie, avant de revenir au Cap, où il débarqua le 22 mars 1775.

Le premier soin de Sparrman fut de préparer son voyage pour l'intérieur, et, afin d'augmenter ses ressources pécuniaires, il exerça la médecine et la chirurgie pendant l'hiver. Un chargement de graines, de médicaments, de couteaux, de briquets, de boîtes à amadou, d'alcool pour conserver les spécimens, fut réuni et chargé sur un immense chariot traîné par cinq paires de bœufs.

« Il faut, dit-il, que le conducteur ait non seulement beaucoup de dextérité et la connaissance pratique de ces animaux, mais encore qu'il sache user habilement du fouet des charretiers africains. Ces fouets sont longs de quinze pieds avec une courroie un peu plus longue et une mèche de cuir blanc longue de trois pieds. Le conducteur tient ce redoutable instrument des deux mains et, assis sur le siège du chariot, il peut en atteindre la cinquième paire de bœufs. Il doit distribuer ses coups sans relâche, savoir les appliquer où il veut et de manière « que les poils de l'animal suivent la mèche ».

Sparrman devait accompagner à cheval son chariot et s'était adjoint un jeune colon du nom d'Immelman, qui, pour son plaisir, avait déjà fait un voyage dans l'intérieur. Ce fut le 25 juillet 1775 qu'il partit. Il traversa d'abord la Rente-River, escalada la Hottentot-

Holland-Kloof, traversa la Palmit et pénétra dans un pays inculte, coupé de plaines, de montagnes et de vallées, sans eau, mais fréquenté par des troupeaux d'antilopes de diverses espèces, des zèbres et des autruches.

Il atteignit bientôt les bains chauds ferrugineux situés au pied du Zwarteberg, alors très fréquentés, où la Compagnie avait fait bâtir une maison adossée à la montagne.

C'est là que vint le rejoindre le jeune Immelman, et tous deux partirent alors pour Zwellendam, où ils arrivèrent le 2 septembre. Ils y recueillirent des détails précieux sur les habitants. Nous les résumons avec plaisir.

Les Hottentots sont aussi grands que les Européens. Leurs extrémités sont petites et leur peau d'un jaune brunâtre. Ils n'ont pas les lèvres épaisses des Cafres et des Mozambiques. Leur chevelure est une laine noire, frisée sans être très épaisse. En général, ils sont barbouillés, de la tête aux pieds, de graisse et de suie. Un Hottentot, qui est dans l'usage de se peindre, a l'air moins nu, et est plus complet, pour ainsi dire, que celui qui se décrasse. Aussi dit-on communément que « la peau d'un Hottentot sans graisse est comme un soulier sans cirage. »

Ces indigènes portent ordinairement un manteau appelé « kross », fait d'une peau de mouton dont la laine est tournée en dedans. Les femmes y adaptent une longue pointe, qui forme une sorte de capuchon,

et y mettent leurs enfants, auxquels elles donnent le sein par-dessus l'épaule. Hommes et femmes portent habituellement aux bras et aux jambes des anneaux de cuir ; ce qui avait donné lieu à cette fable, que les Hottentots s'enroulent, autour des jambes, des boudins pour les manger à l'occasion. Ils ont également des anneaux de fer ou de cuivre, mais ceux-ci sont d'un prix élevé.

Le « kraal », ou village hottentot, est la réunion en cercle des cases, qui, toutes pareilles, affectent la forme de ruches d'abeilles. Les portes, qui s'ouvrent vers le centre, sont si basses, qu'il faut se mettre à genoux pour pénétrer dans les cabanes. L'âtre est au milieu, et le toit n'a pas de trou qui permette à la fumée de sortir.

Il ne faut pas confondre les Hottentots avec les Boschimans. Ceux-ci ne vivent que de chasse et de pillage. Leur adresse à lancer des flèches empoisonnées, leur bravoure, leur habitude de la vie sauvage, les rendent redoutables.

A Zwellendam, Sparrman vit le « couagga », espèce de cheval qui ressemble beaucoup au zèbre par la taille, mais dont les oreilles sont plus courtes.

Le voyageur visita ensuite Mossel-Bay, havre peu fréquenté parce qu'il est trop ouvert aux vents d'ouest, et la terre des Houtniquas, ou des Antiniquas, de la carte de Burchell. Couverte de bois, elle paraît fertile, et les colons qui s'y sont établis y prospéreront sûrement. Sparrman eut l'occasion de voir et d'étudier

dans ce canton la plupart des quadrupèdes de l'Afrique, éléphants, lions, léopards, chats-tigres, hyènes, singes, lièvres, antilopes et gazelles.

Nous ne pouvons suivre pas à pas Sparrman dans toutes les petites localités qu'il visite. L'énumération des cours d'eau, des kraals ou des villages qu'il traverse n'apprendrait rien aux lecteurs. Nous préférons lui emprunter quelques détails assez curieux et nouveaux sur deux animaux qu'il eut l'occasion d'observer, le mouton du Cap et le coucou des abeilles.

« Lorsqu'on veut tuer un mouton, dit le voyageur, on cherche toujours le plus maigre du troupeau. Il serait impossible de manger les autres. Leurs queues sont d'une forme triangulaire, ont d'un pied à un pied et demi de long et quelquefois plus de six pouces d'épaisseur dans le haut. Une seule de ces queues pèse ordinairement huit à douze livres ; elle est principalement formée d'une graisse délicate que quelques personnes mangent avec le pain au lieu de beurre ; on s'en sert pour apprêter des viandes et quelquefois on en fait de la chandelle. »

Après une description du rhinocéros à deux cornes, jusqu'alors inconnu, du gnou, qui, par sa forme, tient le milieu entre le cheval et le bœuf, de la gerboise, du babouin, de l'hippopotame, dont les habitudes étaient jusqu'alors peu connues, Sparrman signale un oiseau singulier, qui rend de grands services aux habitants ; il l'appelle le coucou des abeilles.

« Cet oiseau, dit-il, n'est remarquable ni par sa gros-

seur ni par sa couleur. A la première vue, on le prendrait pour un moineau ordinaire, si ce n'est qu'il est un peu plus gros, d'une couleur plus claire, qu'il a une petite tache jaune sur chaque épaule et que les plumes de sa queue sont marquées de blanc.

« C'est pour son propre intérêt que cet oiseau découvre aux hommes les nids d'abeilles, car il est lui-même très friand de leur miel et surtout de leurs œufs, et il sait que toutes les fois qu'on détruit un de ces nids, il se répand toujours un peu de miel dont il fait son profit ou que les destructeurs lui laissent en récompense de ses services.

« Le soir et le matin sont probablement les heures où son appétit se réveille; du moins c'est alors qu'il sort le plus ordinairement, et par ses cris perçants semble chercher à exciter l'attention des Hottentots ou des colons. Il est rare que les uns ou les autres ne se présentent pas à l'endroit d'où part le cri ; alors l'oiseau, tout en le répétant sans cesse, vole, lentement et d'espace en espace, vers l'endroit où l'essaim d'abeilles s'est établi.... Enfin, lorsqu'il est arrivé au nid, qu'il soit bâti dans une fente des rochers, dans le creux d'un arbre ou dans quelque lieu souterrain, il plane immédiatement au-dessus pendant quelques secondes (j'ai moi-même été deux fois témoin de ce fait), après quoi il se pose en silence et se tient ordinairement caché dans l'attente de ce qui va arriver et dans l'espérance d'avoir sa part de butin. »

Le 12 avril 1776, en revenant au Cap, Sparrman apprit

qu'on avait récemment découvert un grand lac un peu au nord du canton de Sneeuwberg, le seul qui existât dans la colonie. Peu de temps après, le voyageur ralliait le Cap et s'embarquait pour l'Europe avec les nombreuses collections d'histoire naturelle qu'il avait recueillies.

A la même époque, de 1772 à 1775, le Suédois Thunberg, que Sparrman avait rencontré au Cap, faisait dans l'intérieur de l'Afrique trois voyages consécutifs. Ce ne sont, pas plus que ceux de Sparrman, des voyages de découverte, et l'on ne doit à Thunberg la connaissance d'aucun fait géographique nouveau.

Il réunit seulement une prodigieuse quantité d'observations curieuses sur les oiseaux du Cap, et on lui doit des renseignements intéressants sur les différentes populations qui se partagent ce vaste territoire, bien plus fertile qu'on n'aurait pu le penser.

Thunberg fut immédiatement suivi dans les mêmes parages par un officier anglais, le lieutenant William-Paterson, dont le but principal était de récolter des plantes et des objets d'histoire naturelle. Il pénétra dans le nord, un peu au delà de la rivière Orange, et à l'est jusque dans le pays des Cafres, bien au delà de la rivière des Poissons. C'est à lui qu'est due la première description de la girafe, et l'on trouve dans son récit des observations importantes sur l'histoire naturelle, sur la constitution du pays et sur ses habitants.

Une remarque curieuse à faire, c'est que le nombre des Européens attirés dans l'Afrique australe par le

seul appât des découvertes géographiques est bien moins considérable que celui des voyageurs dont la principale préoccupation est l'histoire naturelle. Nous venons de citer successivement Sparrman, Thunberg, Paterson ; à cette liste il faut ajouter le nom de l'ornithologiste Le Vaillant.

Né à Paramaribo, dans la Guyane hollandaise, de parents français qui faisaient le commerce des oiseaux, Le Vaillant revint avec eux en Europe, et parcourut, dès sa plus tendre enfance, la Hollande, l'Allemagne, la Lorraine, les Vosges, avant d'arriver à Paris. Il est facile de comprendre que cette existence cosmopolite ait pu faire naître en lui le goût des voyages. Sa passion pour les oiseaux, encore excitée par la vue des collections nationales ou particulières, fit naître en lui le désir d'enrichir la science par la description et la représentation d'espèces inconnues.

Quelle contrée lui offrait sous ce rapport la plus riche récolte? Les pays voisins du Cap avaient été explorés par des botanistes, et par un savant qui avait fait des quadrupèdes le principal objet de ses recherches. Personne ne les avait encore parcourus pour se procurer des oiseaux.

Arrivé au Cap, le 29 mars 1781, Le Vaillant, après la catastrophe qui fit sauter son bâtiment, se trouva sans autre ressource que l'habit qu'il portait, dix ducats et son fusil.

D'autres auraient été déconcertés. Le Vaillant, lui, ne perdit pas l'espoir de se tirer de cette position fâ-

cheuse. Confiant dans son adresse à tirer le fusil et l'arc, dans sa force et son agilité, comme dans son talent pour préparer les peaux d'animaux et empailler les oiseaux, auxquels il savait donner l'allure qui leur était propre, Le Vaillant fut bientôt en rapport avec les plus riches collectionneurs du Cap.

L'un d'eux, le fiscal Boers, lui fournit toutes les ressources nécessaires pour voyager avec fruit, chariots, bœufs, provisions, objets d'échange, chevaux, jusqu'aux domestiques et aux guides qui devaient l'accompagner. Le genre de recherches auxquelles Le Vaillant avait dessein de se livrer influa sur son mode de voyage. Loin de chercher les lieux fréquentés et les agglomérations, il s'efforça toujours de se jeter hors des routes frayées, dans les cantons laissés de côté par les Européens, car il pensait ne devoir rencontrer que là seulement de nouveaux types d'oiseaux, inconnus des savants. Il résulta de cette manière de procéder que Le Vaillant prit presque toujours la nature sur le vif, et qu'il eut des rapports avec des indigènes dont les mœurs n'avaient pas été modifiées par le contact des blancs. Aussi les informations que nous lui devons expriment-elles bien mieux la réalité de la vie sauvage que celles de ses devanciers ou de ses successeurs. Le seul tort de Le Vaillant fut de confier la rédaction de ses notes de voyage à un jeune homme qui les modifia pour les plier à ses propres idées. Loin d'avoir le respect scrupuleux des éditeurs modernes, ce voyageur grossit les événements, et, appuyant outre mesure sur

l'habileté du voyageur, il donna au récit de cette exploration un ton de hâblerie qui lui fut extrêmement nuisible.

Après trois mois de séjour au Cap et dans les environs, Le Vaillant partit, le 18 décembre 1781, pour un premier voyage à l'est et dans la Cafrerie. Son train était composé de trente bœufs, savoir, vingt bœufs pour ses deux voitures et dix autres pour les relais, de trois chevaux, de neuf chiens et de cinq Hottentots.

Tout d'abord, Le Vaillant parcourut la Hollande hottentote, bien connue par les explorations de Sparrman ; il y rencontra des hardes immenses de zèbres, d'antilopes et d'autruches, et arriva enfin à Zwellendam, où il acheta des bœufs, une charrette et un coq, qui fit pendant toute la campagne l'office de réveille-matin. Un autre animal lui fut également d'un grand secours. C'était un singe qu'il avait apprivoisé et qu'il avait promu au poste aussi utile qu'honorable de dégustateur. Si l'on rencontrait un fruit, une racine, qui fussent inconnus des Hottentots, personne ne devait y toucher avant que « maître Kées » ne se fût prononcé.

Kées servait en même temps de sentinelle, et ses sens, aiguisés par l'habitude et les nécessités de la lutte pour la vie, dépassaient en finesse ceux du Peau-rouge le plus subtil. C'est lui qui avertissait les chiens de l'approche du danger. Qu'un serpent fût dans le voisinage, qu'une bande de singes s'ébattît dans les fourrés prochains, la terreur de Kées, ses cris lamentables, faisaient bientôt reconnaître la nature des trouble-fête.

De Zwellendam, qu'il quitta le 12 janvier 1782, Le Vaillant continua à se diriger dans l'est, à quelque distance de la mer. Sur les bords de la rivière du Colombier (Duywen-Hoek), Le Vaillant dressa son camp, et fit plusieurs parties de chasse très fructueuses dans un canton giboyeux. Il gagna ensuite Mossel-Bay, où les cris des hyènes effrayèrent ses bœufs.

Plus loin, il atteignit le pays des Houtniquas, mot qui, en idiome hottentot, signifie « homme chargé de miel ». Dans cette contrée, on ne peut faire un pas sans rencontrer des essaims d'abeilles. Les fleurs naissent sous les pas du voyageur ; l'air est chargé de leurs parfums ; leurs couleurs variées font de ce lieu un séjour enchanteur. La tentation d'y demeurer pouvait s'emparer de quelques-uns des domestiques du voyageur. Aussi Le Vaillant pressa-t-il le départ. Tout ce pays, jusqu'à la mer, est occupé par des colons qui élèvent des bestiaux, font du beurre, coupent des bois de charpente, et ramassent du miel qu'ils transportent au Cap.

Un peu au delà du dernier poste de la Compagnie, Le Vaillant, ayant reconnu un canton où volaient par milliers des « touracos » et d'autre oiseaux rares, établit un camp de chasse ; mais les pluies, qui vinrent à tomber brusquement, avec violence et continuité, contrarièrent singulièrement ses projets et mirent les voyageurs à la veille de périr de faim.

Après diverses péripéties et de nombreuses aventures de chasse, dont le récit serait amusant à faire, mais ne rentrerait pas dans notre cadre, Le Vaillant atteignit

Mossel-Bay. C'est là que vinrent le trouver, — on suppose avec quelle joie de sa part, — des lettres de France. Les courses et les chasses continuèrent dans diverses directions, jusqu'à ce que l'expédition pénétrât chez les Cafres. Il fut assez difficile d'avoir des rapports avec ces derniers, car ils évitaient soigneusement les blancs. Les colons leur avaient fait subir des pertes considérables en hommes et en bestiaux, et les Tamboukis, profitant de leur situation critique, avaient envahi la Cafrerie et commis mille déprédations; enfin, les Boschimans leur faisaient une chasse très sérieuse. Sans armes à feu, pressés de divers côtés à la fois, les Cafres se dérobaient et se retiraient vers le nord.

Il était inutile, d'après ces renseignements, de pousser plus loin dans ce pays, qui devenait montagneux, et Le Vaillant revint sur ses pas. Il visita alors les Montagnes de Neige, les plaines arides du Karrou, les bords de la Buffles-River, et rentra au Cap, le 2 avril 1783.

Les résultats de cette longue campagne étaient importants. Le Vaillant rapportait des renseignements précis sur les Gonaquas, peuple nombreux qu'il ne faut pas confondre avec les Hottentots proprement dits, et qui, par tous ses caractères, semble résulter du mélange des Cafres avec ceux-ci. Quant aux Hottentots, les détails recueillis par Le Vaillant sont, presque en tous points, d'accord avec ceux de Sparrman.

« Les Cafres que Le Vaillant a eu l'occasion de voir, dit Walckenaer, sont généralement d'une taille plus haute que les Hottentots et même les Gonaquas. Leur

figure n'a pas ces visages rétrécis par le bas, ni cette saillie des pommettes des joues si désagréable chez les Hottentots, et qui déjà commence à s'affaiblir chez les Gonaquas. Ils n'ont pas non plus cette face plate et large ni les lèvres épaisses de leurs voisins, les nègres de Mozambique; ils ont, au contraire, la figure ronde, un nez élevé, pas trop épaté, et une bouche meublée des plus belles dents du monde.... Leur couleur est d'un beau noir bruni, et si l'on fait abstraction de cette différence, il est, dit Le Vaillant, telle femme cafre qui passerait pour très jolie à côté d'une Européenne. »

Seize mois d'absence dans l'intérieur du continent avaient suffi pour que Le Vaillant ne reconnût plus les habitants de la ville du Cap. A son départ, il admirait la retenue hollandaise des femmes; à son retour, les femmes ne pensaient plus qu'aux divertissements et qu'à la parure. Les plumes d'autruche étaient tellement à la mode, qu'il avait fallu en faire venir d'Europe et d'Asie. Toutes celles que rapportait notre voyageur furent bientôt écoulées. Quant aux oiseaux, qu'il avait expédiés par toutes les occasions possibles, leur nombre s'élevait à mille quatre-vingts individus, et la maison de M. Boers, où ils étaient déposés, se trouvait ainsi métamorphosée en un véritable cabinet d'histoire naturelle.

Le Vaillant avait accompli un trop fructueux voyage pour qu'il ne désirât pas le recommencer. Bien que son compagnon Boers fût rentré en Europe, il put, grâce à l'aide des nombreux amis qu'il avait su se créer, réunir le matériel d'une nouvelle expédition. C'est le 15 juin

1783 qu'il partit à la tête d'une caravane de dix-neuf personnes. Il emmenait treize chiens, un bouc et dix chèvres, trois chevaux, trois vaches à lait, trente-six bœufs d'attelage, quatorze de relais et deux pour porter le bagage des serviteurs hottentots.

On comprendra que nous ne suivions pas le voyageur dans ses chasses. Ce qu'il importe de savoir, c'est que Le Vaillant parvint à rassembler une collection d'oiseaux merveilleuse, qu'il importa en Europe la première girafe qu'on y ait vue et qu'il parcourut l'immense espace compris entre le tropique du Capricorne à l'ouest et le quatorzième méridien oriental. Rentré au Cap en 1784, il s'embarqua pour l'Europe et arriva à Paris dès les premiers jours de 1785.

Le premier peuple sauvage que Le Vaillant ait rencontré dans ce second voyage, ce sont les Petits Namaquas, race peu nombreuse, par cela même destinée à disparaître avant peu, d'autant plus qu'elle occupait un terrain stérile et se trouvait en butte aux attaques des Boschimans.

Bien qu'ils soient encore d'une belle stature, les Petits Namaquas sont inférieurs aux Cafres et aux Namaquas, et leurs mœurs ne diffèrent pas beaucoup de celles de ces peuples.

Les Caminouquas ou Comeinacquas, sur lesquels Le Vaillant nous donne ensuite quelques détails, ont poussé en longueur.

« Ils paraissent même, dit-il, plus grands que les Gonaquas, quoique peut-être ils ne le soient pas réellement;

mais leurs os plus petits, leur air fluet, leur taille efflanquée, leurs jambes minces et grêles, tout enfin, jusqu'à leurs longs manteaux, peu épais, qui, des épaules, descendent jusqu'à terre, contribue à l'illusion. A voir ces corps effilés comme des tiges d'arbres, on dirait des hommes passés à la filière. Moins foncés en couleur que les Cafres, ils ont un visage plus agréable que les autres Hottentots, parce que le nez est moins écrasé et la pommette des joues moins proéminente. »

Mais, de toutes les nations que Le Vaillant visita pendant ce long voyage, la plus curieuse et la plus ancienne est celle des Houzouanas. Cette tribu n'a été retrouvée par aucun voyageur moderne, mais on croit y reconnaître les Betjouanas, bien que l'emplacement que leur assigne le voyageur ne corresponde en aucune façon avec celui qu'ils occupent depuis une longue série d'années.

« Le Houzouana, dit la relation, est d'une très petite taille; les plus grands atteignent à peine cinq pieds. Ces petits corps, parfaitement proportionnés, réunissent, à une force et à une agilité surprenantes, un air d'assurance et d'audace qui impose et qui plaît. De toutes les races de sauvages que Le Vaillant a connues, nulle ne lui a paru douée d'une âme aussi active et d'une constitution aussi infatigable. Leur tête, quoiqu'elle ait les principaux caractères de celle du Hottentot, est cependant plus arrondie par le menton. Ils sont beaucoup moins noirs..... Enfin, leurs cheveux, plus crépus, sont si courts, que d'abord Le Vaillant les a cru tondus..... Une chose qui distingue la race de Houzouanas, c'est

cette énorme croupe naturelle que portent les femmes, masse énorme et charnue qui, à chaque mouvement du corps, contracte une oscillation et une ondulation fort singulières. Le Vaillant vit courir une femme houzouana avec son enfant, âgé de trois ans, posé debout sur ses pieds, se tenant derrière elle comme un jockey derrière un cabriolet. »

Le voyageur entre ensuite dans beaucoup de détails, que nous sommes obligés de passer sous silence, relativement à la conformation et aux habitudes de ces diverses peuplades, aujourd'hui complètement éteintes ou fondues dans quelques tribus plus puissantes. Ce n'est pas la partie la moins curieuse de l'ouvrage, si ce n'est pas toujours la plus véridique, et c'est précisément l'exagération de ces peintures qui nous engage à n'en pas parler.

Sur la côte orientale d'Afrique, un voyageur portugais, Francisco José de Lacerda e Almeida, partait, en 1797, des côtes de Mozambique et s'enfonçait dans l'intérieur. Le récit de cette expédition dans des localités qui n'ont été visitées à nouveau que de nos jours, serait extrêmement intéressant. Par malheur, le journal de Lacerda n'a jamais été publié, que nous sachions du moins. Le nom de Lacerda est très souvent cité par les géographes; on sait dans quelles contrées il a voyagé; mais il est impossible, en France du moins, de trouver un ouvrage qui s'étende un peu longuement sur cet explorateur et nous rapporte les particularités de son excursion. Tout ce qu'on sait de Lacerda, nous l'aurons dit en quelques

lignes, avec le regret très vif de n'avoir pu nous étendre plus longuement sur l'histoire d'un homme qui avait fait de très importantes découvertes, et envers lequel la postérité est souverainement injuste en laissant son nom dans l'oubli.

Lacerda, dont on ignore la date et le lieu de naissance, était ingénieur. En cette qualité, il fut chargé de procéder à la délimitation des frontières entre les possessions espagnoles et portugaises de l'Amérique du Sud. C'est ainsi qu'on lui doit une foule d'observations intéressantes sur la province de Mato-Grosso, dont le détail a été imprimé dans la *Revista trimensal do Brazil.* Quelles furent les circonstances qui le conduisirent, après cette expédition si bien conduite, dans les possessions portugaises d'Afrique? Quel but se proposait-il en cherchant à traverser l'Afrique australe de la côte orientale au royaume de Loanda? Nous l'ignorons. Mais, ce qu'on sait, c'est qu'il partit, en 1797, de Teté, ville bien connue, à la tête d'une caravane imposante, pour se rendre dans les États du Cazembé.

Le despote qui gouvernait ce pays était renommé par sa bienveillance et son humanité autant que par ses hauts faits. Il aurait habité une capitale qu'on désignait sous le nom de Lunda, qui n'avait pas moins de deux milles d'étendue, et qui était située sur la rive orientale d'un certain lac Mofo. Il eût donc été très intéressant d'identifier ces localités avec celles que nous connaissons aujourd'hui dans les mêmes parages; mais l'absence de détails plus caractéristiques nous fait un devoir

de nous tenir sur la réserve, tout en reconnaissant que le mot de Lunda était bien connu, grâce aux voyageurs portugais; quant à Cazembé, sa position est depuis longtemps hors de discussion.

Fort bien reçu par le roi, Lacerda aurait séjourné une douzaine de jours auprès de lui, puis il aurait déclaré vouloir continuer son voyage. Malheureusement, à une ou deux journées de Lunda, il aurait succombé aux fatigues de la route et à l'insalubrité du climat.

Le roi nègre réunit les cahiers et les notes du voyageur portugais et donna l'ordre de les transporter, ainsi que ses restes, à la côte de Mozambique. Mais, pendant le trajet, la caravane, chargée de ces précieuses dépouilles, fut attaquée, et les ossements de Lacerda restèrent abandonnés sur la terre africaine. Quant à ses observations, un de ses neveux, qui faisait partie de l'expédition, les rapporta en Europe.

Nous devons maintenant achever le tour du continent africain et raconter les explorations tentées par l'est, pendant le xviii[e] siècle. L'une des plus importantes, par ses résultats, est celle du chevalier Bruce.

Né en Écosse, comme un grand nombre des voyageurs en Afrique, James Bruce avait été destiné par sa famille à l'étude du droit et à la profession d'avocat. Mais cette position, éminemment sédentaire, ne pouvait convenir à ses goûts. Ainsi, ce fut avec plaisir qu'il saisit l'occasion d'entrer dans la carrière commerciale. Sa femme étant morte après quelques années de mariage, Bruce partit pour l'Espagne, où il se passionna pour

l'étude des monuments arabes. Il voulait publier la description de tous ceux que renferme l'Escurial, mais le gouvernement espagnol lui en refusa l'autorisation.

De retour en Angleterre, Bruce se mit à l'étude des langues orientales, et particulièrement de l'éthiopien, qu'on ne connaissait encore que par les travaux incomplets de Ludolf.

Dans une conversation avec lord Halifax, celui-ci lui proposa, sans attacher grande importance à ses paroles, de tenter la découverte des sources du Nil. Aussitôt, Bruce s'enthousiasme, embrasse ce projet avec ardeur, et met tout en œuvre pour le réaliser. Les objections sont combattues, les obstacles vaincus par la ténacité du voyageur, et, au mois de juin 1768, Bruce quitte le ciel embrumé de l'Angleterre pour les paysages ensoleillés des bords de la Méditerranée.

A la hâte, et pour se faire la main, Bruce parcourt successivement quelques îles de l'Archipel, la Syrie et l'Égypte. Parti de Djedda, le voyageur anglais visite Moka, Loheia, et débarque à Massouah, le 19 septembre 1769. Il avait eu soin de se munir d'un firman du sultan, de lettres du bey du Caire et du shérif de la Mecque. Bien lui en avait pris, car le « nayb » ou gouverneur de cette île fit tous ses efforts pour l'empêcher d'entrer en Abyssinie et pour tirer de lui de gros présents.

Les missionnaires portugais avaient autrefois exploré l'Abyssinie. Grâce à leur zèle, on possédait déjà quelques notions sur ce pays, mais elles étaient loin d'égaler en exactitude celles que Bruce allait recueillir. Bien qu'on

ait souvent mis en doute sa véracité, les voyageurs qui l'ont suivi dans les pays qu'il avait visités ont rendu justice à la sûreté de ses informations.

De Massouah à Adowa, la route monte graduellement et escalade les montagnes qui séparent le Tigré des côtes de la mer Rouge.

Adowa n'était point autrefois la capitale du Tigré. On y avait établi une manufacture de ces grosses toiles de coton qui circulent dans toute l'Abyssinie et servent de monnaie courante. Dans les environs, le sol est assez profond pour qu'on cultive le blé.

« On a, dans ces contrées, dit Bruce, trois récoltes par an. Les premières semailles se font en juillet et en août. Les pluies tombent alors en abondance ; malgré cela, on sème le froment, le tocusso, le teff et l'orge. Vers le 20 de novembre, ils commencent à recueillir l'orge, puis le froment et ensuite le tocusso. Soudain, ils sèment de nouveau, à la place de tous ces grains, et sans aucune préparation, de l'orge, qu'ils recueillent en février, puis ils sèment, pour la troisième fois, du teff, et, plus souvent encore, une espèce de pois, appelé shimbra, et l'on en fait la récolte avant les premières pluies d'avril. Mais, malgré l'avantage de cette triple récolte, qui ne coûte ni engrais ni sarclage et qui n'oblige pas à laisser les terres en jachère, les cultivateurs abyssiniens sont toujours fort pauvres. »

A Fremona, non loin d'Adowa, sont situés les restes d'un couvent de jésuites, qui ressemble bien plutôt à un fort qu'à l'habitation d'hommes de paix. A deux

journées de marche plus loin, on rencontre les ruines d'Axoum, l'ancienne capitale de l'Abyssinie.

« Dans une grande place, que je crois avoir été le centre de la ville, dit Bruce, on voit quarante obélisques, dont pas un seul n'est orné d'hiéroglyphes. Les deux plus beaux sont renversés ; mais un troisième, un peu moins grand que ces deux-là et plus grand que tous les autres, est encore debout. Ils sont tous d'un seul bloc de granit, et, au haut de celui qui est debout, on voit une patère supérieurement sculptée dans le goût grec..... »

« Après avoir passé le couvent d'Abba-Pantaléon, appelé en Abyssinie Mantillas, et le petit obélisque, qui est situé sur un rocher au-dessus de ce couvent, nous suivîmes un chemin conduisant vers le sud et pratiqué dans une montagne de marbre extrêmement rouge, où nous avions, à gauche, un mur de marbre formant un parapet de cinq pieds de hauteur. De distance en distance, on voit dans cette muraille des piédestaux solides, sur lesquels beaucoup de marques indiquent qu'ils servirent à porter les statues colossales de Sirius, l'aboyant Anubis ou la Canicule. Il y a encore en place cent trente-trois de ces piédestaux avec les marques dont je viens de parler. Mais il n'y reste que deux figures de chien, qui, quoique très mutilées, montrent aisément qu'elles sont sculptées dans le goût égyptien.....

« Il y a aussi des piédestaux sur lesquels ont été placées des figures de sphinx. Deux magnifiques rangs de degrés en granit, de plusieurs centaines de pieds de long, supérieurement travaillés et encore intacts, sont les seuls

restes d'un temple superbe. Dans un coin de la plate-orme où ce temple s'élevait, on voit aujourd'hui la petite église d'Axoum. « Petite, mesquine, fort m a soignée, cette église est remplie de fiente de pigeon. »

C'est près d'Axoum que Bruce vit trois soldats tailler sur une vache vivante le beefsteak qui devait servir à leur dîner.

« Ils laissèrent entière, dit-il très sérieusement, la peau qui recouvrait l'endroit où ils avaient coupé de la chair, et ils la rattachèrent avec quelques petits morceaux de bois qui leur servirent d'épingles. Je ne sais pas s'ils mirent quelque chose entre le cuir et la chair, mais ils recouvrirent bien toute la blessure avec de la boue; après quoi, ils forcèrent l'animal à se lever et ils le firent marcher devant eux pour qu'il pût leur fournir, sans doute, un nouveau repas le soir, quand ils auraient joint leurs camarades. »

Du Tigré, Bruce passa dans la province de Siré, qui tire son nom de sa capitale, ville plus grande qu'Axoum, mais où règnent continuellement des fièvres putrides. Près de là, coule le Takazzé, l'ancien Siris, aux bords ombragés d'arbres majestueux, aux eaux poissonneuses.

Dans la province de Samen, où Bruce fut inquiété par les lions et les hyènes, où de grosses fourmis noires dévorèrent une partie de ses bagages, au milieu des montagnes de Waldubba, pays malsain et brûlant, où de nombreux moines s'étaient retirés pour se livrer à la pénitence et à la prière, Bruce ne s'arrêta que le temps

nécessaire au repos de ses bêtes de somme. Il avait hâte de gagner Gondar, car le pays était déchiré par la guerre civile, et la situation des étrangers n'était rien moins que sûre.

Au moment où Bruce arriva dans la capitale, la fièvre typhoïde y faisait de grands ravages. Ses succès comme médecin lui furent excessivement utiles. Ils ne tardèrent pas à lui procurer une situation très avantageuse à tous les points de vue, avec un commandement qui lui permit de parcourir, à la tête de corps de troupes, le pays dans toutes les directions. Il recueillit ainsi une foule d'observations intéressantes sur la contrée, sur son gouvernement, sur les mœurs des habitants et sur les événements de son histoire, qui firent de son travail l'ouvrage le plus important qui eût jusqu'alors été publié sur l'Abyssinie.

C'est pendant une de ces courses que Bruce découvrit les sources du Nil Bleu, qu'il croyait être le vrai Nil. Arrivé à l'église de Saint-Michel Géesh, où le fleuve n'avait que quatre pas de large et quatre pouces de profondeur, Bruce reconnut que ses sources devaient se trouver dans le voisinage; mais son guide lui assura qu'il fallait encore escalader une montagne pour y arriver. Naturellement, le voyageur ne se laissa pas tromper.

« Allons! allons! dit Bruce, plus de paroles! Il est déjà tard, conduisez-nous à Géesh et aux sources du Nil, et montrez-moi la montagne qui nous en sépare. — Il me fit passer alors au sud de l'église, et, étant

sortis du bosquet de cèdres qui l'environne: — C'est là, dit-il en me regardant malicieusement, c'est là la montagne qui, lorsque vous étiez de l'autre côté de l'église, était entre vous et les sources du Nil. Il n'y en a point d'autre. Voyez cette éminence couverte de gazon dans le milieu de ce terrain humide. C'est là qu'on trouve les deux sources du Nil. Géesh est située sur le haut du rocher, où l'on aperçoit ces arbrisseaux si verts. Si vous allez jusqu'auprès des sources, ôtez vos souliers, comme vous avez fait l'autre jour, car les habitants de ce canton sont tous des payens, et ils ne croient à rien de ce que vous croyez, si ce n'est au Nil, qu'ils invoquent tous les jours comme un Dieu, comme vous l'invoquez peut-être vous-même.

« J'ôtai mes souliers, je descendis précipitamment la colline et je courus vers la petite île verdoyante, qui était à environ deux cents pas de distance. Tout le penchant de la colline était tapissé de fleurs, dont les grosses racines perçaient la terre. Et, comme, en courant, j'observais les peaux de ces racines ou de ces oignons, je tombai deux fois très rudement, avant d'être au bord du marais, mais je m'approchai enfin de l'île tapissée de gazon. Je la trouvai semblable à un autel, forme qu'elle doit sans doute à l'art; et je fus dans le ravissement en contemplant la principale source qui jaillit au milieu de cet autel.

« Certes, il est plus aisé d'imaginer que de décrire ce que j'éprouvai alors. Je restais debout en face de ces sources où depuis trois mille ans le génie et le courage

des hommes les plus célèbres avaient en vain tenté d'atteindre. »

Le voyage de Bruce contient encore bien d'autres observations curieuses; mais nous devons nous borner. Aussi ne rapporterons-nous que ce qu'il dit du lac Tzana.

« Le lac Tzana, d'après la relation, est, sans contredit, le plus vaste réservoir qu'il y ait dans ces contrées. Cependant, son étendue a été très exagérée. Sa plus grande largeur est de Dingleber à Lamgué, c'est-à-dire de l'est à l'ouest, et à trente-cinq milles en droite ligne, mais il se rétrécit beaucoup par les bouts. Il n'a même guère plus de dix milles en quelques endroits. Sa plus grande longueur est de quarante-neuf milles du nord au sud, et va du Bab-Baha un peu au sud-ouest quart d'ouest de cet endroit où le Nil, après avoir traversé le lac par un courant toujours visible, tourne vers Dara dans le territoire d'Allata. Dans la saison des sécheresses, c'est-à-dire du mois d'octobre au mois de mars, le lac décroît beaucoup; mais, lorsque les pluies ont grossi toutes les rivières qui viennent s'y réunir comme les rayons d'une roue se réunissent dans le centre, il augmente et déborde dans une partie de la plaine.

« Si l'on en croit les Abyssiniens, qui sont toujours de grands menteurs, il y a dans le lac Tzana quarante-cinq îles habitées. Mais je pense que ce nombre peut être réduit à onze. La principale est Dek, Daka ou Daga; les plus considérables sont ensuite Halimoon, du côté

de Gondar, Briguida, du côté de Gorgora, et Galila, qui est au delà de Briguida. Toutes ces îles étaient autrefois les prisons où l'on envoyait les grands d'Abyssinie, ou bien ils les choisissaient eux-mêmes pour leur retraite, quand ils étaient mécontents de la cour, ou lorsque, enfin, dans les temps de trouble, ils voulaient mettre en sûreté leurs effets les plus précieux. »

Après avoir visité l'Abyssinie avec Bruce, remontons au nord.

Le jour commençait à se faire sur l'antique civilisation de l'Égypte. Les voyages archéologiques de Pococke, de Norden, de Niebuhr, de Volney, de Savary, avaient été publiés tour à tour, et la commission d'Égypte travaillait à la rédaction de son grand et magnifique ouvrage. Les voyageurs devenaient tous les jours plus nombreux, et c'est ainsi que W. G. Browne, à l'exemple de tant d'autres, voulut connaître la terre des Pharaons.

Son ouvrage nous offre en même temps, et le tableau des monuments et des ruines qui rendent ce pays si intéressant, et la peinture des mœurs des peuples qui l'habitent. La partie absolument neuve est celle qui a trait au Darfour, pays dans lequel jamais Européen n'avait pénétré. Enfin, ce qui assure à Browne une place à part entre tant de voyageurs, c'est que, le premier, il comprit que le Bahr-el-Abiad était le vrai Nil et qu'il chercha, non pas à en découvrir la source, — il ne pouvait guère y compter, — mais à en approcher assez pour en déterminer la direction et la latitude.

Arrivé en Égypte, le 10 janvier 1792, Browne fit son premier voyage à Siouah, où il reconnut, comme devait le faire Hornemann, l'oasis de Jupiter Ammon. Il n'eut pas beaucoup plus que son successeur la faculté d'explorer les ruines et les catacombes, où il vit nombre de crânes et d'ossements humains.

« Les ruines de Siouah, dit-il, ressemblent trop à celles de la Haute-Égypte, pour qu'on puisse douter que les édifices dont elles proviennent n'aient été bâtis par la même race d'hommes. On y distingue aisément, parmi les sculptures, les figures d'Isis et d'Anubis, et les proportions de leur architecture sont, quoique plus petites, les mêmes que celles des temples égyptiens.

« Les rochers, que je vis dans le voisinage des ruines de Siouah, étaient d'une nature sablonneuse, qui n'avait aucun rapport avec la qualité des pierres de ces ruines ; de sorte que je pense que, quand on a bâti les édifices, les matériaux ne peuvent avoir été pris sur les lieux. Les habitants de Siouah n'ont conservé sur ces objets aucune tradition vraisemblable ; ils s'imaginent seulement qu'ils renferment des trésors et qu'ils sont fréquentés par des démons. »

Dès qu'il eut quitté Siouah, Browne fit plusieurs courses en Égypte et vint s'établir au Caire, où il apprit l'arabe. Il quitta cette ville le 10 septembre 1792, et visita successivement Kaw, Achmin, Girgeh, Denderah, Kous, Thèbes, Assouan, Kosseïr, Memphis, Suez, le mont Sinaï ; puis, désireux de pénétrer en Abyssinie, mais certain qu'il ne pourrait le faire par Massouah, il

partit d'Assiout pour le Darfour, au mois de mai 1793, avec la caravane du Soudan. Ainé, Dizé, Charjé, Boulak, Scheb, Seliné, Leghéa, Bir-el-Malha, telles furent les étapes de la caravane avant d'atteindre le Darfour.

Détenu à Soueini, malade, Browne ne put gagner El-Fascher qu'après un long délai. Dans cette ville, les vexations et les exactions recommencèrent, et Browne ne put parvenir à être reçu par le sultan. Il dut passer l'hiver à Cobbé, attendant une convalescence qui ne se fit que pendant l'été de 1794. Cependant, cette inaction forcée ne fut pas perdue pour le voyageur; il apprit à connaître les mœurs et le dialecte du Darfour.

L'été revenu, Browne rentra à El-Fascher et recommença ses démarches. Elles avaient toujours le même résultat négatif, lorsqu'une dernière injustice, plus criante que les autres, procura enfin à Browne l'entrevue avec le sultan qu'il demandait depuis si longtemps.

« Je trouvai le monarque (Ald-el-Raschman) sur son trône, et sous un dais de bois très élevé, garni de diverses étoffes de Syrie et des Indes, flottantes et indistinctement mêlées. La place du trône était couverte de petits tapis de Turquie. Les meleks (officiers de la cour) étaient assis à droite et à gauche, mais à quelque distance du trône. Derrière eux, il y avait un rang de gardes, dont les bonnets étaient ornés sur le devant d'une petite plaque de cuivre et d'une plume d'autruche noire. L'armure de ces gardes consistait en une lance qu'ils tenaient dans leur main droite et un bouclier de

peau d'hippopotame qui couvrait leur bras gauche. Ils n'avaient pour tout habillement qu'une chemise de coton fabriquée dans le pays. Derrière le trône, on voyait quatorze ou quinze eunuques vêtus de riches étoffes de différente espèce, et dont les couleurs n'étaient nullement assorties. Le nombre des solliciteurs et des spectateurs qui occupaient la place en avant du trône s'élevait à plus de quinze cents.

« Un louangeur à gages se tenait debout à la gauche du prince et criait continuellement de toute sa force : — Voyez le buffle ! le fils d'un buffle ! le taureau des taureaux ! l'éléphant d'une force extraordinaire ! le puissant sultan Abd-el-Raschman-el-Raschid ! Que Dieu protège ta vie, ô maître ! Que Dieu t'assiste et te rende victorieux ! »

Le sultan promit justice à Browne et remit son affaire entre les mains d'un des meleks. Cependant, on ne lui rendit que le sixième de ce qui lui avait été volé.

Le voyageur n'était entré dans le Darfour que pour le traverser ; il s'aperçut qu'il ne lui serait pas facile de le quiter et qu'il fallait, en tout cas, renoncer à pousser plus loin son exploration.

« Le 11 décembre 1795, c'est-à-dire après trois mois de séjour, j'accompagnai, dit Browne, le chatib (un des premiers personnages de l'empire) à l'audience du sultan. Je lui répétai succinctement ce que j'avais demandé ; le chatib seconda mes sollicitations, mais non pas avec tout le zèle que j'aurais désiré. Le sultan

ne fit pas la moindre réponse à la demande que je lui faisais de me laisser poursuivre mon voyage; et ce despote inique, qui avait reçu de moi pour sept cent cinquante piastres de marchandises, ne consentit à me donner que vingt bœufs maigres qu'il estimait cent vingt piastres! Le triste état de mes finances ne me permit pas de refuser cet injuste payement. Je le pris et je dis adieu à El-Fascher, dans l'espoir de n'y plus retourner. »

Ce ne fut qu'au printemps de 1796 que Browne put quitter le Darfour; il se joignit à la caravane qui rentrait en Égypte.

La ville de Cobbé, bien qu'elle ne soit pas la résidence des marchands, doit être considérée comme la capitale du Darfour. Elle a plus de deux milles de longueur, mais elle est très étroite. Chaque maison est placée au milieu d'un champ entouré de palissades, entre chacune desquelles se trouve un terrain en friche.

La plaine où s'élève la ville s'étend à l'ouest et au sud-ouest jusqu'à vingt milles de distance. Presque tous les habitants sont des marchands qui font le commerce d'Égypte. Le nombre des habitants peut s'élever à six mille, encore y compte-t-on beaucoup plus d'esclaves que de personnes libres. La population totale du Darfour ne doit pas dépasser deux cent mille individus; mais Browne ne put arriver à cette évaluation que d'après le nombre des recrues levées pour la guerre contre le Kordofan.

« Les habitants du Darfour, dit la relation, sont de différente origine. Les uns viennent des bords du Nil, les autres sortent des contrées occidentales; ils sont ou foukkaras (prêtres) ou adonnés au commerce. Il y a beaucoup d'Arabes, dont quelques-uns se sont fixés dans le pays. Ces Arabes appartiennent à diverses tribus. Ils mènent, pour la plupart, une vie errante sur les frontières du Darfour, où ils font paître leurs chameaux, leurs chevaux et leurs bœufs, et ils ne sont pas assez soumis au sultan pour lui donner toujours des secours en temps de guerre, ou pour lui payer tribut en temps de paix..... Après les Arabes viennent les gens du Zeghawa, pays qui formait autrefois un état indépendant, dont le chef pouvait, dit-on, mettre en campagne mille cavaliers pris parmi ses propres sujets. Les Zeghawas parlent un autre dialecte que celui du Darfour.

« On peut compter ensuite les habitants du Bego ou Dageou, maintenant sujets du Darfour et issus d'une tribu qui dominait autrefois ce pays. »

Les Darfouriens peuvent supporter longtemps la soif et la faim, et cependant ils se livrent avec passion à l'usage d'une liqueur fermentée, la « bouza » ou « mérissé ». Le vol, le mensonge, la fraude dans les marchés et tous les vices qui les accompagnent, font l'ornement des Darfouriens.

« En vendant et en achetant, le père qui peut tromper son fils et le fils qui peut tromper son père s'en glorifient. C'est en attestant le nom de Dieu et celui

du Prophète qu'on commet les friponneries les plus atroces et qu'on prononce les mensonges les plus impudents.

« La polygamie est, comme on sait, tolérée par la religion mahométane, et les habitants du Darfour en abusent avec excès. Quand le sultan Teraub partit pour aller faire la guerre dans le Kordofan, il avait à sa suite cinq cents femmes, et il en laissa autant dans son palais. Cela peut d'abord paraître ridicule, mais il faut songer que ces femmes étaient chargées de moudre le blé, de puiser l'eau, de préparer à manger et de faire tous les travaux du ménage pour un très grand nombre de personnes. »

La relation de Browne contient encore de très intéressantes observations médicales, des conseils sur la manière de voyager en Afrique et des détails sur les animaux, les poissons, les métaux et les plantes du Darfour. Nous ne nous y arrêtons pas, car nous n'y avons rien trouvé qui attire l'attention d'une manière spéciale.

CHAPITRE III

L'ASIE ET SES PEUPLES

La Tartarie d'après Witzen. — La Chine d'après les Jésuites et le père Du Halde. — Macartney en Chine. — Séjour à Chu-Sang. — Arrivée à Nankin. — Négociations. — Réception de l'ambassade par l'empereur. — Fêtes et cérémonies à Zhé-Hol. — Retour à Pékin et en Europe. — Volney. — Choiseul-Gouffier. — Le Chevalier dans la Troade. — Olivier en Perse. — Un pays semi-asiatique. — La Russie d'après Pallas.

A la fin du xviie siècle, le voyageur Nicolas Witzen avait parcouru la Tartarie orientale et septentrionale et avait rapporté un fort curieux récit de voyage qu'il publia en 1692. Cet ouvrage, écrit en hollandais et qui ne fut traduit en aucune langue européenne, ne procura pas à son auteur la notoriété à laquelle il avait droit. Illustré de nombreuses gravures, peu artistiques, il est vrai, mais dont la bonhomie semble prouver la fidélité, ce livre fut réédité en 1705, et les derniers exemplaires de cette seconde édition furent rajeunis en 1785 par un nouveau titre. Le besoin ne s'en faisait cependant pas sentir, car on avait, à cette époque, des relations bien plus curieuses et autrement complètes.

Depuis le jour où les jésuites avaient pu mettre le

pied dans le Céleste Empire, ils avaient travaillé, par tous les moyens en leur pouvoir, à rassembler des documents de tout genre sur cette immense contrée, qui n'était connue, avant eux, que d'après les récits merveilleux de Marco Polo. Bien que la Chine soit la patrie de la stagnation et que les mœurs y demeurent constamment les mêmes, trop d'événements s'étaient passés pour qu'on ne désirât pas être renseigné d'une manière plus précise sur un pays avec lequel l'Europe pouvait entamer des relations avantageuses.

Les résultats des recherches des pères de la Compagnie de Jésus, qui jusqu'alors avaient été publiés dans le recueil précieux des *Lettres édifiantes*, furent réunis, révisés, augmentés par un de leurs plus zélés représentants, par le père Du Halde. Le lecteur n'attend pas, sans doute, que nous résumions ce travail immense; un volume n'y suffirait pas, et d'ailleurs les renseignements que nous possédons aujourd'hui sont bien plus complets que ceux que l'on doit à la patience et à la critique éclairée du père Du Halde, qui composa le premier ouvrage vraiment sérieux sur le Céleste Empire.

En même temps qu'ils se livraient à ces travaux, on ne peut plus méritoires, les jésuites s'adonnaient aux observations astronomiques, recueillaient pour les herbiers des spécimens d'histoire naturelle et publiaient des cartes qu'on consultait encore avec fruit, il n'y a pas longtemps, pour certaines provinces reculées de l'empire.

A la fin du XVIII[e] siècle, un chanoine de Saint-Louis du Louvre, l'abbé Grosier, publiait à son tour et sous une forme abrégée une nouvelle description de la Chine et de la Tartarie. Il y mettait à profit les travaux de son devancier, le père Du Halde, qu'il rectifiait et complétait à son tour. Le gros travail de l'abbé Grosier, après une description des quinze provinces de la Chine et de la Tartarie chinoise, ainsi que des États tributaires tels que la Corée, le Tonking, la Cochinchine et le Thibet, consacre de longs chapitres à la population et à l'histoire naturelle de la Chine. Puis, il passe en revue le gouvernement, la religion, les mœurs, la littérature, les sciences et les arts des Chinois.

Dans les dernières années du XVIII[e] siècle, le gouvernement anglais, voulant ouvrir des relations commerciales avec la Chine, envoya dans ce pays, comme ambassadeur extraordinaire, Georges de Macartney. Ce diplomate avait déjà parcouru l'Europe, la Russie, et, tour à tour gouverneur des Antilles anglaises, gouverneur de Madras, puis gouverneur général des Indes, il avait acquis dans cette longue fréquentation des hommes, sous des latitudes et des climats si différents, une science profonde des mobiles qui les font agir. Aussi le récit de son voyage contient-il une foule de faits, ou d'observations, qui permirent aux Européens de se faire une idée bien plus exacte des Chinois.

Au récit d'aventures ou d'observations personnelles, le lecteur s'intéresse bien plus qu'à un travail anonyme. Le moi est haïssable, dit un proverbe bien connu ; ce

n'est pas exact en fait de relations de voyages, et celui qui peut dire : « J'étais là, telle chose advint », rencontrera toujours une oreille attentive et prévenue favorablement.

Une escadre de trois bâtiments, composée du *Lion*, de l'*Hindoustan* et du *Chacal*, partit de Portsmouth le 26 décembre 1792, emportant Macartney et sa suite. Après plusieurs relâches à Rio-de-Janeiro, aux îles Saint-Paul et Amsterdam, où furent vus des chasseurs de veaux marins, à Batavia et à Bantam, dans l'île de Java, à Poulo-Condor, les bâtiments mouillèrent à Turon (Han-San), en Cochinchine, vaste baie dont on n'avait qu'une très mauvaise carte. L'arrivée des navires anglais inspira tout d'abord quelque inquiétude aux Cochinchinois; mais, dès qu'ils eurent appris les motifs qui forçaient l'escadre à s'arrêter en ce lieu, un haut dignitaire fut envoyé avec des présents à Macartney, qui fut bientôt après invité par le gouverneur à un repas suivi d'une représentation dramatique. Ces détails sont complétés par quelques observations, recueillies trop rapidement pour être bien exactes, sur les mœurs et les variétés de race des Cochinchinois.

Les navires remirent à la voile, dès que les malades eurent recouvré la santé et que les provisions eurent été renouvelées. Après une relâche aux îles des Larrons, l'escadre pénétra dans le détroit de Formose, où elle fut assaillie par de gros temps, et entra dans le port de Chusan. On profita de cette relâche pour corriger la carte de cet archipel et visiter la ville de Ting-

Haï, où les Anglais excitèrent autant de curiosité qu'ils en éprouvaient à voir tant de choses nouvelles pour eux.

Les maisons, les marchés, les vêtements des Chinois, la petitesse des pieds de leurs femmes, toutes choses que nous connaissons maintenant, excitaient au plus haut point l'intérêt des étrangers. Nous nous arrêterons cependant sur les procédés employés par les Chinois pour la culture des arbres nains.

« Cette espèce de végétation rabougrie, dit Macartney, semble être très estimée des curieux en Chine, car on en trouve des exemples dans toutes les maisons considérables. Une partie du talent du jardinier consiste à savoir la produire, et c'est un art inventé à la Chine. Indépendamment du mérite de vaincre une difficulté, on a, grâce à cet art, l'avantage d'introduire dans des appartements ordinaires des végétaux qu'autrement leur grandeur naturelle ne permettrait pas d'y faire entrer.

« La méthode qu'on emploie à la Chine pour produire les arbres nains est telle que nous allons la rapporter. Quand on a choisi l'arbre dont on veut tirer un nain, on met sur son tronc, et le plus près possible de l'endroit où il se divise en branches, une certaine quantité d'argile ou de terreau, qu'on contient avec une enveloppe de toile de chanvre ou de coton, et qu'on a soin d'arroser souvent pour y entretenir l'humidité. Ce terreau reste là quelquefois toute une année, et, pendant tout ce temps, le bois qu'il couvre jette de tendres

fibres qui ressemblent à des racines. Alors, la partie du tronc d'où sortent ces fibres, et la branche qui se trouve immédiatement au-dessus, sont avec précaution séparés du reste de l'arbre et plantés dans une terre nouvelle où les fibres deviennent bientôt de véritables racines, tandis que la branche forme la tige d'un végétal, qui se trouve en quelque sorte métamorphosé. Cette opération ne détruit ni n'altère la faculté productive dont jouissait la branche avant d'être enlevée du tronc paternel. Ainsi, lorsqu'elle portait des fleurs ou des fruits, elle continue à s'en couvrir quoiqu'elle ne soit plus sur sa première tige. On arrache toujours les bourgeons des extrémités des branches qu'on destine à devenir des arbres nains, ce qui les empêche de s'allonger et les force à jeter d'autres bourgeons et des branches latérales. Ces branchettes sont attachées avec du fil d'archal et prennent le pli que veut leur donner le jardinier.

« Quand on a envie que l'arbre ait un air vieux et décrépit, on l'enduit, à plusieurs reprises, de thériaque ou de mélasse, ce qui attire des multitudes de fournis, qui, non contentes de dévorer ces matières, attaquent l'écorce de l'arbre et la corrodent de manière à produire bientôt l'effet désiré. »

En quittant Chusan, l'escadre pénétra dans la mer Jaune, que n'avait jamais sillonnée aucun navire européen. C'est dans cette mer que se jette le fleuve Hoang-Ho, qui, dans sa longue et tortueuse course, entraîne une énorme quantité de limon jaunâtre, d'où ce nom

donné à cette mer. Les bâtiments anglais jetèrent l'ancre dans la baie de Ten-chou-Fou, entrèrent bientôt dans le golfe de Pékin et s'arrêtèrent devant la barre du Peï-Ho. Comme il ne restait que trois ou quatre pieds d'eau sur cette barre, à marée basse, les navires ne purent la franchir.

Des mandarins, nommés par le gouvernement pour recevoir l'ambassadeur anglais, arrivèrent presque aussitôt, apportant quantité de présents. Ceux qui, en retour, étaient destinés à l'empereur, furent transbordés sur des jonques, tandis que l'ambassadeur devait passer sur un yacht qui lui avait été préparé.

La première ville devant laquelle s'arrêta le cortège est Takou, où Macartney reçut la visite du vice-roi de la province et du principal mandarin. C'étaient deux hommes à l'air noble et vénérable, très polis, et exempts de cette obséquiosité et de ces préventions qu'on rencontre chez les classes inférieures.

« On a raison de dire, remarque Macartney, que le peuple est ce qu'on le fait, et les Anglais en eurent continuellement des preuves dans l'effet que produisait sur le commun des Chinois la crainte de la pesante main du pouvoir. Quand ils étaient à l'abri de cette crainte, ils paraissaient d'un caractère gai et confiant; mais, en présence de leurs magistrats, ils avaient l'air d'être extrêmement timides et embarrassés. »

En remontant le Peï-Ho, on ne s'avançait qu'avec une extrême lenteur vers Pékin, à cause des détours innombrables du fleuve. La campagne, admirablement

bien cultivée, les maisons et les villages épars sur le bord de l'eau ou dans l'intérieur des terres, les cimetières, les pyramides de sacs remplis de sel, se déroulaient en un tableau enchanteur et toujours varié; puis, lorsque la nuit tombait, les lanternes de diverses couleurs, accrochées à la pomme des mâts des jonques et des yachts, jetaient sur le paysage des teintes singulières, qui lui donnaient un air fantastique.

Tien-Tsing veut dire « lieu céleste », et la ville doit ce nom à son climat agréable, son ciel pur et serein, la fertilité de ses environs. L'ambassadeur y fut reçu par le vice-roi et le légat envoyés par l'empereur. Ils apprirent à Macartney que l'empereur était à sa résidence d'été, en Tartarie, et qu'il voulait y célébrer l'anniversaire de sa naissance, le 13 septembre. L'ambassade devait donc remonter par eau jusqu'à Tong-Schou, à douze milles de Pékin, et gagner, par terre, Zhé-Hol, où se trouvait l'empereur. Quant aux présents, ils suivraient l'ambassadeur. Si la première partie de cette communication plut à Macartney, la dernière lui fut singulièrement désagréable, car les cadeaux qu'il apportait consistaient en instruments délicats qui avaient été démontés au départ et emballés pièce à pièce. Le légat ne voulait pas consentir à ce que ces instruments fussent déposés dans un lieu d'où ils ne sortissent plus. Il fallut l'intervention du vice-roi pour sauver ces « monuments du génie et des connaissances de l'Europe. »

La flottille qui portait Macartney et sa suite longea

Tien-Tsing. Cette ville parut aussi longue que Londres et ne renfermait pas moins de sept cent mille âmes. Une foule considérable bordait le rivage pour voir passer l'ambassade, et, sur le fleuve, toute la population aquatique des jonques se pressait au risque de tomber à l'eau.

Les maisons sont construites en briques bleues, — il y en a très peu de rouges, — et quelques-unes sont à deux étages, ce qui est contraire à la mode générale. L'ambassade y vit fonctionner ces brouettes à voiles dont l'existence parut longtemps fabuleuse. Ce sont de doubles brouettes de roseau, qui ont un grande roue entre elles.

« Quand il n'y a point assez de vent pour faire marcher la charrette, dit la relation, un homme, qui y est véritablement attelé, la tire en avant, tandis qu'un autre la tient en équilibre et la pousse par derrière. Lorsque le vent est favorable, la voile rend inutile le travail de l'homme qui est en avant. Cette voile consiste en une natte attachée à deux bâtons plantés sur les deux côtés de la charrette. »

Les bords du Peï-Ho sont, en quelques endroits, revêtus de parapets de granit pour parer aux débordements, et l'on rencontre, de loin en loin, des digues en granit, pourvues d'une écluse qui permet d'arroser les champs placés en contre-bas.

Bien que toute cette contrée parût admirablement bien cultivée, elle était souvent ravagée par des famines survenues à la suite d'inondations, ou produites par les ravages des sauterelles.

Jusqu'alors l'ambassade avait navigué au milieu de l'immense plaine d'alluvion du Pe-tche-Li. Ce ne fut que le quatrième jour après la sortie de Tien-Tsing, qu'on aperçut à l'horizon la ligne bleue des montagnes. On approchait de Pékin. Le 6 août 1793, les yachts jetèrent l'ancre à deux milles de cette capitale et à un demi-mille de Tong-chou-Fou.

Il fallait débarquer pour déposer au palais, appelé *Jardin de verdure perpétuelle*, les présents qui ne pouvaient être transportés, sans danger, à Zhé-Hol. La curiosité des habitants de Tong-chou-Fou, déjà si vivement surexcitée par la vue des Anglais, fut portée à son comble par l'apparition d'un domestique nègre.

« Sa peau, sa couleur de jais, sa tête laineuse, les traits particuliers à son espèce, étaient absolument nouveaux pour cette partie de la Chine. On ne se rappelait pas d'y avoir vu rien de semblable. Quelques-uns des spectateurs doutaient qu'un tel être appartînt à la race humaine, et les enfants criaient que c'était un diable noir, *fanquée*. Mais son air de bonne humeur les réconcilia bientôt avec sa figure, et ils continuèrent à le regarder sans crainte et sans déplaisir. »

Une des choses qui surprirent le plus les Anglais fut de voir sur un mur le dessin d'une éclipse de lune qui devait avoir lieu dans quelques jours. Ils constatèrent également que l'argent était une marchandise pour les Chinois, car ceux-ci n'ont pas de monnaie frappée et se servent de lingots qui ne portent qu'un seul caractère représentatif de leur poids. La ressemblance étonnante

entre les cérémonies du culte de Fo et celles de la religion chrétienne ne pouvait échapper aux Anglais. Macartney rappelle que certains auteurs ont assuré que l'apôtre Thomas était allé en Chine, tandis que le missionnaire Premore prétend que c'est un tour que le diable a voulu jouer aux jésuites.

Il fallut quatre-vingt-dix petits chariots, quarante-quatre brouettes, plus de deux cents chevaux et près de trois mille hommes, pour transporter les cadeaux offerts par le gouvernement britannique. L'ambassadeur et trois autres Anglais accompagnèrent en palanquin ce convoi; les autres attachés à l'ambassade se tenaient à cheval, ainsi que les mandarins, autour de l'ambassadeur. Une foule énorme se pressait sur le passage du cortège. Lorsque Macartney arriva aux portes de Pékin, il fut accueilli par des détonations d'artillerie; dès qu'il eut franchi les murailles, il se trouva dans une large rue, non pavée, mais bordée de maisons à un ou deux étages. Cette rue était traversée par un bel arc de triomphe en bois, à trois portes surmontées de toits relevés et richement décorés.

« L'ambassade fournissait, dit-on, amplement matière aux contes qui captivaient en ce moment l'imagination du peuple. On débitait que les présents qu'elle apportait à l'empereur consistaient en tout ce qui était rare dans les autres pays et inconnu à la Chine. On assurait gravement que, parmi les animaux compris dans ces raretés, il y avait un éléphant pas plus gros qu'un singe, mais aussi féroce qu'un lion, et un coq qui

se nourrissait de charbon. Tout ce qui venait d'Angleterre était supposé différer de ce qu'on avait vu jusqu'alors à Pékin, et posséder des qualités absolument contraires à celles qu'on lui savait propres. »

On arriva devant la muraille du palais impérial, suffisamment désigné par sa couleur jaune. A travers la porte, on apercevait des montagnes artificielles, des lacs, des rivières avec de petites îles, et des édifices de fantaisie semés au milieu des arbres.

Au bout d'une rue qui se terminait vers le nord, aux murailles de la ville, les Anglais purent entrevoir un vaste édifice, d'une hauteur considérable, qui renfermait une cloche d'une grandeur prodigieuse ; puis, ils continuèrent de traverser la ville de part en part. Le résultat de leurs impressions ne fut pas favorable. Aussi demeurèrent-ils convaincus que, si un Chinois, traversant Londres, avait vu ses ponts, ses places, ses innombrables vaisseaux, ses squares, ses monuments publics, il aurait emporté une meilleure idée de la capitale de la Grande-Bretagne qu'ils ne le faisaient de Pékin.

Lorsqu'on fut arrivé au palais où devaient être rangés les présents du roi d'Angleterre, le gouverneur s'entendit avec lord Macartney sur la manière de placer et de classer les différents objets. Ceux-ci furent installés dans une vaste salle, bien décorée, où ne se trouvaient, d'ailleurs, que le trône et quelques vases de vieille porcelaine.

Nous n'entrerons pas dans le détail des négociations nterminables auxquelles donna lieu la prétention des

Chinois de faire se prosterner l'ambassadeur d'Angleterre devant l'empereur, prétention humiliante, suffisamment indiquée par l'inscription placée au-dessus des pavillons des yachts et des chariots de l'ambassade : *Ambassadeur portant tribut du pays d'Angleterre.*

C'est dans la cité chinoise, à Pékin, qu'est situé ce champ que l'empereur ensemence chaque printemps, conformément à l'ancien usage. C'est là aussi que se trouve le *Temple de la Terre*, où se rend le souverain, au moment du solstice d'été, pour reconnaître le pouvoir de l'astre qui éclaire le monde, et le remercier de sa bienfaisante influence.

Pékin n'est que le siège du gouvernement de l'empire ; là, ni manufactures, ni port, ni commerce.

La population de Pékin est évaluée par Macartney à trois millions d'habitants. Les maisons à un seul étage de la ville sembleraient ne pouvoir suffire à une telle population ; mais il est bon de savoir qu'une seule maison suffit pour une famille comprenant trois générations.

Cette densité des habitants s'explique également par la précocité des mariages. Ces unions hâtives sont, chez les Chinois, une mesure de prévoyance, parce que les enfants, et particulièrement les fils, sont obligés de prendre soin de leurs parents.

Le 2 septembre 1793, l'ambassade quitta Pékin. Macartney fit le voyage en chaise de poste, et il est probable que semblable voiture roulait pour la première fois sur la route de Tartarie.

A mesure qu'on s'éloigne de Pékin, la route monte, le sol devient plus sablonneux et contient moins d'argile et de terre noire. Bientôt, on rencontra d'immenses étendues de terrain plantées en tabac; pour Macartney, l'usage de cette plante n'est pas venu d'Amérique, et l'habitude de fumer a dû naître spontanément sur le sol asiatique.

Avec la qualité du sol, la population diminuait. On ne tarda pas à s'en apercevoir. En même temps, le nombre des Tartares augmentait, et la différence entre les mœurs des Chinois et de leurs conquérants devenait moins sensible.

Le cinquième jour de leur voyage, les Anglais aperçurent la grande muraille devenue légendaire.

« Tout ce que l'œil peut embrasser à la fois, dit Macartney, de cette muraille fortifiée, prolongée sur la chaîne des montagnes et sur les sommets les plus élevés, descendant dans les plus profondes vallées, traversant les rivières par des arches qui la soutiennent, doublée, triplée en plusieurs endroits, pour rendre les passages plus difficiles, et ayant des tours ou de forts bastions, à peu près de cent pas en cent pas, tout cela, dis-je, présente à l'âme l'idée d'une entreprise d'une grandeur étonnante....

« Ce qui cause de la surprise et de l'admiration, c'est l'extrême difficulté de concevoir comment on a pu porter des matériaux et bâtir des murs dans des endroits qui semblent inaccessibles. L'une des montagnes les plus élevées, sur lesquelles se prolonge la grande mu-

raille, a, d'après une mesure exacte, cinq mille deux cent vingt-cinq pieds de haut.

« Cette espèce de fortification, car le simple nom de muraille ne donne pas une juste idée de sa structure, cette fortification a, dit-on, quinze cents milles de long; mais, à la vérité, elle n'est pas également parfaite. Cette étendue de quinze cents milles était celle des frontières qui séparaient les Chinois civilisés de diverses tribus de Tartares vagabonds. Ce n'est point de ces sortes de barrières que peut dépendre aujourd'hui le sort des nations qui se font la guerre.

« Plusieurs des moindres ouvrages en dedans de ces grands remparts cèdent aux efforts du temps et commencent à tomber en ruines; d'autres ont été réparés; mais la muraille principale paraît, presque partout, avoir été bâtie avec tant de soin et d'habileté, que, sans qu'on ait jamais eu besoin d'y toucher, elle se conserve entière depuis environ deux mille ans, et elle paraît encore aussi peu susceptible de dégradation que les boulevards de rocher que la nature a élevés elle-même entre la Chine et la Tartarie. »

Au delà de la muraille, la nature semblait annoncer, elle aussi, qu'on entrait dans un autre pays. La température était plus froide, les chemins plus raboteux, les montagnes moins richement parées. Le nombre des goîtreux était considérable dans ces vallées de la Tartarie et s'élevait, suivant le docteur Gillan, médecin de l'ambassade, au sixième de la population. La partie de la Tartarie où cette maladie est commune offre une

grande ressemblance avec quelques cantons de la Suisse et de la Savoie.

Enfin, on aperçut la vallée de Zhé-Hol, où l'empereur possède un palais et un jardin qu'il habite l'été. La résidence s'appelle : *Séjour de l'agréable fraîcheur*, et le parc : *Jardin des arbres innombrables*. L'ambassade fut reçue avec les honneurs militaires, au milieu d'une foule immense, parmi laquelle on remarquait une multitude de gens vêtus de jaune. C'étaient des lamas inférieurs ou moines de la secte de Fo, à laquelle l'empereur était attaché.

Les négociations qui avaient eu lieu à Pékin au sujet du prosternement devant l'empereur recommencèrent. Enfin, Tchien-Lung daigna se contenter de la forme respectueuse avec laquelle les Anglais avaient coutume d'aborder leur souverain. La réception se fit avec toute la pompe et la cérémonie imaginables. Le concours des courtisans et des fonctionnaires était prodigieux.

« Peu après qu'il fit jour, dit la relation, le son de plusieurs instruments et des voix confuses d'hommes éloignés annoncèrent l'approche de l'empereur. Bientôt il parut, venant de derrière une haute montagne, bordée d'arbres, comme s'il sortait d'un bois sacré et précédé par un certain nombre d'hommes qui célébraient à haute voix ses vertus et sa puissance. Il était assis sur une chaise découverte et triomphale, portée par seize hommes. Ses gardes, les officiers de sa maison, les porte-étendard, les porte-parasol et la musique l'accompagnaient. Il était vêtu d'une robe de soie de couleur

sombre, et coiffé d'un bonnet de velours, assez semblable pour la forme à ceux des montagnards d'Écosse. On voyait sur son front une très grosse perle, seul joyau ou ornement qu'il parût avoir sur lui. »

En entrant dans la tente, l'empereur monta sur le trône par les marches de devant, sur lesquelles lui seul a le droit de passer. Le grand colao (premier ministre) Ho-Choo-Taung et deux des principaux officiers de sa maison se tenaient auprès de lui et ne lui parlaient jamais qu'à genoux. Quand les princes de la famille impériale, les tributaires et les grands officiers de l'État furent placés suivant leur rang, le président du Tribunal des Coutumes conduisit Macartney jusqu'au pied du côté gauche du trône, côté qui, d'après les usages chinois, est regardé comme la place d'honneur. L'ambassadeur était suivi de son page et de son interprète. Le ministre plénipotentiaire l'acccompagnait.

Macartney, instruit par le président, tint avec ses deux mains et leva au-dessus de sa tête la grande et magnifique boîte d'or, enrichie de diamants et de forme carrée, dans laquelle était enfermée la lettre du roi d'Angleterre à l'empereur. Alors, montant le peu de marches qui conduisent au trône, il plia le genou, fit un compliment très court et présenta la boîte à Sa Majesté impériale. Ce monarque la reçut gracieusement de ses mains, la plaça à côté de lui et dit : « qu'il éprouvait beaucoup de satisfaction du témoignage d'estime et de bienveillance que lui donnait Sa Majesté britannique en lui envoyant une ambassade avec une

lettre et de rares présents; que, de son côté, il avait de pareils sentiments pour le souverain de la Grande-Bretagne et qu'il espérait que l'harmonie serait toujours maintenue entre leurs sujets respectifs. »

Après quelques minutes d'entretien particulier avec l'ambassadeur, l'empereur lui fit, ainsi qu'au ministre plénipotentiaire, divers présents. Puis ces dignitaires furent conduits sur des coussins devant lesquels se trouvaient des tables couvertes d'une pyramide de bols contenant une grande quantité de viandes et de fruits. L'empereur mangea aussi et accabla, pendant tout ce temps, les ambassadeurs de témoignages d'estime et de prévenances, qui étaient destinés à singulièrement relever le gouvernement anglais dans l'opinion publique. Bien plus, Macartney et sa suite furent invités à visiter les jardins de Zhé-Hol. Pendant leur promenade, les Anglais rencontrèrent l'empereur, qui s'arrêta pour recevoir leurs salutations et les fit accompagner par son premier ministre, que tout le monde considérait comme un vice-empereur, et par plusieurs autres grands personnages.

Ces Chinois prirent la peine de conduire l'ambassadeur et sa suite à travers de vastes terrains plantés pour l'agrément et ne formant qu'une partie de ces immenses jardins. Le reste était réservé aux femmes de la famille impériale, et l'entrée en était aussi rigoureusement interdite aux ministres chinois qu'à l'ambassade anglaise.

Macartney parcourut ensuite une vallée verdoyante,

dans laquelle il y avait beaucoup d'arbres et surtout des saules d'une prodigieuse grosseur. L'herbe était abondante entre ces arbres, et ni le bétail ni le faucheur n'en diminuaient la vigoureuse croissance. Les ministres chinois et les Anglais, étant arrivés sur les bords d'un vaste lac, de forme irrégulière, s'embarquèrent dans des yachts et parvinrent jusqu'à un pont qui traversait le lac dans sa partie la plus étroite et au delà duquel il semblait se perdre dans un éloignement très obscur.

Quelques jours plus tard, le 17 septembre, Macartney et sa suite assistèrent à la cérémonie qui eut lieu à l'occasion de l'anniversaire de la naissance de l'empereur.

Le lendemain et les jours suivants eurent lieu des fêtes splendides auxquelles Tchien-Lung assista avec toute sa cour. Les danseurs de corde, les équilibristes, les faiseurs de tours, dont l'habileté fut si longtemps sans rivale, les lutteurs, se succédèrent; puis parurent des habitants des diverses contrées de l'empire dans leurs costumes nationaux, exhibant les différentes productions de leur pays. Ce fut ensuite le tour des musiciens et des danseurs et, enfin, des feux d'artifice, qui, quoique tirés en plein jour, firent un très bel effet.

« Quelques inventions étaient nouvelles pour les spectateurs anglais, dit la relation. Nous allons en citer une. Une grande boîte fut élevée à une hauteur considérable, et, le fond s'étant détaché, comme par accident, on vit descendre une multitude de lanternes de

papier. En sortant de la boîte, elles étaient toutes pliées et aplaties; mais elles se déplièrent peu à peu, en s'écartant l'une de l'autre.

« Chacune prit une forme régulière, et, tout à coup, on y aperçut une lumière admirablement colorée... Les Chinois semblent avoir l'art d'habiller le feu à leur fantaisie. De chaque côté de la grande boîte, il y en avait de petites, qui y correspondaient et qui, s'ouvrant de la même manière, laissèrent tomber un réseau de feu, avec des divisions de forme différente, brillant comme du cuivre bruni et flamboyant comme un éclair à chaque impulsion du vent. Le tout fut terminé par l'éruption du volcan artificiel. »

Ordinairement, après les fêtes de l'anniversaire de sa naissance, l'empereur va chasser la bête fauve dans les forêts de la Tartarie; mais, son grand âge ne permettant pas à Tchien-Lung de se livrer à ce divertissement, il résolut de retourner à Pékin, où l'ambassade anglaise devait le précéder.

Cependant, lord Macartney sentait qu'il était temps de fixer un terme à sa mission. D'un côté, les ambassadeurs n'avaient pas coutume de résider d'une façon permanente à la cour de Chine; de l'autre, les frais considérables que la présence de l'ambassade causait à l'empereur, qui payait toutes ses dépenses, l'engageaient naturellement à abréger son séjour. Il reçut bientôt de Tchien-Lung la réponse aux lettres du roi d'Angleterre, les présents qu'on le chargeait de remettre au roi et ceux qui lui étaient destinés ainsi qu'à tous les officiers

et fonctionnaires qui faisaient partie de sa suite. C'était un congé.

Macartney regagna Tong-chou-Fou par le canal Impérial. Pendant ce voyage de retour, les Anglais purent voir le fameux oiseau « leut-zé » pêcher pour le compte de son maître. C'est une sorte de cormoran. Il est si bien instruit, qu'on n'a besoin de lui mettre au cou ni cordon ni anneau pour l'empêcher d'avaler une partie de sa proie.

« Sur chaque canot ou radeau, il y a dix ou douze de ces oiseaux, qui plongent à l'instant où leur maître leur fait un signe. On ne peut voir sans étonnement les énormes poissons que ces oiseaux prennent et rapportent dans leur bec. »

Macartney raconte une singulière manière de faire la chasse aux canards sauvages et aux oiseaux aquatiques. On laisse flotter sur l'eau des jarres vides et des calebasses pendant plusieurs jours, afin que les oiseaux aient le temps de s'habituer à cette vue. Puis, un homme entre dans l'eau, se coiffe d'un de ces vases, s'avance doucement, et, tirant par les pattes l'oiseau dont il a pu s'approcher, l'étouffe sous l'eau et continue sans bruit sa chasse jusqu'à ce que soit plein le sac qu'il a sur lui.

L'ambassadeur gagna Canton, puis Macao, et reprit le chemin de l'Angleterre. Nous n'avons pas à insister sur les péripéties de ce voyage de retour.

Il faut nous transporter maintenant dans cette autre partie de l'Asie, qu'on pourrait appeler l'Asie intérieure.

—

Le premier voyageur sur lequel nous ayons à nous étendre quelque peu est Volney.

Il n'est personne qui ne connaisse, au moins de réputation, son livre des *Ruines*. Le récit de son voyage en Égypte et en Syrie lui est bien supérieur. Là, rien de déclamatoire ou de pompeux ; un style sobre, exact, positif, en fait un des meilleurs et des plus instructifs ouvrages qu'on puisse lire. Les membres de l'expédition d'Égypte y trouvèrent, dit-on, des indications précieuses, une appréciation exacte du climat, des produits du sol, des mœurs des habitants.

Au reste, Volney s'était préparé par un entraînement sérieux à ce voyage. C'était pour lui une grande entreprise, et il ne voulait laisser au hasard que le moins de prise possible. C'est ainsi qu'à peine arrivé en Syrie, il avait compris qu'il ne pouvait pénétrer intimement dans les dessous de l'existence du peuple qu'en se mettant à même, en apprenant la langue, de recueillir personnellement toutes ses informations. Il se retira donc au monastère de Mar-Hanna, dans le Liban, pour apprendre l'arabe.

Plus tard, afin de se rendre compte de la vie que mènent les tribus errantes des déserts de l'Arabie, il se lia avec un cheik, s'habitua à porter une lance et à « courir un cheval », et se mit en état d'accompagner les tribus dans leurs courses à travers le désert. C'est grâce à la protection de ces tribus qu'il put visiter les ruines de Palmyre et de Balbeck, villes mortes, dont on ne connaissait guère à cette époque que le nom.

« Son expression, dit Sainte-Beuve, exempte de toute phrase et sobre de couleur, se marque par une singulière propriété et une rigueur parfaite. Quand il nous définit la qualité du sol de l'Égypte et en quoi ce sol se distingue du désert de l'Afrique, de «ce terreau noir, gras et léger », qu'entraîne et que dépose le Nil; quand il nous retrace aussi la nature des vents chauds du désert, leur chaleur sèche dont « l'impression peut se comparer à celle qu'on reçoit de la bouche d'un four banal, au moment qu'on en tire le pain; » l'aspect inquiétant de l'air dès qu'ils se mettent à souffler; cet air « qui n'est pas nébuleux mais gris et poudreux et réellement plein d'une poussière très déliée qui ne se dépose pas et pénètre partout; » le soleil « qui n'offre plus qu'un disque violacé; » dans toutes ces descriptions, dont il faut voir en place l'ensemble et le détail, Volney atteint à une véritable beauté, — si cette expression est permise, appliquée à une telle rigueur de lignes, — une beauté physique, médicale en quelque sorte, et qui rappelle la touche d'Hippocrate dans son *Traité de l'air, des lieux et des eaux.* »

Si Volney n'a fait aucune découverte géographique qui ait illustré son nom, nous devons, du moins, reconnaître en lui un des premiers voyageurs qui aient eu la conscience de l'importance de leur tâche. Il a cherché à reproduire l'aspect « vrai » des localités qu'il a visitées, et ce n'est pas un mince mérite, à une époque où aucun explorateur ne se privait d'enjoliver ses récits, sans se douter le moins du monde de la responsabilité

qu'il encourait. Par ses relations de société, par sa situation scientifique, l'abbé Barthélemy, qui devait publier, en 1788, son *Voyage du jeune Anacharsis,* commençait à exercer une certaine influence et à mettre à la mode la Grèce et les pays circonvoisins. C'est évidemment dans ses leçons que M. de Choiseul avait puisé son goût pour l'histoire et l'archéologie.

Nommé ambassadeur à Constantinople, celui-ci se promit d'employer les loisirs que lui laissaient ses fonctions, à parcourir en archéologue et en artiste la Grèce d'Homère et d'Hérodote. Ce voyage devait servir à compléter l'éducation de ce jeune ambassadeur de vingt-quatre ans, qui, s'il se connaissait lui-même, ne devait guère connaître les hommes.

Au reste, il faut croire que M. de Choiseul avait conscience de son insuffisance, car il s'entoura de savants et d'artistes sérieux, l'abbé Barthélemy, l'helléniste d'Ansse de Villoison, le poète Delille, le sculpteur Fauvel et le peintre Cassas. Le seul rôle qu'il joua dans la publication de son *Voyage pittoresque de la Grèce* est celui d'un Mécène.

M. de Choiseul-Gouffier avait engagé, comme secrétaire particulier, un professeur, l'abbé Jean-Baptiste Le Chevalier, qui parlait avec facilité la langue d'Homère. Celui-ci, après un voyage à Londres, où les intérêts personnels de M. de Choiseul l'arrêtèrent assez longtemps pour qu'il eût le temps d'y apprendre l'anglais, partit pour l'Italie, où une grave maladie le retint à Venise pendant sept mois. Il put, alors seulement,

rejoindre à Constantinople M. de Choiseul-Gouffier.

Les études de Le Chevalier portèrent principalement sur les champs où fut Troie. Profondément versé dans la connaissance de l'*Iliade*, Le Chevalier rechercha et crut retrouver toutes les localités désignées dans le poème homérique. Cet ingénieux travail de géographie historique, cette restitution souleva, presque aussitôt son apparition, de nombreuses controverses. Les uns, comme Bryant, déclarèrent illusoires les découvertes de Le Chevalier, par cette bonne raison que Troie et, à plus forte raison, la guerre de Dix Ans, n'avaient jamais existé que dans l'imagination de celui qui les avait chantées. Bien d'autres, et presque tous sont Anglais, adoptèrent les conclusions de l'archéologue français. On croyait depuis longtemps la question épuisée, lorsque les découvertes de M. Schliemann sont venues, tout récemment, lui donner un regain d'actualité.

Guillaume-Antoine Olivier, qui parcourut une grande partie de l'orient à la fin du siècle dernier, eut une singulière fortune. Employé par Berthier de Sauvigny à la rédaction d'une statistique de la généralité de Paris, il se vit privé de son protecteur et du prix de ses travaux par les premières fureurs de la Révolution. Cherchant à utiliser ses talents en histoire naturelle loin de Paris, Olivier reçut du ministre Roland une mission pour les portions reculées et peu connues de l'empire ottoman. On lui donna comme associé un naturaliste du nom de Bruguière.

Partis de Paris à la fin de 1792, les deux amis attendi-

rent pendant quatre mois à Marseille qu'on leur eût trouvé un vaisseau convenable, et ils arrivèrent à la fin de mai de l'année suivante à Constantinople, porteurs de lettres relatives à leur mission pour M. de Semonville. Mais cet ambassadeur avait été rappelé. Son successeur, M. de Sainte-Croix, n'avait pas entendu parler de leur voyage. Que faire en attendant la réponse aux instructions que M. de Sainte-Croix demandait à Paris ?

Les deux savants ne pouvaient rester oisifs. Ils se déterminèrent donc à visiter les côtes de l'Asie Mineure, quelques îles de l'archipel et l'Égypte. Comme le ministre de France avait eu d'excellentes raisons pour ne mettre à leur disposition que très peu d'argent, comme eux-mêmes n'avaient que des ressources très bornées, ils ne purent visiter qu'en courant tous ces pays si curieux.

A leur retour à Constantinople, Olivier et Bruguière trouvèrent un nouvel ambassadeur, Verninac, qui était chargé de les envoyer en Perse, où ils devaient s'efforcer de développer les sympathies du gouvernement pour la France, et le déterminer, s'il était possible, à déclarer la guerre à la Russie.

La Perse était à cette époque dans un état d'anarchie épouvantable, et les usurpateurs s'y succédaient, pour le plus grand mal des habitants. Méhémet-Khan était alors sur le trône. Il guerroyait dans le Khorassan, lorsqu'arrivèrent Olivier et Bruguière. On leur offrit de rejoindre le shah dans cette contrée qu'aucun voyageur n'avait encore visitée. L'état de santé de Bruguière les

en empêcha et les retint, quatre mois durant, dans un village perdu au milieu des montagnes.

En septembre 1796, Méhémet rentra à Téhéran. Son premier acte fut de faire massacrer une centaine de matelots russes qu'on avait pris sur les bords de la Caspienne et de faire clouer leurs membres pantelants sur les portes de son palais. Dégoûtante enseigne, bien digne d'un tel bourreau!

L'année suivante, Méhémet fut assassiné, et son neveu Fehtah-Ali-Shah lui succéda, mais non sans combat.

Au milieu de ces incessants changements de souverains, il était difficile à Olivier de faire aboutir la mission dont le gouvernement français l'avait chargé. Avec chaque nouveau prince, il fallait recommencer les négociations. Les deux diplomates-naturalistes-voyageurs, comprenant qu'ils n'obtiendraient rien tant que le gouvernement subirait cette instabilité, incapable d'affermir le pouvoir dans les mains d'un shah quelconque, reprirent le chemin de l'Europe, et remirent à des jours meilleurs ou à de plus habiles le soin de conclure l'alliance de la France et de la Perse. Bagdad, Ispahan, Alep, Chypre, Constantinople, telles furent les étapes de leur voyage de retour.

Quels avaient été les résultats de ce long séjour? Si le but diplomatique qu'on se proposait était manqué, si, au point de vue géographique, aucune découverte, aucune observation nouvelle n'avait été faite, Cuvier, dans son éloge d'Olivier, assure qu'en ce qui regarde l'histoire naturelle, les renseignements obtenus ne man-

quaient pas de valeur. Il faut bien le croire, puisque, trois mois après son retour, Olivier était nommé de l'Institut en remplacement de Daubenton.

Quant à sa relation, publiée en trois volumes in-4°, elle reçut du public l'accueil le plus distingué, dit Cuvier en style académique.

« On a dit qu'elle aurait été plus piquante, continue-t-il, si la censure n'en eût rien retranché; mais alors on trouvait des allusions partout, et il n'était pas toujours permis de dire ce que l'on pensait, même sur Thamas-Kouli-Khan.

« M. Olivier ne tenait pas à ses allusions plus qu'à sa fortune; il effaça tranquillement tout ce qu'on voulut, et se restreignit, avec une entière soumission, au récit pur et simple de ce qu'il avait observé. »

De la Perse à la Russie, la transition n'est pas trop brusque. Elle l'était encore bien moins au XVIIIe siècle qu'aujourd'hui. A proprement parler, ce n'est qu'avec Pierre le Grand que la Russie entre dans le concert européen. Jusqu'alors, cette contrée, par son histoire, par ses relations, par les mœurs de ses habitants, était demeurée tout asiatique. Avec Pierre le Grand, avec Catherine II, les routes se percent, le commerce prend de l'importance, la marine se crée, les tribus russes se réunissent en corps de nation. Déjà, l'empire soumis au czar est immense. Ses souverains, par leurs conquêtes, l'agrandissent encore. Ils font plus. Pierre le Grand dresse des cartes, envoie des expéditions de tous les côtés pour être renseigné sur le climat, les productions,

les races de chacune de ses provinces ; enfin, il expédie Behring à la découverte du détroit qui doit porter le nom de ce navigateur.

Catherine II marche sur les traces du grand empereur, de l'initiateur par excellence. Elle attire des savants en Russie, se met en relation avec les littérateurs du monde entier. Elle sait créer une puissante agitation en faveur de son peuple. La curiosité, l'intérêt s'éveillent, et l'Europe occidentale a les yeux fixés sur la Russie. On sent qu'une grande nation est à la veille d'être constituée, et l'on n'est pas sans inquiétude sur les suites qu'amènera, infailliblement, son entremise dans les affaires européennes. Déjà la Prusse vient de se révéler, et son épée, jetée par Frédéric II dans la balance, a changé toutes les conditions de l'équilibre européen. La Russie possède bien d'autres ressources en hommes, en argent, en richesses de tout genre inconnues ou inexploitées.

Aussi, toutes les publications relatives à cette contrée sont-elles aussitôt lues avec empressement par les hommes politiques, par tous ceux qui s'intéressent aux destinées de leur patrie, aussi bien que par les curieux qui se plaisent à la description de mœurs si différentes des nôtres, si variées entre elles.

Aucun ouvrage n'avait encore été publié qui surpassât celui du naturaliste Pallas, *Voyage à travers plusieurs provinces de l'empire russe*, traduit en français de 1788 à 1793. Aucun n'eut autant de succès, et nous devons avouer qu'il le méritait à tous égards.

Pierre-Simon Pallas est un naturaliste allemand que Catherine II avait appelé en 1668 à Saint-Pétersbourg, qu'elle avait fait aussitôt nommer adjoint de l'Académie des Sciences, et qu'elle sut s'attacher par ses bienfaits. Pallas, en témoignage de reconnaissance, publie aussitôt son mémoire sur les ossements fossiles de la Sibérie. L'Angleterre et la France venaient d'envoyer des expéditions pour observer le passage de Vénus sur le disque du soleil. La Russie ne veut pas rester en arrière et fait partir pour la Sibérie toute une troupe de savants dont Pallas fait partie.

Sept astronomes et géomètres, cinq naturalistes et plusieurs élèves doivent parcourir en tout sens cet immense territoire. Pendant six ans entiers, Pallas ne s'épargne pas, explorant, tour à tour, Orembourg, sur le Jaïk, rendez-vous des hordes nomades qui errent sur les bords salés de la Caspienne; Gouriel, située sur cette mer ou plutôt ce grand lac qui se déssèche tous les jours; les montagnes de l'Oural et les nombreuses mines de fer qu'elles renferment; Tobolsk, la capitale de la Sibérie; le gouvernement de Koliwan, sur le versant septentrional de l'Altaï; Krasnojarsk, sur le Yenisseï; le grand lac Baïkal et la Daourie, qui touche aux frontières de la Chine. Puis c'est Astrakan, c'est le Caucase, aux peuples si divers et si intéressants, c'est le Don, qu'il étudie avant de rentrer à Pétersbourg, le 30 juillet 1774.

Il ne faut pas croire que Pallas soit un voyageur ordinaire. Il ne voyage pas en naturaliste seulement. Il est homme, et rien de ce qui touche l'humanité ne

lui est indifférent. Géographie, histoire, politique, commerce, religion, beaux-arts, sciences, tout a pour lui de l'intérêt; et cela est si vrai, qu'on ne peut lire son récit de voyage sans admirer la variété de ses connaissances, sans rendre hommage à son patriotisme éclairé, sans reconnaître la perspicacité de la souveraine qui a su s'attacher un homme d'une telle valeur.

Une fois sa relation mise en ordre, écrite et publiée, Pallas ne songe ni à se reposer sur ses lauriers ni à se laisser enivrer par les fumées d'une gloire naissante. Pour lui, le travail est un délassement, et il participe aux opérations nécessaires à l'établissement de la carte de la Russie.

Bientôt, son esprit, toujours enthousiaste, le porte à se livrer plus spécialement à l'étude de la botanique, et ses ouvrages lui assurent une place des plus distinguées entre les naturalistes de l'empire russe.

Un de ses derniers travaux a été une description de la Russie méridionale, *Tableau physique et topographique de la Tauride*, ouvrage que Pallas a publié en français et traduit en allemand et en russe. Engoué de ce pays qu'il a visité en 1793 et en 1794, il témoigne le désir d'aller s'y établir. L'impératrice lui fait aussitôt présent de plusieurs terres appartenant à la couronne, et le savant voyageur se transporte avec sa famille à Symphéropol.

Pallas profita de la circonstance pour faire un nouveau voyage dans les provinces méridionales de l'empire les steppes du Volga et les contrées qui bordent la mer

Caspienne jusqu'au Caucase ; enfin il parcourut la Crimée dans tous les sens. Il avait déjà vu une partie de ces pays une vingtaine d'années auparavant ; il put y constater de profonds changements. S'il se plaint de l'exploitation à outrance des forêts, Pallas est obligé de reconnaître qu'en bien des endroits l'agriculture s'est développée, que des centres d'industrie et d'exploitation se sont créés, en un mot que le pays marche dans la voie du progrès. Quant à la Crimée, sa conquête est toute récente, et cependant on y reconnaît déjà des améliorations sensibles. Que seront-elles dans quelques années !

Le bon Pallas, si enthousiaste de cette province, eut à subir, dans sa nouvelle résidence, toute espèce de tracasseries de la part des Tartares. Sa femme mourut en Crimée, et enfin, dégoûté du pays et des habitants, il revint finir ses jours à Berlin, le 8 septembre 1811.

Il laissait deux ouvrages d'une importance capitale, où le géographe, l'homme d'État, le naturaliste, le commerçant pouvaient puiser en abondance des renseignements sûrs et précis sur des contrées jusqu'alors très peu connues, et dont les ressources et les besoins allaient modifier profondément les conditions du marché européen.

CHAPITRE IV

LES DEUX AMÉRIQUES

La côte occidentale d'Amérique. — Juan de Fuca et de Fonte. — Les trois voyages de Behring-Vancouver. — Exploration du détroit de Fuca. — Reconnaissance de l'archipel de la Nouvelle-Géorgie et d'une partie de la côte américaine. — Exploration de l'intérieur de l'Amérique. — Samuel Hearne. — Découverte de la rivière de Cuivre. — Mackenzie et la rivière qui porte son nom. — La rivière de Fraser. — L'Amérique méridionale. — Reconnaissance de l'Amazone par La Condamine. — Voyage de A. de Humboldt et de Bonpland. — Ténériffe. — La caverne du Guachero. — Les « llanos ». — Les gymnotes. — L'Amazone, le Rio-Negro et l'Orénoque. — Les mangeurs de terre. — Résultats du voyage. — Second voyage de Humboldt. — Les Volcanitos. — La cascade de Tequendama. — Les ponts d Icononzo. — Le passage de Quindiu à dos d'homme. — Quito et le Pichincha. — Ascension du Chimboraço. — Les Andes. — Lima. — Le passage de Mercure. — Exploration du Mexique. — Mexico. — Puebla et le Cofre de Perote. — Retour en Europe.

A plusieurs reprises nous avons eu l'occasion de raconter certaines expéditions qui avaient pour but de reconnaître les côtes de l'Amérique. Nous avons parlé des tentatives de Fernand Cortès, des courses et des explorations de Drake, de Cook, de La Pérouse et de Marchand. Il est bon de revenir pour quelque temps en arrière et d'envisager, avec Fleurieu, la suite des voyages

qui se sont succédé sur la rive occidentale de l'Amérique, jusqu'à la fin du XVIIIe siècle.

En 1537, Cortès, avec Francisco de Ulloa, avait reconnu la grande péninsule de Californie et visité la plus grande partie de ce golfe long et étroit, qui porte aujourd'hui le nom de mer Vermeille.

Après lui, Vasquès Coronado, par terre, et Francisco Alarcon, par mer, s'étaient élancés à la recherche de ce fameux détroit, qui mettait en communication, disait-on, l'Atlantique et le Pacifique; mais ils n'avaient pu dépasser le trente-sixième parallèle.

Deux ans plus tard, en 1542, le Portugais Rodriguès de Cabrillo avait atteint 44° de latitude. Là, le froid, les maladies, le manque de provisions et le mauvais état de son navire l'avaient contraint de rétrograder. Il n'avait pas fait de découverte, il est vrai, mais il avait constaté que, du port de la Nativité, par 19° 3/4 jusqu'au point qu'il avait atteint, la côte se continuait sans interruption. Le détroit semblait reculer devant les explorateurs.

Il faut croire que le peu de succès de ces tentatives découragea les Espagnols, car, à cette époque, ils disparaissent de la liste des explorateurs. C'est un Anglais, Drake, qui, après avoir prolongé la côte occidentale depuis le détroit de Magellan et ravagé les possessions espagnoles, parvient jusqu'au quarante-huitième degré, explore tout le rivage en redescendant sur une longueur de dix degrés, et donne à cette immense étendue de côtes le nom de Nouvelle-Albion.

Vient ensuite, en 1592, le voyage, en grande partie

fabuleux, de Juan de Fuca, qui prétendit avoir trouvé le détroit d'Anian qu'on cherchait depuis si longtemps, alors qu'il n'avait découvert en réalité que le pas qui sépare du continent l'île de Vancouver.

En 1602, Vizcaino jetait les fondations du port de Monterey, en Californie, et, quarante ans plus tard, avait lieu cette expédition si contestée de l'amiral de Fuente ou de Fonte, — suivant qu'on en fait un Espagnol ou un Portugais, — expédition qui a donné lieu à tant de dissertations savantes et de discussions ingénieuses. On lui doit la découverte de l'archipel Saint-Lazare au-dessus de l'île Vancouver; mais il faut rejeter dans le domaine du roman tout ce que Fonte raconte des lacs et des grandes villes qu'il assure avoir visitées et de la communication qu'il prétend avoir découverte entre les deux océans.

Au XVIIIe siècle, on n'acceptait déjà plus aveuglément les récits des voyageurs. On les examinait, on les contrôlait et l'on n'en retenait que les parties qui concordaient avec les relations déjà connues. Buache, Delisle et surtout Fleurieu ont, les premiers, ouvert la voie si féconde de la critique historique, et il faut leur en savoir le plus grand gré.

Les Russes, on l'a vu, avaient considérablement étendu le domaine de leurs connaissances, et il y avait tout lieu de croire peu éloigné le jour où leurs coureurs et leurs cosaques atteindraient l'Amérique, si surtout, comme on le supposait à cette époque, les deux continents étaient réunis par le nord. Mais ce n'aurait pas été, en

tout cas, une expédition sérieuse, et qui pût donner des renseignements scientifiques auxquels on dût ajouter foi.

Le czar Pierre I[er] avait tracé de sa main, peu d'années avant sa mort, le plan et les instructions d'un voyage dont il avait formé le projet depuis longtemps : s'assurer si l'Asie et l'Amérique sont réunies ou séparées par un détroit. Il n'était pas possible de trouver les ressources nécessaires dans les arsenaux et les ports du Kamtschatka. Aussi fallut-il faire venir d'Europe capitaines, matelots, équipements et vivres.

Le Danois Vitus Behring et le Russe Alexis Tschirikow, qui tous deux avaient donné mainte preuve de savoir et d'habileté, furent chargés du commandement de l'expédition. Celle-ci se composait de deux vaisseaux, qui furent construits au Kamtschatka. Ils ne furent prêts à prendre la mer que le 20 juillet 1720. Dirigeant sa route au nord-est, le long de la côte d'Asie, qu'il ne perdit pas un instant de vue, Behring parvint, le 15 août, par 67° 18′ de latitude nord, en vue d'un cap au delà duquel la côte s'infléchissait à l'ouest.

Non seulement, dans ce premier voyage, Behring n'avait pas eu connaissance de la côte d'Amérique, mais il venait de franchir, sans s'en douter, le détroit auquel la postérité a imposé son nom. Le fabuleux détroit d'Anian était remplacé par le détroit de Behring.

Un second voyage, entrepris l'année suivante par les mêmes voyageurs, n'avait pas amené de résultat.

Ce fut seulement en 1741, le 4 juin, que Behring et

Tschirikow purent partir de nouveau. Cette fois, dès qu'ils seraient arrivés par 50 degrés de latitude nord, ils entendaient porter à l'est, jusqu'à ce qu'ils rencontrassent la côte d'Amérique. Mais les deux vaisseaux, séparés dès le 20 juin par un coup de vent, ne purent se réunir pendant le reste de la campagne. Le 18 juillet, fut découvert par Behring le continent américain par 58° 28' de latitude. Les jours suivants furent consacrés au relèvement d'une grande baie, comprise entre les deux caps Saint-Élie et Saint-Hermogène.

Pendant tout le mois d'août, Behring navigua au milieu des îles qui bordent la péninsule d'Alaska, nomma l'archipel Schumagin, lutta jusqu'au 24 septembre contre des vents contraires, reconnut l'extrémité de la presqu'île, et découvrit une partie des îles Aléoutiennes.

Mais, depuis longtemps malade, ce navigateur fut bientôt incapable de relever la route que faisait le navire, et ne put éviter de se mettre à la côte sur une petite île qui a pris le nom de Behring. Là périt misérablement, le 8 décembre 1741, cet homme de cœur, cet explorateur habile.

Quant au reste de l'équipage, bien diminué par les fatigues et les privations d'un hivernage en ce lieu désolé, il parvint à construire une grande chaloupe avec les débris du vaisseau, et rentra au Kamtschatka.

Pour Tschirikow, après avoir attendu son commandant jusqu'au 25 juin, il atterrit à la côte d'Amérique entre les cinquante-cinquième et cinquante-sixième degrés. Il y perdit deux embarcations avec tout leur

équipage, sans pouvoir découvrir ce qu'elles étaient devenues. N'ayant plus alors de moyen pour communiquer avec la terre, il avait regagné le Kamtschatka.

La voie était ouverte. Des aventuriers, des négociants, des officiers s'y engagèrent résolûment. Leurs découvertes portèrent principalement sur les îles Aléoutiennes et la presqu'île d'Alaska.

Cependant, les expéditions que les Anglais envoyaient à la côte d'Amérique, les progrès des Russes avaient excité la jalousie et l'inquiétude des Espagnols. Ceux-ci craignaient de voir leurs rivaux s'établir dans des pays qui leur appartenaient, nominalement, mais où ils n'avaient aucun établissement.

Le vice-roi du Mexique, le marquis de Croix, se souvint alors de la découverte faite par Vizcaino d'un excellent port, et il résolut d'y établir un presidio. Deux expéditions simultanées, l'une par terre, sous le commandement de don Gaspar de Portola, l'autre par mer, composée des deux paquebots le *San-Carlos* et le *San-Antonio*, quittèrent La Paz le 10 janvier 1769, atteignirent le port de San-Diego, et retrouvèrent, après une année de recherches, le havre de Monterey, indiqué par Vizcaino.

A la suite de cette expédition, les Espagnols continuèrent à explorer les côtes de la Californie. Les plus célèbres voyages sont ceux de don Juan de Ayala et de La Bodega, qui eurent lieu en 1775, et pendant lesquels furent reconnus le cap del Engano et la baie de la Guadalupe, puis les expéditions d'Arteaga et de Maurelle.

Les reconnaissances de Cook, de La Pérouse et de

Marchand, ayant été précédemment racontées, il convient maintenant de s'arrêter avec quelque détail sur l'expédition de Vancouver. Cet officier, qui avait accompagné Cook pendant son second et son troisième voyage, se trouvait tout naturellement désigné pour prendre le commandement de l'expédition que le gouvernement anglais envoyait à la côte d'Amérique dans le but de mettre fin aux contestations survenues avec le gouvernement espagnol au sujet de la baie de Nootka.

Georges Vancouver reçut ordre d'obtenir, des autorités espagnoles, une cession formelle de ce port si important pour le commerce des fourrures. Il devait ensuite relever toute la côte nord-ouest depuis le trentième degré de latitude jusqu'à la rivière de Cook sous le soixante et unième degré. Enfin, on appelait tout particulièrement son attention sur le détroit de Fuca et sur la baie explorée en 1789 par le *Washington*.

Les deux bâtiments, la *Découverte*, de 340 tonneaux, et le *Chatam*, de 135, ce dernier sous le commandement du capitaine Broughton, partirent de Falmouth le 1er avril 1791.

Après deux relâches à Ténériffe et à la baie Simon, puis au cap de Bonne-Espérance, Vancouver s'enfonça dans le sud, reconnut l'île Saint-Paul, et cingla vers la Nouvelle-Hollande, entre les routes de Dampier et de Marion, sur des parages qui n'avaient pas encore été parcourus. Le 27 septembre, fut reconnue une partie de la côte de la Nouvelle-Hollande, terminée par un cap formé de falaises élevées, qui reçut le nom de cap Cha-

tam. Comme un certain nombre de ses matelots étaient attaqués de la dysenterie, Vancouver résolut de relâcher dans le premier port qu'il rencontrerait, afin de s'y procurer l'eau, le bois, et surtout les vivres frais qui lui manquaient. Ce fut au port du Roi Georges III qu'il s'arrêta. Il y trouva des canards, des courlis, des cygnes, une grande quantité de poissons, des huîtres; mais il ne put entrer en communication avec aucun habitant, bien qu'on eût découvert un village d'une vingtaine de huttes tout récemment abandonnées.

Nous n'avons pas à suivre la croisière de Vancouver sur la côte sud-ouest de la Nouvelle-Hollande; elle ne nous apprendrait rien que nous ne sachions déjà.

Le 26 octobre, fut doublée la terre de Van-Diemen, et, le 2 novembre, on reconnut la côte de la Nouvelle-Zélande, où les deux bâtiments anglais allèrent mouiller à la baie Dusky. Vancouver y compléta les relèvements que Cook avait laissés inachevés. Un ouragan sépara bientôt de la *Découverte* le *Chatam*, qui fut retrouvé dans la baie de Matavaï, à Taïti. Pendant cette dernière traversée, Vancouver avait aperçu quelques îles rocheuses, qu'il appela les Embûches (*the Snares*), et une île plus considérable, nommée Oparra. De son côté, le capitaine Broughton avait découvert l'île Chatam à l'est de la Nouvelle-Zélande. Les incidents de la relâche à Taïti rappellent trop ceux du séjour de Cook, pour qu'il soit utile de les rapporter.

Le 24 janvier 1792, les deux bâtiments partirent pour les Sandwich et s'arrêtèrent quelque peu à Owhyhee,

à Waohoo et à Attoway. Depuis le massacre de Cook, bien des changements étaient survenus dans l'archipel. Des navires anglais et américains, qui faisaient la pêche de la baleine ou le commerce des fourrures, commençaient à le visiter. Leurs capitaines avaient donné aux naturels le goût de l'eau-de-vie et le désir de posséder des armes à feu. Les querelles entre les petits chefs étaient devenues plus fréquentes, l'anarchie la plus complète régnait partout, et déjà le nombre des habitants avait singulièrement diminué.

Le 17 mars 1792, Vancouver abandonna les îles Sandwich, et fit route pour l'Amérique, dont il reconnut bientôt la partie de côte nommée par Drake Nouvelle-Albion. Il y rencontra presque aussitôt le capitaine Gray, qui passait pour avoir pénétré avec le *Washington* dans le détroit de Fuca, et avoir reconnu une vaste mer. Gray se hâta de démentir les découvertes qu'on lui avait si généreusement prêtées. Il n'avait fait que cinquante milles seulement dans le détroit qui courait de l'ouest à l'est, jusqu'à un endroit à partir duquel les naturels lui assuraient qu'il s'enfonçait dans le nord.

Vancouver pénétra à son tour dans le détroit de Fuca, y reconnut le port de la Découverte, l'entrée de l'Amirauté, la Birch-Bay, le Désolation-Sound, le détroit de Johnston et l'archipel de Broughton. Avant d'atteindre l'extrémité de ce long bras de mer, il avait rencontré deux petits bâtiments espagnols sous les ordres de Quadra. Les deux capitaines se communiquèrent leurs travaux réciproques, et donnèrent leurs

deux noms à la principale île de ce nombreux archipel, qui fut désigné sous le nom de Nouvelle-Géorgie.

Vancouver visita ensuite Nootka, la rivière Columbia, et vint relâcher à San-Francisco. On comprend que nous ne puissions suivre dans tous ses détails cette exploration minutieuse, qui ne demanda pas moins de trois campagnes successives. L'immense étendue de côtes comprise entre le cap Mendocino et le port de Conclusion par 56° 14′ nord et 225° 37′ est, fut reconnue par les navires anglais.

« Maintenant, dit le voyageur, que nous avons atteint le but principal que le roi s'était proposé en ordonnant ce voyage, je me flatte que notre reconnaissance très précise de la côte nord-ouest de l'Amérique dissipera tous les doutes et écartera toutes les fausses opinions concernant un passage par le nord ouest ; qu'on ne croira plus qu'il y ait une communication entre la mer Pacifique du Nord et l'intérieur du continent de l'Amérique dans l'étendue que nous avons parcourue. »

Parti de Nootka pour faire la reconnaissance de la côte méridionale de l'Amérique avant de revenir en Europe, Vancouver s'arrêta à la petite île des Cocos, qui mérite peu son nom, comme nous avons eu déjà l'occasion de le dire, relâcha à Valparaiso, doubla le cap Horn, fit de l'eau à Sainte-Hélène, et rentra dans la Tamise, le 12 septembre 1795.

Mais les fatigues de cette longue campagne avaient tellement altéré la santé de cet habile explorateur, qu'il mourut au mois de mai 1798, avant d'avoir pu ter-

miner la rédaction de son voyage, qui fut achevée par son frère.

Pendant les quatre années qui avaient été employées à ce rude travail de relever neuf mille lieues de côtes inconnues, la *Découverte* et le *Chatam* n'avaient perdu que deux hommes. On le voit, l'habile élève du capitaine Cook avait mis à profit les leçons de son maître, et l'on ne sait ce qu'il faut le plus admirer, en Vancouver, ou des soins qu'il donna à ses matelots aussi bien que de son humanité envers les indigènes, ou de la prodigieuse habileté dont il fit preuve pendant tout le cours de cette dangereuse navigation.

Cependant, si les explorateurs se succédaient sur la côte occidentale d'Amérique, les colons n'étaient pas non plus inactifs. D'abord établis sur les bords de l'Atlantique, où ils avaient fondé une longue suite d'États jusqu'au Canada, ils n'avaient pas tardé à s'enfoncer dans l'intérieur. Leurs trappeurs, leurs coureurs des bois, avaient reconnu d'immenses espaces de terrain propres à la culture, et les squatters anglais les avaient envahis progressivement. Ce n'avait pas été sans une lutte continuelle contre les Indiens, ces premiers possesseurs du sol, qu'ils tendaient tous les jours à refouler dans l'intérieur. Appelés par la fertilité d'une terre vierge et les constitutions plus libérales des divers États, les colons n'avaient pas tardé à affluer.

Leur nombre devint tel, qu'à la fin du XVIIe siècle, les héritiers de lord Baltimore estimaient à trois mille livres le produit de la vente de leurs terres, et qu'au

milieu du siècle suivant, en 1750, les successeurs de William Penn se faisaient de la même manière un revenu dix fois plus considérable. Et cependant, on ne trouvait pas encore l'immigration assez considérable; on se mit à déporter les condamnés, — le Maryland en comptait 1981 en 1750, — mais surtout on recruta des émigrants auxquels on faisait signer un engagement, ce qui fut la source d'abus scandaleux.

Bien que toutes les terres qu'on avait achetées des Indiens ou qu'on leur avait enlevées fussent loin d'être occupées, le colon anglais allait toujours de l'avant au risque d'avoir maille à partir avec les légitimes possesseurs du sol.

Au nord, la Compagnie de la baie d'Hudson, qui a le monopole du commerce des fourrures, est toujours à la recherche de nouveaux territoires de chasse, car ceux qu'elle a exploités ne tardent pas à s'épuiser. Elle pousse en avant ses trappeurs, recueille auprès des Indiens, qu'elle emploie et qu'elle grise, des renseignements précieux. C'est ainsi qu'elle apprend l'existence d'une rivière qui se jette, au nord, près de riches mines de cuivre dont quelques indigènes ont apporté au fort du Prince-de-Galles de riches échantillons. La résolution de la Compagnie est aussitôt prise, et, en 1769, elle confie à Samuel Hearne le commandement d'une expédition de recherches.

Pour un voyage dans ces contrées glacées, où l'on ne trouve que difficilement à s'approvisionner, où la rigueur du froid est extrême, il faut des hommes bien

trempés, en petit nombre, capables de supporter les fatigues d'une marche pénible au milieu de la neige et de résister aux tortures de la faim. Hearne ne prit avec lui que deux blancs et quelques Indiens dont il était sûr.

Malgré l'extrême adresse de ces guides qui connaissent le pays et sont au courant des habitudes du gibier, les provisions font bientôt défaut. A deux cents milles du fort du Prince-de-Galles, les Indiens abandonnent Hearne et ses deux compagnons, qui sont obligés de revenir sur leurs pas. Mais le chef de l'entreprise est un rude marin, habitué à tout souffrir. Aussi ne se rebute-t-il pas. Si l'on a échoué la première fois, ne peut-on être plus heureux dans une seconde tentative ?

Au mois de février 1770, Hearne s'élance de nouveau à travers ces contrées inconnues. Cette fois, il est seul avec cinq Indiens, car il a compris que l'inaptitude des blancs à supporter les fatigues engendre le mépris des sauvages. Déjà il s'est éloigné de cinq cents milles, lorsque la rigueur de la saison le force à s'arrêter et à attendre une température plus clémente. Ce fut un rude moment à passer. Tantôt dans l'abondance, avec du gibier plus qu'on n'en peut consommer, plus souvent n'avoir rien à se mettre sous la dent, être même obligé, pendant sept jours, de mâcher de vieux cuirs, de ronger des os qu'on avait jetés, ou de chercher sur les arbres quelques baies qu'on ne trouve pas toujours, souffrir, enfin, des froids terribles, voilà l'existence du découvreur dans ces contrées glacées !

Hearne repart au mois d'avril, continue jusqu'en août à courir les bois, et se prépare à passer l'hiver auprès d'une tribu indienne qui l'a bien accueilli, lorsqu'un accident, qui le prive de son quart de cercle, le force à continuer sa route.

Les privations, les misères, les déceptions n'ébranlent pas l'indomptable courage de Samuel Hearne. Il repart le 7 décembre, et, s'enfonçant dans l'ouest sous le soixantième degré de latitude, il rencontre une rivière. Le voilà construisant un canot et descendant ce cours d'eau, qui se jette dans une série interminable de lacs grands et petits. Enfin, le 13 juillet 1771, il atteint la rivière de Cuivre. Les Indiens qui l'accompagnaient se trouvaient depuis quelques semaines sur les territoires fréquentés par les Esquimaux, et se promettaient, s'ils en rencontraient, de les massacrer jusqu'au dernier.

Cet événement ne devait pas se faire attendre.

« Voyant, dit Hearne, tous les Esquimaux livrés au repos dans leurs tentes, les Indiens sortirent de leur embuscade et tombèrent à l'improviste sur ces pauvres créatures; je contemplais ce massacre, réduit à rester neutre. »

Des vingt individus qui composaient cette tribu, pas un n'échappa à la rage sanguinaire des Indiens, et ils firent périr dans les plus épouvantables tortures une vieille femme qui avait tout d'abord échappé au massacre.

« Après cet horrible carnage, continue Hearne, nous nous assîmes sur l'herbe et fîmes un bon repas de saumon frais. »

En cet endroit, la rivière s'élargissait singulièrement. Le voyageur était-il donc arrivé à son embouchure? Pourtant l'eau était absolument douce. Sur le rivage, paraissaient, cependant, comme les traces d'une marée. Des phoques se jouaient en grand nombre au milieu des eaux. Quantité de barbes de baleine avaient été trouvées dans les tentes des Esquimaux. Tout se réunissait enfin pour donner à penser que c'était la mer. Hearne saisit son télescope. Devant lui se déroule à perte de vue une immense nappe d'eau, interrompue de place en place par des îles. Plus de doute, c'est la mer.

Le 30 juin 1772, Hearne ralliait les établissements anglais, après une absence qui n'avait pas duré moins d'un an et cinq mois.

La Compagnie reconnut l'immense service que Hearne venait de lui rendre en le nommant gouverneur du fort de Galles. Pendant son expédition à la baie d'Hudson, La Pérouse s'empara de cet établissement et y trouva le journal de voyage de Samuel Hearne. Le navigateur français le lui rendit à la condition qu'il le publierait. Nous ne savons quelles circonstances ont retardé, jusqu'en 1795, l'accomplissement de la parole que le voyageur anglais avait donnée au marin français.

Ce n'est que dans le dernier quart du XVIIIe siècle que fut connue cette immense chaîne de lacs, de rivières et de portages qui, partant du lac Supérieur, ramasse toutes les eaux qui tombent des montagnes Rocheuses

et les déverse dans l'océan Glacial. C'est à des négociants en fourrures, les frères Frobisher, et à M. Pond, qui arriva jusqu'à Athabasca, qu'est due en partie leur découverte.

Grâce à ces reconnaissances, le chemin devient moins difficile, les explorateurs se succèdent, les établissements se rapprochent, le pays est découvert. Bientôt même on entend parler d'une grande rivière qui se dirige vers le nord-ouest.

Ce fut Alexandre Mackenzie qui lui donna son nom. Parti, le 3 juin 1789, du fort Chippewayan, sur la plage méridionale du lac des Collines, il emmenait avec lui quelques Canadiens et plusieurs Indiens, dont l'un avait accompagné Samuel Hearne. Parvenu en un point situé par 67° 45′ de latitude, Mackenzie apprit qu'il n'était pas éloigné de la mer à l'est, mais qu'il en était encore plus près à l'ouest. Il approchait évidemment de l'extrémité nord-ouest de l'Amérique.

Le 12 juillet, Mackenzie atteignit une grande nappe d'eau qu'à son peu de profondeur et aux glaces qui la recouvraient on ne pouvait prendre pour la mer, bien qu'on n'aperçût aucune terre à l'horizon. Et cependant, c'était bien l'Océan boréal que Mackenzie venait d'atteindre. Il en demeura convaincu, lorsqu'il vit les eaux monter, bien que le vent ne fût pas violent. C'était la marée. Le voyageur gagna ensuite une île qu'il apercevait à quelque distance de la côte. Il vit de là plusieurs cétacés qui se jouaient au milieu des flots. Aussi cette île, qui gît par 69° 14′ de latitude, reçut-elle du voya-

geur le nom d'île des Baleines. Le 12 septembre, l'expédition rentrait heureusement au fort Chippewayan.

Trois ans plus tard, Mackenzie, en qui la soif des découvertes n'était pas éteinte, remontait la rivière de la Paix, qui prend sa source dans les montagnes Rocheuses. En 1793, après être parvenu à se frayer une route à travers cette chaîne difficile, il reconnaissait de l'autre côté des montagnes une rivière, le Tacoutchetesse, qui coulait vers le sud-ouest. Au milieu de dangers et de privations qu'il est plus facile d'imaginer que de rendre, Mackenzie descendit ce cours d'eau jusqu'à son embouchure, c'est-à-dire au-dessous des îles du Prince-de-Galles. Là, sur la paroi d'un rocher, il traça, avec un mélange de graisse et de vermillon, cette inscription, aussi éloquente que laconique : « Alexandre Mackenzie, venu du Canada par terre, ce 22 juillet 1793. » Le 24 août, il rentrait au fort Chippewayan.

Dans l'Amérique méridionale, aucun voyage scientifique n'a lieu pendant la première moitié du XVIII[e] siècle. Il ne reste guère à parler que de La Condamine. Nous avons raconté plus haut les recherches qui l'avaient conduit en Amérique, et nous avons dit qu'une fois les mesures terminées, il avait laissé Bouguer revenir en Europe, et Jussieu prolonger un séjour qui devait enrichir l'histoire naturelle d'une foule de plantes et d'animaux inconnus, tandis que lui-même allait descendre l'Amazone jusqu'à son embouchure.

« On pourrait appeler La Condamine, dit M. Maury dans son *Histoire de l'Académie des Sciences*, l'Alexandre

de Humboldt du XVIIIe siècle. A la fois bel esprit et savant de profession, il fit preuve, dans cette mémorable expédition, d'un héroïque dévouement à la science. Les fonds, accordés par le roi pour son voyage, n'ayant pas suffi, il mit cent mille livres de sa bourse; les fatigues, les souffrances lui firent perdre les jambes et les oreilles. Victime de sa passion pour la science, il ne rencontra, hélas! à son retour, chez un public qui ne comprenait pas un martyr qui n'aspire pas au ciel, que le sarcasme et la malignité. Ce n'était plus l'infatigable explorateur qui avait bravé tant de dangers qu'on voyait dans M. de La Condamine, mais seulement le distrait et le sourd ennuyeux, ayant toujours à la main son cornet acoustique. Satisfait de l'estime de ses confrères, dont M. de Buffon se fit un jour un si éloquent interprète (réponse au discours de réception de La Condamine à l'Académie française), La Condamine se consolait en composant des chansons et poursuivait jusqu'à la tombe, dont la souffrance lui abrégea le chemin, cette ardeur d'observations de toutes choses, même de la douleur, qui le conduisit à interroger le bourreau sur l'échafaud de Damiens. »

Peu de voyageurs, avant La Condamine, avaient eu l'occasion de pénétrer dans les vastes régions du Brésil. Aussi, le savant explorateur espérait-il rendre son voyage utile en levant une carte du cours du fleuve et en recueillant les observations qu'il aurait l'occasion de faire, dans un pays si peu fréquenté, sur les coutumes singulières des Indiens.

Depuis Orellana, dont nous avons raconté la course aventureuse, Pedro de Ursua avait été envoyé, en 1559, par le vice-roi du Pérou, à la recherche du lac Parima et de l'El Dorado. Il périt par la main d'un soldat rebelle, qui commit, en descendant le fleuve, toute sorte de brigandages et finit par être écartelé dans l'île de la Trinité.

De pareilles tentatives n'étaient pas pour donner de grandes lumières sur le cours du fleuve. Les Portugais furent plus heureux. En 1636 et 1637, Pedro Texeira, avec quarante-sept canots et un nombreux détachement d'Espagnols et d'Indiens, avait suivi l'Amazone jusqu'à son tributaire, le Napo. Il avait alors remonté celui-ci, puis la Coca, et était arrivé à trente lieues de Quito, qu'il avait gagnée avec quelques hommes. L'année suivante, il était retourné au Para par le même chemin, accompagné des jésuites d'Acunha et d'Articda, qui publièrent le récit de ce voyage, dont la traduction parut en 1682.

La carte, dressée par Sanson sur cette relation, naturellement copiée par tous les géographes, était extrêmement défectueuse, et, jusqu'en 1717, il n'y en eut pas d'autre. A cette époque, fut publiée dans le tome XII des *Lettres édifiantes*, — précieux recueil où l'on rencontre une multitude d'informations des plus intéressantes pour l'histoire et la géographie, — la copie d'une carte dressée, dès 1690, par le père Fritz, missionnaire allemand. On y voit que le Napo n'était pas la vraie source de l'Amazone et que ce dernier, sous le nom de Marañon, sort d'un lac Guanuco, à trente lieues de

Lima vers l'orient. La partie inférieure du cours du fleuve était assez mal tracée, parce que le père Fritz, lorsqu'il le descendit, était trop malade pour observer exactement.

Parti de Tarqui, à cinq lieues de Cuenca, le 11 mai 1743, La Condamine passa par Zaruma, ville autrefois célèbre par ses mines d'or, et traversa plusieurs rivières sur ces ponts en liane, attachés aux deux rives, qui ressemblent à un immense hamac tendu d'un bord à l'autre. Puis, il gagna Loxa, située à quatre degrés de la ligne. Cette ville est placée quatre cents toises plus bas que Quito. Aussi y remarque-t-on une notable différence de température, et les montagnes, couvertes de bois, ne paraissent plus que des collines auprès de celles de Quito.

De Loxa à Jaen-de-Bracamoros, on traverse les derniers contreforts des Andes. Dans ce canton, la pluie tombe tous les jours pendant les douze mois de l'année ; aussi n'y faut-il pas faire un séjour de quelque durée. Tout ce pays était bien déchu de son antique prospérité; Loyola, Valladolid, Jaen et la plupart des villes du Pérou, éloignées de la mer et du grand chemin de Carthagène à Lima, n'étaient plus alors que de petits hameaux. Et cependant, toute la contrée aux alentours de Jaen est couverte de cacaoyers sauvages, auxquels les Indiens ne font d'ailleurs pas plus d'attention qu'au sable d'or charrié par leurs rivières.

La Condamine s'embarqua sur le Chincipe, plus large à cet endroit que la Seine à Paris, et le descendit jusqu'à son confluent avec le Marañon. A partir de cet endroit,

le Marañon commence d'être navigable, bien qu'il soit interrompu par quantité de sauts ou de rapides, et rétréci en bien des endroits jusqu'à n'avoir plus que vingt toises de large. Le plus célèbre de ces détroits est le *pongo* ou porte de Mansériché, lit creusé par le Marañon au milieu de la Cordillère, coupée presque à pic, et dont la largeur n'a pas plus de vingt-cinq toises. La Condamine, resté seul avec un nègre sur un radeau, y eut une aventure presque sans exemple.

« Le fleuve, dit-il, dont la hauteur diminua de vingt-cinq pieds en trente-six heures, continuait à décroître. Au milieu de la nuit, l'éclat d'une grosse branche d'arbre cachée sous l'eau s'étant engagé entre les pièces de bois de mon train, où il pénétrait de plus en plus à mesure que celui-ci baissait avec le niveau de l'eau, je me vis au moment, si je n'eusse été présent et éveillé, de rester avec le radeau accroché et suspendu en l'air à une branche d'arbre. Le moins qui pouvait m'arriver eût été de perdre mes journaux et cahiers d'observations, fruit de huit ans de travail. Je trouvai heureusement enfin moyen de dégager le radeau et de le remettre à flot. »

Près de la ville ruinée de Santiago, où La Condamine arriva le 10 juillet, habitent, au milieu des bois, les Indiens Xibaros, en révolte depuis un siècle contre les Espagnols, afin de se soustraire au travail des mines d'or.

Au delà du pongo de Manseriché, c'était un monde nouveau, un océan d'eau douce, un labyrinthe de lacs, de rivières et de canaux au milieu de forêts inextri-

cables. Bien qu'il fût depuis sept ans habitué à vivre en pleine nature, La Condamine ne pouvait se lasser de ce spectacle uniforme, de l'eau, de la verdure et rien de plus. Quittant Borja le 14 juillet, le voyageur dépassa bientôt le confluent du Morona, qui descend du volcan de Sangay, dont les cendres volent quelquefois au delà de Guyaquil. Puis, il traversa les trois bouches de la Pastaca, rivière alors si débordée qu'il fut impossible de mesurer aucune embouchure. Le 19 du même mois, La Condamine atteignit la Laguna, où l'attendait depuis six semaines don Pedro Maldonado, gouverneur de la province d'Esmeraldas, qui avait descendu la Pastaca. La Laguna formait, à cette époque, un gros bourg de mille Indiens en état de porter les armes et rassemblés sous l'autorité des missionnaires de diverses tribus.

« En m'engageant à lever la carte du cours de l'Amazone, dit La Condamine, je m'étais ménagé une ressource contre l'inaction que m'eût permise une navigation tranquille, que le défaut de variété dans des objets, même nouveaux, eût pu rendre ennuyeuse. Il me fallait être dans une attention continuelle pour observer, la boussole et la montre à la main, les changements de direction du cours du fleuve, et le temps que nous employions d'un détour à l'autre, pour examiner les différentes largeurs de son lit et celles des embouchures des rivières qu'il reçoit, l'angle que celles-ci forment en y entrant, la rencontre des îles et leur longueur, et surtout pour mesurer la vitesse du courant et celle du canot, tantôt à terre, tantôt sur le canot même,

par diverses pratiques, dont l'explication serait ici de trop. Tous mes moments étaient remplis. Souvent j'ai sondé et mesuré geométriquement la largeur du fleuve et celle des rivières qui viennent s'y joindre, j'ai pris la hauteur méridienne du soleil presque tous les jours, et j'ai observé son amplitude à son lever et à son coucher dans tous les lieux où j'ai séjourné. »

Le 25 juillet, après avoir passé devant la rivière du Tigre, La Condamine arriva à une nouvelle mission de sauvages appelés Yameos, que les pères avaient récemment tirés des bois. Leur langue était difficile et la manière de la prononcer encore plus extraordinaire. Certains de leurs mots exigeaient neuf ou dix syllabes, et ils ne savaient compter que jusqu'à trois. Ils se servaient avec beaucoup d'adresse de la sarbacane, avec laquelle ils lançaient de petites flèches trempées dans un poison si actif qu'il tuait en une minute.

Le lendemain fut atteinte l'embouchure de l'Ucayale, l'une des plus fortes rivières qui grossissent le Marañon et qui peut en être la source. A partir de ce confluent, la largeur du fleuve croît sensiblement.

Le 27, fut accostée la mission des Omaguas, nation autrefois puissante, qui peuplait les bords de l'Amazone sur une longueur de deux cents lieues au-dessous du Napo. Étrangers au pays, ils passent pour avoir descendu le cours de quelque rivière qui prend sa source dans le royaume de Grenade, afin d'échapper au joug des Espagnols. Le mot « omagua » signifie « tête plate » dans la langue du Pérou, et ces peuples ont en effet la cou-

ti me bizarre de presser entre deux planches le front des nouveau-nés, dans le but, disent-ils, de les faire ressembler à la pleine lune. Ils font aussi usage de deux plantes singulières, le « floripondio » et le « curupa », qui leur procurent une ivresse de vingt-quatre heures et des rêves fort étranges. L'opium et le hatchich avaient donc leur similaire au Pérou !

Le quinquina, l'ipécacuanha, le simaruba, la salsepareille, le gaïac et le cacao, la vanille, se trouvent partout sur les bords du Marañon. Il en est de même du caoutchouc, dont les Indiens faisaient des bouteilles, des bottes et des « seringues qui n'ont pas besoin de piston, dit la Condamine. Elles ont la forme de poires creuses, percées d'un petit trou à leur extrémité, où ils adaptent une canule. Ce meuble est fort en usage chez les Omaguas. Quand ils s'assemblent entre eux pour quelque fête, le maître de la maison ne manque pas d'en présenter une par politesse à chacun des conviés, et son usage précède toujours parmi eux les repas de cérémonie. »

Changeant d'équipage à San-Joaquin, La Condamine arriva à temps à l'embouchure du Napo pour observer, dans la nuit du 31 juillet au 1er août, une émersion du premier satellite de Jupiter; ce qui lui permit de fixer avec exactitude la longitude et la latitude de cet endroit; observation précieuse, sur laquelle devaient reposer tous les relèvements du reste du voyage.

Pevas, qui fut atteinte le lendemain, est la dernière des missions espagnoles sur les bords du Marañon. Les

Indiens, qui y étaient réunis, appartenaient à des nations différentes et n'étaient pas tous chrétiens. Ils portaient encore des ornements d'os d'animaux et de poissons passés dans les narines et dans les lèvres, et leurs joues criblées de trous servaient d'étui à des plumes d'oiseaux de toute couleur.

Saint-Paul est la première mission des Portugais. Là, le fleuve n'a pas moins de neuf cents toises, et il s'y élève souvent des tempêtes furieuses. Le voyageur fut agréablement surpris de voir les femmes indiennes porter des chemises de toile et posséder des coffres à serrure, des clefs de fer, des aiguilles, des miroirs, des oiseaux et d'autres ustensiles d'Europe que ces sauvages se procurent au Para, lorsqu'ils y vont porter leur récolte de cacao.

Leurs canots sont bien plus commodes que ceux dont se servent les Indiens des possessions espagnoles. Ce sont de vrais petits brigantins de soixante pieds de long sur sept de large, que manœuvrent quarante rameurs.

De Saint-Paul à Coari se jettent dans l'Amazone de grandes et belles rivières appelées Yutay, Yuruca, Tefé, Coari, sur la rive méridionale, Putumayo, Yupura, qui viennent du nord. Sur les bords de cette dernière rivière habitaient encore des peuplades anthropophages. C'est là qu'avait été plantée, le 26 août 1639, par Texeira, une borne qui devait servir de frontière. Jusqu'en cet endroit, on s'était servi de la langue du Pérou pour communiquer avec les Indiens; il fallut dès lors employer celle du

Brésil, qui est en usage dans toutes les missions portugaises.

La rivière de Purus, le Rio-Negro, peuplé de missions portugaises sous la direction de religieux du Mont-Carmel, et qui met en communication l'Orénoque avec l'Amazone, furent successivement reconnus. Les premiers éclaircissements sérieux sur cette grave question de géographie sont dus aux travaux de La Condamine et à sa critique sagace des voyages des missionnaires qui l'avaient précédé. C'est dans ces parages qu'avaient été placés le lac Doré de Parimé et la ville imaginaire de Manoa-del-Dorado. C'est la patrie des Indiens Manaos, qui ont si longtemps résisté aux armes portugaises.

L'embouchure du rio de la Madera, — ainsi nommé de la grande quantité de bois qu'il charrie,— le fort de Pauxis, au delà duquel le Marañon prend le nom d'Amazone et où la marée commence à se faire sentir, bien qu'on soit encore éloigné de la mer de plus de deux cents lieues, la forteresse de Topayos, à l'embouchure d'une rivière qui descend des mines du Brésil et sur les bords de laquelle habitent les Tupinambas, furent successivement dépassés.

Ce ne fut qu'au mois de septembre qu'on aperçut des montagnes dans le nord, — spectacle nouveau, car, depuis deux mois, La Condamine naviguait sans avoir vu le moindre coteau. C'étaient les premiers contreforts de la chaîne de la Guyane.

Le 6 septembre, en face du fort de Paru, on quitta l'Amazone pour entrer, par un canal naturel, dans la

rivière de Xingu, que le père d'Acunha appelle Paramaribo. On gagna ensuite le fort de Curupa et, enfin, Para, grande ville aux rues droites, aux maisons bâties en pierres et en moellons. La Condamine, qui, pour terminer sa carte, tenait à visiter l'embouchure de l'Amazone, s'embarqua pour Cayenne, où il arriva le 26 février 1744.

Cet immense voyage avait eu des résultats considérables. Pour la première fois le cours des Amazones était établi d'une manière vraiment scientifique; on pouvait pressentir la communication de l'Orénoque avec ce fleuve; enfin, La Condamine rapportait une foule d'observations intéressantes touchant l'histoire naturelle, la physique, l'astronomie et cette science nouvelle qui tendait à se constituer, l'anthropologie.

Nous devons raconter maintenant les voyages d'un des savants qui comprirent le mieux les rapports de la géographie avec les autres sciences physiques, Alexandre de Humboldt. A lui revient la gloire d'avoir entraîné les voyageurs dans cette voie féconde.

Né en 1769, à Berlin, Humboldt eut pour premier instituteur Campe, l'éditeur bien connu de plusieurs relations de voyage. Doué d'un goût très vif pour la botanique, Humboldt se lia, à l'université de Göttingue, avec Forster le fils, qui venait d'accomplir le tour du monde à la suite du capitaine Cook. Cette liaison, et particulièrement les récits enthousiastes de Forster, contribuèrent vraisemblablement à faire naître chez Humboldt la passion des voyages. Il mène de front

l'étude de la géologie, de la botanique, de la chimie, de l'électricité animale, et, pour se perfectionner dans ces différentes sciences, il voyage en Angleterre, en Hollande, en Italie et en Suisse. En 1797, après la mort de sa mère, qui s'était opposée à ses voyages hors d'Europe, il vient à Paris, où il fait la connaissance d'Aimé Bonpland, jeune botaniste avec lequel il forme aussitôt plusieurs projets d'explorations.

Il était convenu que Humboldt accompagnerait le capitaine Baudin ; mais les retards auxquels fut soumis le départ de cette expédition lassèrent sa patience, et il se rendit à Marseille dans l'intention d'aller retrouver l'armée française en Égypte. Pendant deux mois entiers, il attendit le départ d'une frégate qui devait conduire le consul suédois à Alger ; puis, fatigué de tous ces délais, il partit pour l'Espagne, avec son ami Bonpland, dans l'espoir d'obtenir la permission de visiter les possessions espagnoles d'Amérique.

Ce n'était pas chose facile; mais Humboldt était doué d'une rare persévérance, il avait de belles connaissances, de chaudes recommandations, et il possédait déjà une certaine notoriété. Aussi fut-il, malgré la très vive répugnance du gouvernement, autorisé à explorer ces colonies et à y faire toutes les observations astronomiques et géodésiques qu'il voudrait.

Les deux amis partirent de la Corogne le 5 juin 1799, et, treize jours après, ils atteignirent les Canaries. Pour des naturalistes, débarquer à Ténériffe sans faire l'ascension du pic, c'eût été manquer à tous leurs devoir.

« Presque tous les naturalistes, dit Humboldt dans une lettre à La Metterie, qui (comme moi) sont passés aux Indes, n'ont eu le loisir que d'aller au pied de ce colosse volcanique et d'admirer les jardins délicieux du port de l'Orotava. J'ai eu le bonheur que notre frégate, *le Pizarro*, s'arrêta pendant six jours. J'ai examiné en détail les couches dont le pic de Teyde est construit... Nous dormîmes, au clair de la lune, à 1200 toises de hauteur. La nuit, à deux heures, nous nous mîmes en marche vers la cime, où, malgré le vent violent, la chaleur du sol qui brûlait nos bottes, et malgré le froid perçant, nous arrivâmes à huit heures. Je ne vous dirai rien de ce spectacle majestueux, des îles volcaniques de Lancerote, Canarie, Gomère, que l'on voit à ses pieds; de ce désert de vingt lieues carrées couvert de pierres ponces et de laves, sans insectes, sans oiseaux ; désert qui nous sépare de ces bois touffus de lauriers et de bruyères, de ces vignobles ornés de palmiers, de bananiers et d'arbres de dragon dont les racines sont baignées par les flots.... Nous sommes entrés jusque dans le cratère même, qui n'a que 40 à 60 pieds de profondeur. La cime est à 1904 toises au-dessus du niveau de la mer, tel que Borda l'a trouvé par une opération géométrique très exacte..... Le cratère du pic, c'est-à-dire celui de la cime, ne jette, depuis des siècles, plus de laves (celles-ci ne sortent que des flancs). Mais le cratère produit une énorme quantité de soufre et de sulfate de fer. »

Au mois de juillet, Humboldt et Bonpland arri-

vèrent à Cumana, dans cette partie de l'Amérique du Sud connue sous le nom de Terre-Ferme. Ils y passèrent d'abord quelques semaines à examiner les traces du grand tremblement de terre de 1797. Ils fixèrent ensuite la position de Cumana, placée, sur toutes les cartes, d'un demi-degré trop au sud, — ce qu'il fallait attribuer à ce que le courant qui porte au nord près de la Trinité a trompé tous les navigateurs. Au mois de décembre 1799, Humboldt écrivait de Caracas à l'astronome Lalande :

« Je viens de finir un voyage infiniment intéressant dans l'intérieur du Para, dans la Cordillère de Cocolar, Tumeri, Guiri ; j'ai eu deux ou trois mules chargées d'instruments, de plantes sèches, etc. Nous avons pénétré dans les missions des capucins, qui n'avaient été visitées par aucun naturaliste ; nous avons découvert un grand nombre de végétaux, principalement de nouveaux genres de palmiers, et nous sommes sur le point de partir pour l'Orinoco, pour nous enfoncer, de là, peut-être jusqu'à San-Carlos du Rio-Negro, au delà de l'équateur.... Nous avons séché plus de 1600 plantes et décrit plus de 500 oiseaux, ramassé des coquilles et des insectes ; j'ai fait une cinquantaine de dessins. Je crois qu'en considérant les chaleurs brûlantes de cette zone, vous penserez que nous avons beaucoup travaillé en quatre mois. »

Pendant cette première course, Humboldt avait visité les missions des Indiens Chaymas et Guaraunos. Il avait grimpé sur la cime du Tumiriquiri et était descendu

dans la grotte du Guacharo, « caverne immense et habitation de milliers d'oiseaux de nuit, dont la graisse donne l'huile de Guacharo. Son entrée est véritablement majestueuse, ornée et couronnée de la végétation la plus luxuriante. Il en sort une rivière considérable, et son intérieur retentit du chant lugubre des oiseaux. C'est l'Achéron des Indiens Chaymas, car selon la mythologie de ces peuples et des Indiens de l'Orénoque, l'âme des défunts entre dans cette caverne. Descendre le Guacharo signifie mourir, dans leur langue.

« Les Indiens entrent dans la *cueva* du Guacharo une fois chaque année, vers le milieu de l'été, armés de perches, à l'aide desquelles ils détruisent la plus grande partie des nids. A cette saison, plusieurs milliers d'oiseaux périssent ainsi de mort violente, et les vieux guacharos, comme s'ils voulaient défendre leurs couvées, planent au-dessus des têtes des Indiens en poussant des cris horribles. Les petits qui tombent à terre sont ouverts sur le lieu même. Leur péritoine est revêtu d'une épaisse couche de graisse qui s'étend depuis l'abdomen jusqu'à l'anus, formant ainsi une sorte de coussin entre les jambes des oiseaux. A l'époque appelée à Caripe la moisson de l'huile, les Indiens bâtissent à l'entrée et même sous les vestibules de la caverne, des huttes de feuilles de palmier puis, allumant alors des feux de broussailles, ils font fondre dans des pots d'argile la graisse des jeunes oiseaux qu'ils viennent de tuer. Cette graisse, connue sous le nom de beurre ou

d'huile de Guacharo, est à demi liquide, transparente, inodore, et si pure qu'on peut la conserver une année sans qu'elle rancisse. »

Puis Humboldt continue en disant : « Nous avons passé une quinzaine de jours dans la vallée de Caripe, située sur une hauteur de neuf cent cinquante-deux vares castillanes au-dessus du niveau de la mer et habitée par des Indiens nus. Nous y vîmes des singes noirs avec des barbes rousses ; nous eûmes la satisfaction d'être traités avec la plus extrême bienveillance par les pères capucins du couvent et les missionnaires qui vivent avec les Indiens quelque peu civilisés. »

De la vallée de Caripe, les deux voyageurs regagnèrent Cumana par les montagnes de Santa-Maria et les missions de Catuaro, et, le 21 novembre, ils arrivaient par mer à Caracas, ville qui, située au milieu d'une vallée fertile en cacao, coton et café, offre le climat de l'Europe.

Humboldt profita de son séjour à Caracas pour étudier la lumière des étoiles du sud, car il s'était aperçu que plusieurs, notamment dans la Grue, l'Autel, le Toucan, les Pieds du Centaure, paraissaient avoir changé depuis La Caille.

En même temps, il mettait en ordre ses collections, en expédiait une partie en Europe et se livrait à un examen approfondi des roches, afin d'étudier la construction du globe dans cette partie du monde.

Après avoir exploré les environs de Caracas et fait l'ascension de la *Silla*, ou Selle, qu'aucun habitant de

la ville n'avait encore escaladée jusqu'au faîte, bien qu'elle fût toute voisine de la ville, Humboldt et Bonpland gagnèrent Valencia, en suivant les bords d'un lac appelé Tacarigua par les Indiens, et qui dépasse en étendue le lac de Neufchâtel en Suisse. Rien ne peut donner une idée de la richesse et de la diversité de la végétation. Mais ce ne sont pas seulement ses beautés pittoresques et romantiques qui prêtent de l'intérêt à ce lac. Le problème de la diminution graduelle de ses eaux était fait pour appeler l'attention de Humboldt, qui attribue cette décroissance à une exploitation inconsidérée des forêts et par conséquent à l'épuisement des sources.

C'est près de là que Humboldt put se convaincre de la réalité des récits qui lui avaient été faits au sujet d'un arbre singulier, *el palo de la vaca,* l'arbre de la vache, qui fournit, au moyen d'incisions qu'on pratique dans son tronc, un lait balsamique très nourrissant.

La partie difficile du voyage commençait à Porto-Cabello, à l'ouverture des « llanos », plaines d'une uniformité absolue qui s'étendent entre les collines de la côte et la vallée de l'Orénoque.

« Je ne sais pas, dit Humboldt, si le premier aspect des « llanos » excite moins d'étonnement que celui des Andes. »

Rien, en effet, n'est plus frappant que cette mer d'herbes sur laquelle s'élèvent continuellement des tourbillons de poussière sans qu'on sente le moindre souffle d'air. Au milieu de cette plaine immense, à

Calabozo, Humboldt essaya pour la première fois la puissance des gymnotes, anguilles électriques qu'on rencontre à chaque pas dans tous les affluents de l'Orénoque. Les Indiens, qui craignaient de s'exposer à la décharge électrique, proposèrent de faire entrer quelques chevaux dans le marais où se tenaient les gymnotes.

« Le bruit extraordinaire causé par les sabots des chevaux, dit Humboldt, fait sortir les gymnotes de la vase et les provoque au combat. Ces anguilles jaunâtres et livides, ressemblant à des serpents, nagent à la surface de l'eau et se pressent sous le ventre des quadrupèdes qui viennent troubler leur tranquillité. La lutte qui s'engage entre des animaux d'une organisation si différente, offre un spectacle frappant. Les Indiens, armés de harpons et de longues cannes, entourent l'étang de tous côtés et montent même dans les arbres dont les branches s'étendent horizontalement sur la surface de l'eau. Leurs cris sauvages et leurs longs bâtons empêchent les chevaux de prendre la fuite et de regagner les rives de l'étang. Les anguilles, étourdies par le bruit, se défendent au moyen des décharges répétées de leurs batteries électriques. Pendant longtemps, elles semblent victorieuses; quelques chevaux succombent à la violence de ces secousses qu'ils reçoivent de tous côtés dans les organes les plus essentiels de la vie, et, étourdis à leur tour par la force et le nombre de ces secousses, ils s'évanouissent et disparaissent sous les eaux.

« D'autres, haletants, la crinière hérissée, les yeux hagards et exprimant la plus vive douleur, cherchent à s'enfuir loin du champ de bataille; mais les Indiens les repoussent impitoyablement au milieu de l'eau. Ceux, en très petit nombre, qui parviennent à tromper la vigilance active des pêcheurs, regagnent le rivage, s'abattent à chaque pas et vont s'étendre sur le sable, épuisés de fatigue, tous leurs membres étant engourdis par les secousses électriques des gymnotes....

« Je ne me rappelle pas avoir jamais reçu de la décharge d'une bouteille de Leyde une commotion plus épouvantable que celle que j'éprouvai en posant imprudemment mon pied sur une gymnote qui venait de sortir de l'eau. »

La position astronomique de Calabozo une fois déterminée, Humboldt et Bonpland reprirent leur route pour l'Orénoque. L'Uritucu, aux crocodiles féroces et nombreux, l'Apure, un des affluents de l'Orénoque, dont les bords sont couverts de cette végétation plantureuse et luxuriante qu'on ne trouve que sous les tropiques, furent successivement traversés ou descendus.

Les rives de ce dernier cours d'eau étaient bordées d'un épais taillis, dans lequel étaient percées de place en place des arcades qui permettaient aux pécaris, aux tigres et aux autres animaux sauvages ou féroces de venir s'abreuver. Lorsque la nuit étend son voile sur la forêt, celle-ci, qui a semblé jusqu'alors inhabitée, retentit aussitôt des rugissements, des cris ou des chants

des bêtes fauves et des oiseaux qui semblent lutter à qui fera le plus de bruit.

Si l'Urituca a ses audacieux crocodiles, l'Apure possède de plus un petit poisson, le «carabito», qui s'attaque avec une telle frénésie aux baigneurs, qu'il leur enlève souvent des morceaux de chair relativement considérables. Ce poisson, qui n'a pourtant que quatre à cinq pouces de long, est plus redoutable que le plus gros des crocodiles. Aussi nul Indien ne se risque-t-il à se plonger dans les eaux qu'il fréquente, malgré le plaisir qu'ils éprouvent à se baigner et la nécessité qu'il y a pour eux de rafraîchir leur peau constamment piquée par les moustiques et les fourmis.

L'Orénoque fut ensuite descendu par les voyageurs jusqu'au Temi, réuni par un portage de peu d'étendue au Cano-Pimichin, affluent du Rio-Negro.

Le Temi inonde souvent au loin les forêts de ses rives. Aussi les Indiens pratiquent-ils à travers les arbres des sentiers aquatiques d'un ou deux mètres de large. Rien n'est curieux, rien n'est imposant comme de naviguer au milieu de ces arbres gigantesques, sous ces dômes de feuillage. Là, à trois ou quatre cents lieues dans l'intérieur des terres, on rencontre des bandes de dauphins d'eau douce qui lancent ces jets d'eau et d'air comprimé auxquels ils doivent le nom de souffleurs.

Quatre jours furent nécessaires pour porter les canots du Temi au Cano-Pimichin, et il fallut s'ouvrir un chemin à coups de machète.

Le Pimichin tombe dans le Rio-Negro, qui est lui-même un affluent des Amazones.

Humboldt et Bonpland descendirent la rivière Noire jusqu'à San-Carlos, et remontèrent le Casiquiare, bras puissant de l'Orénoque, qui fait communiquer ce dernier avec le Rio-Negro. Les rives du Casiquiare sont habitées par les Ydapaminores, qui ne mangent que des fourmis séchées à la fumée.

Enfin, les voyageurs remontèrent l'Orénoque jusqu'auprès de ses sources, au pied du volcan de Duida, où les arrêta la férocité des Guaharibos et des Indiens Guaicas, habiles tireurs d'arc. C'est en cet endroit qu'on trouve la fameuse lagune de l'El Dorado, sur laquelle se mirent quelques petits îlots de talc.

Ainsi donc était définitivement résolu le problème de la jonction de l'Orénoque et du Marañon, jonction qui se fait à la frontière des possessions espagnoles et portugaises à deux degrés au-dessus de l'équateur.

Les deux voyageurs se laissèrent alors emporter à la force du courant de l'Orénoque, qui leur fit franchir plus de cinq cents lieues en moins de vingt-six jours, s'arrêtèrent pendant trois semaines à Angostura pour laisser passer les grandes chaleurs et l'époque des fièvres, puis regagnèrent Cumana, au mois d'octobre 1800.

« Ma santé, dit Humboldt, a résisté aux fatigues d'un voyage de plus de treize cents lieues, mais mon pauvre compagnon Bonpland a été pris, aussitôt son retour, d'une fièvre accompagnée de vomissements, dont il eut

grand'peine à guérir. Il fallait un tempérament d'une vigueur exceptionnelle pour résister aux fatigues, aux privations, aux préoccupations de tout genre qui assaillent les voyageurs dans ces contrées meurtrières. Être entouré continuellement de tigres et de crocodiles féroces, avoir le corps meurtri par les piqûres de formidables mosquitos ou de fourmis, n'avoir pendant trois mois d'autres aliments que de l'eau, des bananes, du poisson et du manioc, traverser le pays des Otomaques, qui mangent de la terre, descendre sous l'équateur les bords du Casiquiare, où pendant cent trente lieues de chemin on ne voit pas une âme humaine, le nombre n'est pas grand de ceux qui peuvent surmonter ces fatigues et ces périls, mais encore moins nombreux sont ceux qui, sortis victorieux de la lutte, ont assez de courage et de force pour l'affronter de nouveau. »

Nous avons vu quelle importante découverte géographique avait récompensé la ténacité des explorateurs, qui venaient de parcourir tout le pays situé au nord de l'Amazone, entre le Popayan et les montagnes de la Guyane française. Les résultats obtenus dans toutes les autres sciences n'étaient pas moins nombreux et moins nouveaux.

Humboldt avait constaté que, chez les Indiens du haut Orénoque et du Rio-Negro, il existe des peuplades extraordinairement blanches, qui constituent une race très différente de celles de la côte. En même temps, il avait observé la tribu si curieuse des Otomaques.

« Cette nation, dit Humboldt, hideuse par les pein-

tures qui défigurent son corps, mange, lorsque l'Orénoque est très haut et que l'on n'y trouve plus de tortues, pendant trois mois, rien ou presque rien que de la terre glaise. Il y a des individus qui mangent jusqu'à une livre et demie de terre par jour. Il y a des moines qui ont prétendu qu'ils mêlaient la terre avec le gras de la queue du crocodile; mais cela est très faux. Nous avons trouvé chez les Otomaques des provisions de terre pure qu'ils mangent; ils ne lui donnent d'autre préparation que de la brûler légèrement et de l'humecter. »

Parmi les plus curieuses découvertes que Humboldt avait encore faites, il faut citer celles du « curare », ce poison si violent qu'il avait vu fabriquer chez les Indiens Catarapeni et Maquiritares, et dont il envoyait un échantillon à l'Institut, et le « dapiche », qui est un état de la gomme élastique jusqu'alors inconnu. C'est la gomme qui s'est échappée naturellement des racines des deux arbres, le « jacio » et le « cucurma », et qui s'est séchée dans la terre.

Ce premier voyage de Humboldt finit par l'exploration des provinces méridionales de Saint-Domingue et de la Jamaïque, et par un séjour à Cuba, où les deux voyageurs tentèrent différentes expériences pour améliorer la fabrication du sucre, levèrent le plan des côtes de l'île et firent des observations astronomiques.

Ces travaux furent interrompus par l'annonce du départ du capitaine Baudin, qui devait, disait-on, doubler le cap Horn et reconnaître les côtes du Chili et du Pérou.

Humboldt, qui avait promis de rejoindre l'expédition, partit aussitôt de Cuba pour traverser l'Amérique méridionale et se trouver sur les côtes du Pérou lors de l'arrivée du navigateur français. Ce fut seulement à Quito que Humboldt apprit que Baudin devait, au contraire, entrer dans le Pacifique, en doublant le cap de Bonne-Espérance. Il n'en est pas moins vrai que toutes les actions du voyageur avaient été subordonnées au désir de se trouver à époque fixe dans les parages où il croyait pouvait rencontrer Baudin.

Au mois de mars 1801, Humboldt, accompagné du fidèle Bonpland, débarqua à Carthagène, d'où il se proposait de gagner Santa-Fé-de-Bogota, puis les plaines élevées de Quito. Les deux voyageurs résidèrent tout d'abord, afin d'éviter les chaleurs, au beau village de Turbaco, sur les hauteurs qui dominent la côte, et s'occupèrent de préparer leur voyage. Pendant une de leurs courses dans les environs, ils visitèrent une région extrêmement curieuse, dont leur avaient souvent parlé leurs guides indiens, et qu'on appelle les *Volcanitos.*

C'est un canton marécageux, situé au milieu d'une forêt de palmiers et d'arbres « tolu », à deux milles environ à l'est de Turbaco. Une légende, qui court le pays, veut que tout ce pays eût été embrasé autrefois; mais un saint aurait éteint ce feu en jetant simplement dessus quelques gouttes d'eau bénite.

Humboldt trouva au milieu d'une vaste plaine une vingtaine de cônes d'une argile grisâtre, hauts de vingt-cinq pieds environ, dont l'orifice, au sommet, était rem-

pli d'eau. Lorsqu'on s'en approche, on entend à intervalles réguliers un son creux, et, quelques minutes après, on voit s'échapper une forte quantité de gaz. Ces cônes sont, au dire des Indiens, dans le même état depuis nombre d'années.

Humboldt reconnut que le gaz qui se dégage de ces petits volcans est un azote beaucoup plus pur que celui qu'on pouvait se procurer jusqu'alors dans les laboratoires de chimie.

Santa-Fé est située dans une vallée élevée de huit mille six cents pieds au-dessus de la mer, qui est de tous côtés enfermée par de hautes montagnes, et semble avoir été autrefois un lac considérable. Le Rio-Bogota, qui rassemble toutes les eaux de cette vallée, s'est frayé un passage au sud-ouest de Santa-Fé et près de la ferme de Tequendama; puis, quittant la plaine par un étroit canal, il passe dans le bassin de la Magdalena. Il en résulte que, si l'on bouchait ce passage, toute la plaine de Bogota serait inondée, et le grand lac, qui existait autrefois, serait reconstitué. De même qu'il existe dans les Pyrénées une légende sur la brèche de Roland, de même les Indiens racontent qu'un de leurs héros, Bochica, fendit les rochers qui bouchaient le passage et dessécha la vallée de Bogota. Après quoi, content de son œuvre, il se retira dans la sainte ville d'Eraca, où il vécut deux mille ans en faisant pénitence et en s'imposant les privations les plus rigoureuses.

La cataracte de Tequendama, sans être la plus grande du globe, n'en offre pas moins un spectacle grandiose.

La rivière, grossie de toutes les eaux de la vallée, a encore cent soixante-dix pieds de large à peu de distance au-dessus de sa chute; mais, au moment où elle s'engouffre dans la crevasse, qui paraît avoir été formée par un tremblement de terre, sa largeur n'excède pas quarante pieds. La profondeur de l'abîme, où se précipite le Rio-Bogota, n'est pas inférieure à six cents pieds. Au-dessus de cette chute prodigieuse, s'élève constamment un nuage épais de vapeur, qui retombe presque aussitôt et contribue puissamment, dit-on, à la fertilité de la vallée.

Rien de plus frappant que le contraste entre la vallée de cette rivière et celle de la Magdalena. En haut, le climat et les productions de l'Europe, le blé, les chênes et les arbres de nos contrées; en bas, les palmiers, la canne à sucre et tous les végétaux du tropique.

Une des curiosités naturelles les plus intéressantes que nos voyageurs aient rencontrées sur leur route est le pont d'Icononzo, que MM. de Humboldt et Bonpland passèrent au mois de septembre 1801. Au fond d'une de ces gorges, de ces « cañons » si profondément encaissés qu'on ne rencontre que dans les Andes, un petit ruisseau, le rio de Suma-Paz, s'est frayé un chemin, par une étroite crevasse. Il serait à peu près impossible de le traverser, si la nature n'avait pris soin d'y disposer, l'un au-dessus de l'autre, deux ponts, qui sont à juste titre considérés comme les merveilles de la contrée.

Trois blocs de roches, séparés d'une des montagnes par le tremblement de terre qui produisit cette faille

gigantesque, sont tombés de telle façon qu'ils se soutiennent mutuellement et forment une arche naturelle, à laquelle on parvient par un étroit sentier longeant le précipice. Au milieu de ce pont est percée une large ouverture, par laquelle on découvre la profondeur presque insondable de l'abîme, au fond duquel roule le torrent, avec un bruit effroyable, au milieu des cris incessants des oiseaux qui volent par milliers. A soixante pieds au-dessus de ce pont s'en trouve un second de cinquante pieds de long sur quarante de large et dont l'épaisseur au milieu ne dépasse pas huit pieds. Les naturels ont établi sur son bord, en guise de parapet, une faible balustrade de roseaux, et, de là, le voyageur peut apercevoir la scène majestueuse qui se déroule sous ses pieds.

Les pluies et les difficultés de la route avaient rendu extrêmement pénible la route jusqu'à Quito. Cependant, Humbold et Bonpland ne s'y arrêtèrent que le temps strictement nécessaire pour se reposer; puis, ils regagnèrent la vallée de la Magdalena et les magnifiques forêts qui tapissent les flancs du Quindiu, dans les Andes centrales.

Le passage de cette montagne est considéré comme l'un des plus difficiles de la chaîne. Dans le moment de la saison le plus favorable, il ne faut pas moins d'une douzaine de jours pour traverser ses forêts, où l'on ne rencontre pas un homme, où l'on ne peut trouver de quoi se nourrir. Le point culminant s'élève de douze mille pieds au-dessus du niveau de la mer, et le

sentier qu'il faut suivre n'a souvent qu'un pied de largeur. On passe généralement cet endroit assis et lié sur une chaise, que les Indiens Cargueros portent sur leur dos à la façon d'un crochet.

« Nous préférâmes aller à pied, dit Humboldt dans une lettre à son frère, et, le temps étant très beau, nous ne passâmes que dix-sept jours dans ces solitudes où l'on ne trouve aucune trace qu'elles aient jamais été habitées. On y dort dans des cabanes formées de feuilles d'héliconia, que l'on porte tout exprès avec soi. A la descente occidentale des Andes, il y a des marais dans lesquels on enfonce jusqu'aux genoux. Le temps avait changé, il pleuvait à verse les derniers jours; nos bottes nous pourrirent aux jambes, et nous arrivâmes les pieds nus et couverts de meurtrissures à Carthago, mais enrichis d'une belle collection de nouvelles plantes.

« De Carthago, nous allâmes à Popayan par Buga, en traversant la belle vallée de la rivière Cauca et ayant toujours à nos côtés la montagne de Choca et les mines de platine qui s'y trouvent.

« Nous restâmes le mois de novembre de l'année 1801 à Popayan, et nous y allâmes visiter les montagnes basaltiques de Julusuito, les bouches du volcan de Puracé, qui, avec un bruit effrayant, dégagent des vapeurs d'eau hydrosulfureuse et les granites porphyritiques de Pisché....

« La plus grande difficulté nous resta à vaincre pour venir de Popayan à Quito. Il fallut passer les Paramos de Pasto, et cela dans la saison des pluies, qui avait

commencé en attendant. On nomme « paramo », dans les Andes, tout endroit où, à la hauteur de 1700 à 2000 toises, la végétation cesse et où l'on sent un froid qui pénètre les os. Pour éviter les chaleurs de la vallée de Patia, où l'on prend en une seule nuit des fièvres qui durent trois ou quatre mois et qui sont connues sous le nom de *calenturas de Patia,* nous passâmes au sommet de la Cordillère par des précipices affreux, pour aller de Popayan à Almager, et de là à Pasto, situé au pied d'un volcan terrible... »

Toute la province de Pasto est un plateau gelé, presque au-dessus du point où la végétation peut durer, et entouré de volcans et de soufrières qui dégagent continuellement des tourbillons de fumée. Les habitants n'ont pour se nourrir que la patate, et, si elle leur manque, ils sont réduits à se repaître d'un petit arbre appelé « achupalla », que les ours des Andes leur disputent. Après avoir été mouillés nuit et jour pendant deux mois, après avoir failli se noyer près de la ville d'Ibarra par suite d'une crue subite accompagnée de tremblement de terre, Humboldt et Bonpland arrivèrent, le 6 janvier 1802, à Quito, où le marquis de Selva-Alegre leur offrit une hospitalité cordiale et splendide.

La ville de Quito est belle; mais le froid très vif et le voisinage des montagnes pelées qui l'entourent en rendent le séjour très triste. Depuis le grand tremblement de terre du 4 février 1797, la température s'était considérablement refroidie, et Bouguer, qui constatait à

Quito une température constante de 15 à 16°, eût été étonné de la voir à 4-10° de Réaumur. Le Cotopaxi et le Pichincha, l'Antisana et l'Ilinaça, ces bouches différentes d'un même foyer plutonien, furent examinés en détail par les deux voyageurs, qui demeurèrent quinze jours auprès de chacun d'eux.

Deux fois, Humboldt parvint au bord du cratère du Pichincha, que personne, sauf La Condamine, n'avait encore vu.

« Je fis mon premier voyage, dit-il, seul avec un Indien. Comme La Condamine s'était approché du cratère par la partie basse de son bord, couverte de neige, c'est là que, en suivant ses traces, je fis ma première tentative. Mais nous manquâmes périr. L'Indien tomba jusqu'à la poitrine dans une crevasse, et nous vîmes avec horreur que nous avions marché sur un pont de neige glacée, car, à quelques pas de nous, il y avait des trous par lesquels le jour donnait. Nous nous trouvions donc, sans le savoir, sur des voûtes qui tiennent au cratère même. Effrayé, mais non pas découragé, je changeai de projet. De l'enceinte du cratère sortent, en s'élançant, pour ainsi dire, sur l'abîme, trois pics, trois rochers, qui ne sont pas couverts de neige, parce que les vapeurs qu'exhale la bouche du volcan la fondent sans cesse. Je montai sur un de ces rochers, et je trouvai à son sommet une pierre, qui, étant soutenue par un côté seulement et minée pardessous, s'avançait en forme de balcon sur le précipice. Mais cette pierre n'a qu'environ douze pieds de longueur

sur six de largeur, et est fortement agitée par des secousses fréquentes de tremblements de terre, dont nous comptâmes dix-huit en moins de trente minutes. Pour bien examiner le fond du cratère, nous nous couchâmes sur le ventre, et je ne crois pas que l'imagination puisse se figurer quelque chose de plus triste, de plus lugubre et de plus effrayant que ce que nous vîmes alors. La bouche du volcan forme un trou circulaire de près d'une lieue de circonférence, dont les bords, taillés à pic, sont couverts de neige par en haut. L'intérieur est d'un noir foncé; mais le gouffre est si immense, que l'on distingue la cime de plusieurs montagnes qui y sont placées; leur sommet semblait être à trois cents toises au-dessous de nous; jugez donc où doit se trouver leur base!

« Je ne doute pas que le fond du cratère ne soit de niveau avec la ville de Quito. La Condamine avait trouvé ce volcan éteint et couvert même de neige; mais c'est une triste nouvelle que nous avons dû porter aux habitants de Quito que le volcan qui leur est voisin est embrasé actuellement. »

Sur le volcan d'Antisana, Humboldt s'éleva jusqu'à deux mille sept cent soixante-treize toises; mais le sang qui jaillissait des lèvres, des yeux et des gencives des voyageurs les empêcha de monter plus haut. Quant au Cotopaxi, il leur fut impossible de parvenir à la bouche de son cratère.

Le 9 juin 1802, Humboldt, toujours accompagné de Bonpland, partit de Quito pour aller examiner le Chim-

boraço et le Tunguragua. Ils parvinrent à s'approcher jusqu'à deux cent cinquante toises de la cime du premier de ces volcans. Les mêmes accidents que sur l'Antisana les forcèrent à rétrograder. Quant au Tunguragua, son sommet s'est écroulé pendant le tremblement de terre de 1797, et sa hauteur, estimée par La Condamine être de deux mille six cent vingt toises, ne fut plus trouvée par Humboldt que de deux mille cinq cent trente et une.

De Quito, les voyageurs se rendirent à la rivière des Amazones, en passant par Lactacunga, Hambato et Rio-Bamba, pays dévasté par le tremblement de terre de 1797, et où avaient été engloutis sous l'eau et la boue plus de quarante mille habitants. En descendant les Andes, Humboldt et ses compagnons purent admirer les ruines de la chaussée de Yega, qui va de Cusco à Assuay, appelée le chemin de l'Inca. Elle était entièrement construite de pierres de taille et très bien alignée. On aurait dit un des plus beaux chemins romains. Dans les mêmes environs, se trouvent les ruines du palais de l'Inca Tupayupangi, dont La Condamine a donné la description dans les *Mémoires de l'Académie de Berlin*.

Après dix jours de séjour à Cuenca, Humboldt gagna le district de Jaen, leva la carte du Marañon, jusqu'au Rio-Napo, et combla, grâce aux observations astronomiques qu'il put faire, le *desideratum* que présentait la carte levée par La Condamine. Le 23 octobre 1802, Humboldt faisait son entrée à Lima, où il put observer avec succès le passage de Mercure.

Après un séjour d'un mois dans cette capitale, il partit pour Guyaquil, d'où il se rendit par mer à Acapulco, dans la Nouvelle-Espagne.

La masse prodigieuse de notes que Humboldt recueillit pendant l'année qu'il résida dans ce pays, et qui le mirent à même de publier son *Essai sur la Nouvelle-Espagne*, suffirait à prouver, s'il en était besoin, après ce que nous avons dit de ses courses antérieures, quelle était sa passion de s'instruire, quelles étaient son indomptable énergie et sa prodigieuse faculté de travail.

Tout à la fois, il s'occupait des antiquités et de l'histoire du Mexique; il étudiait le caractère, les mœurs et la langue des habitants; en même temps, il faisait des observations d'histoire naturelle, de physique, de chimie, d'astronomie et de géographie. Cette universalité est véritablement merveilleuse.

Les mines de Tasco, de Moran, de Guanajuato, qui produisent plusieurs millions de piastres par an, attirent tout d'abord l'attention de Humboldt, dont les premières études avaient porté sur la géologie. Puis il observe le volcan de Jerullo, qui, le 29 septembre 1759, au milieu d'une plaine immense, à trente-six lieues de la mer, à plus de quarante lieues de tout foyer volcanique, avait jailli de la terre et formé une montagne de cendres et de scories haute de dix-sept cents pieds.

A Mexico, les deux voyageurs trouvèrent toutes les ressources nécessaires pour mettre en ordre les collections immenses qu'ils avaient réunies, pour classer et

coordonner leurs observations, pour préparer l'atlas géologique qu'ils allaient publier.

Enfin, au mois de janvier 1804, ils quittèrent cette ville afin de reconnaître le versant oriental des Cordillères et mesurer les deux volcans gigantesques de Puebla.

« Le Popocatepelt, dit Desborough Cooley, est constamment en activité, bien que, depuis des siècles, son cratère n'ait vomi que de la fumée et des cendres. Il a deux mille pieds de plus que les plus hautes montagnes de l'Europe, et il est lui-même la montagne la plus élevée de la Nouvelle-Espagne. La grande quantité de neige tombée tout récemment n'empêcha pas M. de Humboldt de faire l'ascension du Cofre, plus élevé de mille trois cents pieds que le Pic de Ténériffe. Du sommet de cette montagne, on découvre une vue aussi étendue que variée sur la plaine de Puebla et le versant oriental des Cordillères du Mexique, couvert d'épaisses forêts de liquidambar, de fougères arborescentes et de plantes sensitives. Nos voyageurs purent distinguer le port de Vera-Cruz, le château de Saint-Jean d'Ulloa et les rivages de la mer.

« Cette montagne doit son nom de Cofre à un rocher nu, de forme pyramidale, qui s'élève sur son sommet comme une tour, à la hauteur de quatre ou cinq cents pieds. »

Humboldt, après cette dernière exploration, descendit à la Vera-Crúz, fut assez heureux pour échapper à la fièvre jaune qui dévastait la contrée, gagna la Havane, où il avait, en 1800, déposé la meilleure partie de ses

collections, consacra quelques semaines, à Philadelphie, à l'étude nécessairement sommaire de la constitution politique des États-Unis, et revint en Europe au mois d'août 1804.

Les résultats des voyages de Humboldt étaient tels, qu'on peut dire qu'il est le véritable découvreur de l'Amérique équinoxiale. Avant lui, on exploitait cette terre sans la connaître, et quantité des innombrables richesses qu'elle produit étaient absolument ignorées. Il faut le proclamer hautement, jamais voyageur n'avait fait accomplir un tel pas à la géographie physique et à toutes les sciences qui en sont voisines. Humboldt est le type accompli du voyageur.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.



TABLE DES MATIÈRES

DE LA DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE I

LES NAVIGATEURS FRANÇAIS

I

II

CHAPITRE III

L'ASIE ET SES PEUPLES

CHAPITRE IV

LES DEUX AMÉRIQUES

FIN DE LA TABLE DE LA DEUXIÈME PARTIE

Paris. — Imp. Gauthier-Villars, 55, quai des Grands-Augustins.

